VIE R

GUE

Soldat

I

IM

VIE POPULAIRE DE NAPOLEON Ier

LA

GUERRE de RUSSIE

— AVENTURES D'UN —

Soldat de la Grande Armée

— PAR —

JEAN DES ERABLES

ILLUSTRATIONS DE J.-B. LAGACÉ

Montréal
IMPRIMERIE DES PETITES LECTURES
37 — RUE ST-GABRIEL — 37

L'Abeille Paroissiale

REVUE MENSUELLE DES LIVRES

Les Abonnements Commencent le 15 Avril et le 15 Octobre

☞ Le prix de l'abonnement, pour une année entière, est de 50 centins.

Chaque personne qui nous fera parvenir le montant de son abonnement, recevra **gratuitement** l'un des ouvrages suivants :

Le 38me Fauteuil ou Souvenirs parlementaires par Joseph Tassé,

Magnifique ouvrage in-8 de 300 pages, orné de six beaux portraits. valant $1.00. Tous ceux qui aiment à étudier notre histoire nationale, liront avec le plus grand plaisir ces chapitres si intéressants et si pleins d'enseignements.

Le Guide Pieux ou Recueil de Prieres et de Meditations

In-16 de 365 pages, valant 50 cts. Ce recueil, divisé en chapitres courts et d'une lecture agréable, nous démontre l'utiltié et l'efficacité de la dévotion à St. Joseph. L'auteur a eu soin de prouver ce qu'il avance en l'étayant de récits édifiants. On lit ces pages avec plaisir, on médite sans fatigue, on devient meilleur, on ouvre son cœur à l'espérance. A la fin de l'ouvrage on trouve une Neuvaine à Saint Joseph, le petit office à Saint Joseph, et plusieurs autres prières et exercices religieux.

Le Cœur de St-Joseph ouvert a ceux qui l'implorent, par J. Darc

CHOIX DE LECTURES

Sur les moyens de sanctifier la journée, sur la Confession, la Communic l'Eucharistie, sur le Sacré-Cœur, sur la pratique de l'heure sainte, sur Passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ, sur la dévotion à la Sainte-Vierg sur la piété envers les morts. Enrichi de prières pour tous les jours de la s maine et d'un exercice pour chaque mois. 70me édition. 492 pages, valant 63

Les nombreuses éditions de cet ouvrage suffisent à elles seules pour prou ver son excellence. En France, on en trouve au moins un exemplaire dans presque toutes les familles catholiques. Imitons ce bel exemple.

ACHAT DE BIBLIOTHEQUES

AU COMPTANT

VIEUX LIVRES ECHANGES POUR DES LIVRES NEUFS

GRANGER FRERES.

MONTREAL

tobre

e, est

t de
ages

é,

raits.
iront
ensei-

ions

rts et
otion
nt de
e, on
ge on
plu-

rc

nic
r
orge
a f
63
rou
dans

ES

AL

VIE POPULAIRE DE NAPOLEON Ier

LA

GUERRE de RUSSIE

— AVENTURES D'UN —

Soldat de la Grande Armée

— PAR —

JEAN DES ERABLES

ILLUSTRATIONS DE J.-B. LAGACÉ

Montréal
IMPRIMERIE DES PETITES LECTURES
37 — RUE ST-GABRIEL — 37

66305

PREFACE

ÉPONDANT à une observation que ne manqueront pas de me faire plusieurs lecteurs, je commence par déclarer que, pour écrire cette vie populaire de Napoléon Ier, je n'ai pas suivi le chemin battu par d'innombrables devanciers, tous, je l'avoue humblement, plus savants que moi.

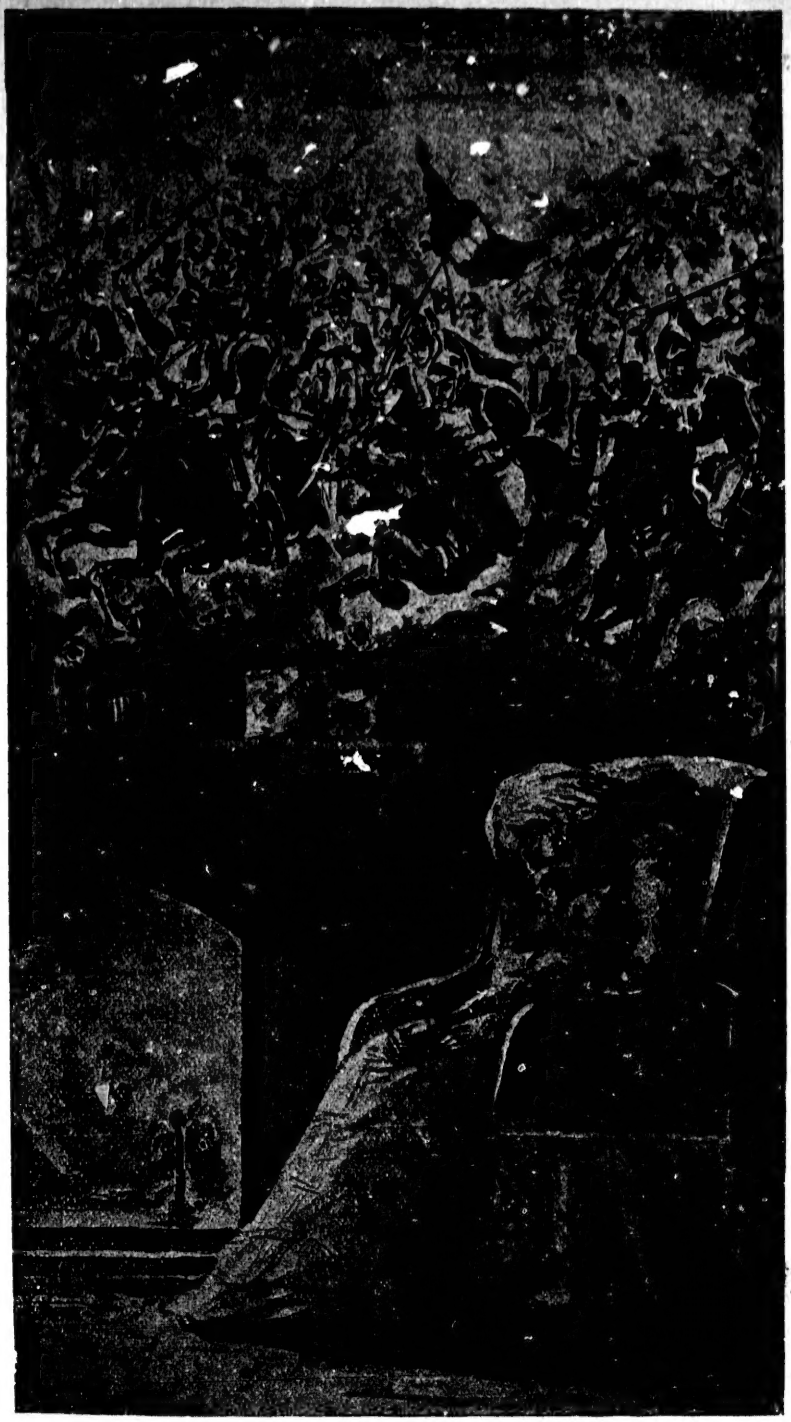
Ainsi, au lieu de prendre le fameux guerrier à son berceau, je le montre tout-à-coup pendant la terrible guerre de Russie, c'est-à-dire au moment où, entraîné par la fatalité, pour me servir de ses propres termes, il commence à marcher à grands pas vers la ruine de toutes ses espérances.

Après cela, nous le retrouverons bien. Malgré ses revers, sa chute et ses fautes, il reste toujours trop grand pour qu'on le perde de vue.

Grâce à ce système, je pourrai aussi indiquer les sources auxquelles j'ai puisé ; je pourrai surtout faire le portrait d'un vieux soldat de l'empire, d'un bon vieillard qui a étudié les grandes guerres du plus fameux capitaine du monde ailleurs qu'au coin du feu.

JEAN DES ERABLES.

PROPRIÉTÉ DE L'ÉDITEUR



LE RÊVE DU VIEUX SOLDAT

LE RÊVE DU VIEUX SOLDAT

LA

GUERRE DE RUSSIE

OU

Aventures d'un Soldat de la Grande Armee

LES VIEUX SOLDATS

QUAND j'étais tout petit — il y a longtemps de cela, hélas ! — je connaissais un très grand nombre de vieux soldats de l'Empire. Aux uns il manquait un bras ou une jambe, aux autres un nez ou une oreille. Bien peu étaient au complet. Mais, chose digne de remarque, tous parlaient avec respect et enthousiasme de celui qui s'était montré si prodigue de leur sang et les avait exposés à tant de dangers, de fatigues et de privations. Lorsqu'il était question de L'AUTRE ou du petit caporal, comme ils l'appelaient, les plus vieux, les plus brisés même, redressaient encore leur taille ; leurs yeux lançaient des éclairs et, s'ils regrettaient de ne plus être jeunes et alertes, c'était surtout parce qu'ils ne pouvaient plus combattre sous les ordes du " grand Napoléon. "

Lorsqu'ils se mettaient à raconter leurs exploits, ils en avaient pour des heures et des heures. Cela n'ent finissait plus. Beaucoup de gens les traitaient de vieux radoteurs ou de menteurs. Il y a toujours de ces individus qui n'ont rien vu, rien appris, mais qui veulent toujours critiquer. Ils supprimeraient volontiers tout ce qu'ils ne connaissent pas et réduiraient ainsi la science humaine à fort peu de chose.

Pour moi, ces vaillants débris étaient plus que des hommes ordinaires. J'éprouvais pour eux une admiration respectueuse et chacune de leurs paroles se gravait dans ma mémoire. Malheureusement, le temps faisait son œuvre et je voyais chaque année s'éclaircir les rangs de ces héros ; j'en éprouvais un profond chagrin. Je me plaisais tant auprès d'eux, je prenais de si bonnes notes pour le livre que j'écrirais... tôt ou tard.

Car ce livre se ferait, je l'avais promis trop souvent au vieux père Eloi, à Jean le Hussard, à Catherine la vivandière et à tant d'autres qui ont fumé mon tabac et trinqué avec moi à la gloire du vainqueur d'Austerlitz.

Je viens de mêler un nom de femme à ceux de mes vénérables amis d'autrefois. Il faudra bien que je m'explique à ce sujet.

La mère Catherine était une pensionnaire de l'hôpital de mon village. La supérieure de cet établissement charitable était ma tante, et il m'était permis de visiter, les jours de congé, les jardins immenses et le vaste verger où se promenaient les vieillards et les convalescents, où ils travaillaient même un peu, quand le temps et leurs forces le permettaient.

Un jour je poursuivais de jeunes oiseaux qui avaient déserté leur nid au moment où je m'en approchais. Je surpris, au milieu d'un épais massif de fleurs et d'arbustes, une vieille femme qui tirait d'une pipe noircie par l'usage assez de fumée pour mettre en fuite tous les maringouins du voisinage.

Nous eumes peur tous les deux et ensemble nous poussâmes un petit cri de surprise.

La bonne femme fut la première à se remettre.

— Tu ne me trahiras pas ? me dit-elle.

— Je n'ai jamais trahi personne, répondis-je en la regardant bravement en face. D'ailleurs, tu ne fais rien de répréhensible ; quand je serai grand, je fumerai comme toi.

— C'est une autre question, dit la vieille en sortant de sa cachette ; tu es ou tu deviendras un homme, tandis que moi, je ne suis qu'une pauvre créature...

— Où donc as-tu appris à fumer comme cela ? demandai-je, plein d'admiration pour le fourneau brun de la pipe.

— Quand j'étais SOLDAT, répondit-elle en cachant le précieux calumet dans la poche de son tablier.

— Ah ! vous êtes Catherine la Vivandière ! m'écriai-je tout joyeux, cessant de la tutoyer, par respect.

— Oui, petit, c'est moi.

— Est-il vrai que vous avez été en Espagne ?

— Certainement ! J'ai pris part au siège de Saragosse.

— Et en Russie ?

— Si j'ai été en Russie ! Que ne puis-je y retourner, avec la grande armée, vaincre tous ces sauvages et leur dire : Rendez-moi mon enfant, ou je vous étrangle du premier jusqu'au dernier !

En disant cela, elle brandissait le poing et une si grande colère se lisait sur sa face ridée, que, tout saisi, je fis un pas en arrière.

Catherine s'aperçut de ma frayeur et poursuivit en adoucissant sa voix :

— Pardonne-moi, petit, tu n'es pas capable de me comprendre. Je vais t'expliquer la chose en deux mots. Mon mari était soldat, et moi je vendais à manger et à boire à ses compagnons d'armes. Nous avons parcouru ainsi plusieurs pays, et, le bon Dieu m'en est témoin, j'ai adouci les derniers moments de plus d'un guerrier tombé sur le champ de bataille. J'avais un tout petit enfant, quand l'empereur s'avisa de déclarer la guerre à la Russie sans nous consulter... Ce que je dis là te fait sourire, n'est-ce pas, gamin ? Tu es d'avis que Napoléon avait, pour leur demander des conseils, ses généraux, ses ministres et ses ambassadeurs. Du beau monde, ma foi ! qui est toujours fourré dans les salons et qui ignore ce que souffre le pauvre peuple

dont on ravage les récoltes, ce qu'endurent les malheureux soldats, quand ils sont forcés de marcher ou de se battre toute la journée, de camper dans la boue, de dormir sur la terre humide.... Donc, il fallut partir, mon mari à pied, comme les autres, moi dans une petite charrette, avec ma chère fille et quelques provisions... Mais, je vois venir ta tante, la supérieure, qui va me gronder...

— Je vous promets que non, dis-je avec feu.

— Ne lui dis pas que j'ai fumé !

— Je le lui dirai et je vous apporterai chaque semaine un paquet de tabac que je vous remettrai en présence de ma tante.

— Tu ferais cela, petit ! Ah ! je te promets de dire un bon chapelet pour toi !...

— Seulement, vous allez me raconter tout au long l'histoire de votre petite fille...

— Pas aujourd'hui, mon garçon... Jeudi tu auras congé ; tu m'apporteras du tabac, et je te ferai savoir comment tout s'est passé dans ce pays d'abomination.

— Vous aurez votre tabac, et même...

— Achève...

— Et même une petite bouteille d'eau de vie.

— Tu n'y perdras rien... Je te montrerai ma croix d'honneur et ma médaille de Ste. Hélène.

— Pendant que je complotais ainsi avec la bonne vieille, ma tante nous avait rejoints. Elle voulut d'abord se montrer sévère, mais je plaidai si bien la cause de ma protégée, que non-seulement elle obtint son pardon, mais la permission lui fut octroyée de brûler à l'aise le tabac que je lui porterais, à condition toutefois qu'elle ne fumerait pas devant les autres pensionnaires, " pour éviter le mauvais exemple, " ajouta la bonne supérieure.

Inutile de dire que je fus exact au rendez-vous et que je remplis fidèlement mes promesses. Je retournai souvent à l'hôpital, et chaque fois l'ex-vivandière put boire un petit coup à la mémoire de son empereur. Je profitais naturellement de mes visites pour griffonner des notes qui me viennent bien à propos aujourd'hui.

II

LA MORT D'UN BRAVE

JE recueillis ainsi beaucoup de documents qui feraient la joie de plus d'un historien. Pendant plusieurs années, j'ai été l'ami et le confident de tous les vieux soldats que j'eus la bonne fortune de rencontrer. Ces braves guerriers se montraient heureux de trouver en moi un auditeur attentif et respectueux et un éclair d'orgueil brillait parfois dans leurs yeux, quand ils me voyaient mettre sur le papier tout ce qu'ils me racontaient.

Puis, avec l'âge, sont venus les soucis, les tracas de toute espèce, et mes notes ont dormi dans les cartons jusqu'au moment où le grand-père de ma femme, alors âgé de quatre-vingt-quatorze ans, mais jouissant encore de toutes ses facultés intellectuelles, me pria d'aller passer quelques jours dans sa paisible retraite.

Le cher homme sentait que son heure dernière allait sonner. On me dira qu'à son âge cela était tout naturel. Peut-être bien, mais il paraît que les vieillards ne raisonnent pas ainsi. Une année avant sa mort, grand-père plantait encore des arbres et il faisait des projets comme un homme qui se croit à peine au milieu de sa carrière.

— Je répondis à cet appel avec le plus grand empressement. J'aimais beaucoup le brave homme et puis, je lui connaissais certain carnet de voyage, plein de dates et de noms, dont les premiers feuillets avaient été remplis pendant la Révolution et les derniers après Waterloo... A force d'instances et de cajoleries, j'obtiendrais bien l'autorisation, sinon d'emporter, du moins de lire ce précieux recueil.

Grand-père était déjà soldat, quand on parlait à peine de Napoléon. Il fut témoin, en Egypte, de l'arrestation et du supplice du meurtrier de Kleber.

Après la chute de Bonaparte, il alla s'établir aux environs d'Anvers, tout près de son village natal ; et, vrai soldat-laboureur, il cultiva la terre, éleva chrétiennement sa nombreuse famille, se prépara sans crainte à la mort et s'éteignit tout doucement, entouré de ses enfants et de ses petits-enfants, les bénissant tous et les exhortant à servir fidèlement Dieu et la patrie.

Jamais je n'oublierai cette scène. M. le Curé venait de quitter la maison ; il avait administré au mourant les secours de la Religion et il était parti après avoir prié son vieil ami de penser à lui, là-haut, dans l'autre patrie.

Le vieux soldat continua à s'entretenir avec nous pendant quelques instants encore, souriant aux plus jeunes et les caressant de sa main tremblante que le froid de la mort commençait à raidir. Puis, sa voix devint plus faible et son regard plus vague. Tout-à-coup, s'appuyant des deux mains sur les bras de son fauteuil, il voulut se lever, mais ses forces le trahirent. " Vive l'Empereur ! " s'écria-t-il. Ce furent ses dernières paroles.

Napoléon a immolé des milliers et des milliers de soldats sur les champs de bataille où son ambition insatiable conduisit ses armées sans cesse renouvelées. Le plus souvent il ne donnait aux vaillants guerriers qu'il entrainait à sa suite, pour prix d'une bravoure héroïque et d'une constance à toute épreuve, que privations et souffrances. Et cependant, ses soldats l'aimaient. C'est qu'il trouvait, dans les moments les plus critiques, de ces mots qui électrisent les masses et arrêtent le mécontentement prêt à éclater. Plusieurs de ses proclamations sont de véritables chefs-d'œuvre

Mais, je suis en train d'imiter les vieux soldats de l'empire : je cause, je cause, et je fais une introduction qui menace de prendre les proportions d'un livre.

Je disais donc que grand-père m'appela auprès de lui quelques jours avant sa mort. Il m'avait nommé son exécuteur testamentaire, et, pour me payer de mes peines, il me remit son carnet de voyage et ses papiers.

Vous le voyez, aimables lectrices et chers lecteurs, si je n'ai pas fait partie de la grande armée, si je n'ai pas été en Russie, je puis au moins dire que je possède des notes écrites à Moscou même par un témoin occulaire.

Et ces notes ne sont pas sans valeur. Plus d'un brillant équipage s'est arrêté devant la porte du soldat-laboureur ; plus d'un grand écrivain à écouté pendant des heures et des heures les récits du vieux guerrier, et j'ai trouvé parmi ses papiers plus d'une lettre que je n'échangerais pas contre un billet de banque. Je ne citerai que deux noms illustres : Thiers, l'auteur de l'Histoire du Consulat et de l'Empire et le vaillant Lamoricière ont profité de l'hospitalité humble mais cordiale que grand-père offrait à tous ceux qui venaient lui parler du passé.

Chers Lecteurs et Lectrices, j'écris pour vous amuser et non pour vous instruire, ou plutôt, je vais laisser la parole au grand-père, qui n'aimait pas les expressions savantes. Pour compléter son récit, je profiterai de mes entretiens avec les vaillants compagnons d'armes de Napoléon, qui ont bien voulu me prendre pour confident. Je puiserai aussi, pour les détails purement historiques, du chapitre suivant surtout, dans les œuvres du Comte de Ségur, d'Alfred Assolant, de Capefigue et d'autres écrivains. Je ne cherche pas à me faire un nom, je n'ai nullement la prétention de passer pour un savant. Si vous rencontrez dans mon récit quelques pages bien écrites, je vous autorise à dire qu'elles ne sont pas de moi. Tout ce que je vous demande, c'est de tenir compte de ma bonne volonté.

Et maintenant, en route pour le pays des Cosaques !... Ceux et celles qui ont peur des engelures, sont priés de ne pas nous accompager.

III

LA GRANDE ARMEE

EN 1812, Napoléon Ier dictait la loi à tous les pays du continent européen. Les monarques les plus puissants s'inclinaient devant lui, et, comme l'a dit un de ses historiens, ses soldats devenaient comtes et ducs, ses ministres devenaient princes et ses frères devenaient rois.

Ses armées faisaient trembler le vieux monde et inquiétaient le nouveau; du côté de la Russie, il avait les Polonais de Varsovie, commandés par le vaillant Poniatowski, tenant en échec les cosaques d'Alexandre Ier.

La Prusse était surveillée de près par Jérôme de Westphalie et les princes de la Confédération du Rhin.

Davoust, à la tête de deux cent mille Français, avait son quartier-général à Hambourg.

Joseph Bonaparte, le frère aîné de l'empereur, était roi d'Espagne, et Murat, le brillant cavalier, occupait le trône du royaume de Naples.

Mais, si grande que fût sa puissance, Napoléon n'était pas satisfait. Il cherchait continuellement à reculer les limites de son empire, et, ne pouvant enlever la mer aux Anglais, n'osant les attaquer dans leur île, il voulut leur fermer les ports du continent.

— Plus de marchandises anglaises en Europe ! tel fut son cri de guerre.

Son rêve était la ruine de l'Angleterre par le blocus continental.

Il rechercha, pour atteindre ce but, l'alliance de tous les monarques européens. Au traité de Tilsitt, jouant le rôle de maître du monde, il fit cadeau d'un district, celui de Bialystok, à l'empereur Alexandre de Russie, à condition que celui-ci fermerait les frontières de son immense pays au commerce anglais.

L'adhésion de la Russie devait porter le coup fatal à l'Angleterre, car elle donnait à Bonaparte un allié dont le territoire occupait à lui seul la vingtième partie du globe et la neuvième partie de la terre ferme.

Dans l'impossibilité où il se trouvait de réduire son ennemie par la force des armes, Napoléon crut pouvoir l'anéantir en la poussant à la banqueroute. Ses douaniers couvraient tous les rivages européens, saisissaient et brûlaient sur les places publiques toutes les marchandises débarquées sur le continent ou saisies à bord des navires britanniques, auxquels les croiseurs français donnaient continuellement la chasse.

On commençait à espérer que l'Angleterre, fatiguée d'une longue guerre et se voyant menacée dans ses plus chers intérêts, demanderait à faire la

paix. D'un autre côté, l'Espagne et le Portugal, qui coûtaient à cette époque beaucoup d'argent et de soldats, paraissaient fatigués et découragés, et toute l'Europe comptait sur une ère de paix et de prospérité.

Napoléon lui-même, qui, avec l'âge, commençait à prendre de l'embonpoint, n'était plus l'ardent guerrier d'autrefois et semblait n'avoir d'autre désir que de se reposer sur ses lauriers.

Mais à cette époque, dit Alfred Assolant, à qui j'emprunte les détails qui précèdent, toute la puissance de l'empereur était plutôt apparente que réelle. Au-delà des frontières de la vieille France, les peuples n'obéissaient qu'à la force et la France elle-même était épuisée d'hommes et d'argent.

La " consommation " en hommes devenait surtout effrayante. A l'ancienne armée de la République, dont il n'avait pas congédié un seul soldat, Napoléon ajoutait sans cesse de nouvelles levées : en 1804, soixante mille hommes ; en 1805, cent quarante mille ; en 1807, cent soixante mille, dont plus de quatre-vingt mille à prendre sur la classe de 1808, les classes précédentes, déjà épuisées, ne pouvant plus rien donner ; en 1808, deux cent quarante mille ; en 1809, soixante-seize mille, en 1810, cent soixante mille ; en 1811 cent vingt mille.

950,000 hommes en huit ans !

De plus, la guerre durant toujours, il n'accordait de congé à personne, si ce n'est aux invalides et à quelques vieux officiers suspects de sentiments républicains. Autrefois, pendant la guerre d'Egypte, Kléber l'avait surnommé le général aux mille hommes par jour ; mais ce temps était déjà loin, et l'on pouvait prévoir l'effroyable conscription de 1813 dans laquelle, on appela sous les armes un million et quarante mille hommes, chiffre qui paraîtrait fabuleux, s'il n'était attesté par des documents officiels.

Après l'entrevue de Tilsitt, où Napoléon et Alexandre s'embrassèrent, peu s'en fallut que les liens du sang ne vinssent unir les deux empereurs.

Le czar parut en effet disposé à marier une de ses sœurs à son nouvel ami. Mais sa mère, Catherine II, qui n'aimait pas Napoléon, se hâta de marier ses deux filles ainées à des princes allemands. Qnant à la troisième, Anne Paulouna, dont il fut question un moment et qui faillit être impératrice des Français, on allégua sa grande jeunesse.

Napoléon se décida alors pour Marie-Louise, que l'empereur d'Autriche lui accorda volontiers et il garda rancune au czar de l'avoir exposé à la honte d'un refus

Ce fut la première cause du refroidissement.

La seconde fut le refus d'Alexandre d'entrer dans la ligue du Blocus Continental organisée par Bonaparte, comme nous venons de le voir, pour ruiner l'Angleterre.

Il faut y ajouter aussi la situation de la Russie, couverte sur son flanc droit par le Pôle, sur le flanc gauche par la Mer Noire, adossée à l'immense Asie, et ne pouvant être attaquée que de face.

Une telle nation, qui peut se recruter des hordes tartares et les lancer un jour sur l'Europe civilisée, après leur avoir enseigné la discipline militaire, effrayait l'imagination de Napoléon, plus forte que son génie. De là, et d'un désir immodéré d'être partout le maître, le projet de creuser un fossé qui pût arrêter les migrations asiatiques.

Et la Pologne devait être ce fossé.

Mais, dit encore M. Assolant, la distance est grande du Rhin au Niémen, et l'épaisse Allemagne séparait les deux adversaires. Il fallait percer cette

masse profonde de quarante millions d'hommes ou l'avoir avec soi et l'entraîner contre les Russes... Grande difficulté, car l'Autriche et la Prusse, tour à tour vaincues et foulées sous le pied du vainqueur, pouvaient profiter de l'occasion, prendre les armes et lui couper la retraite, pendant qu'il manœuvrerait sur la Dwina, le Dniéper ou même sur la Moskowa, à sept cents lieues de France.

Le premier soin de Napoléon fut donc de s'assurer leur alliance.

Dès les premières propositions, le roi de Prusse, Frédéric-Guillaume III, s'empressa d'offrir son royaume et son amitié.

L'alliance de l'Autriche était plus difficile à obtenir que celle de la Prusse, malgré les liens de parenté qui unissaient Napoléon à l'empereur François.

Cependant, ici encore Napoléon réussit parfaitement. Mais il ne songea nullement que ces alliés agissaient plutôt par crainte que par affection pour lui. Il leur promit quelques provinces et regarda toutes les difficultés comme aplanies.

C'est dans ces conditions et malgré la défection des Turcs et des Suédois que Napoléon entreprit la campagne de Russie, avant-dernière étape de son voyage à Ste. Hélène.

Aujourd'hui encore, quand les Russes parlent de la Campagne de 1812, ils l'appellent GUERRE DE LA PATRIE. Pendant six mois qu'elle dura, le peuple russe montra le plus ardent patriotisme. Deux sentiments paraissaient l'animer : l'amour du sol natal et la haine de l'envahisseur.

Au commencement de cette guerre mémorable, les troupes régulières de la Russie se composaien tout au plus de 200,000 hommes. Mais les engagements volontaires aussi bien que les recrutements forcés eurent bientôt doublé ce nombre. C'était plus qu'il n'en fallait pour combattre victorieusement un ennemi que les privations d'abord, et ensuite la rigueur du climat, devaient décimer, grâce au système adopté par les généraux russes de reculer toujours et de ne céder aux envahisseurs qu'un territoire absolument dépourvu de vivres et d'abris.

Napoléon s'était préparé à la guerre avec une prudence qu'on ne lui avait pas connue avant cette époque. Il avait passé deux ans à renforcer les garnisons en Allemagne et à y accumuler des provisions, rapprochant continuellement ses troupes de la frontière russe.

Voici quels généraux il chosit pour commander la Grande Armée.

Murat fut désigné pour prendre le commandement de la cavalerie. Il eût préféré rester à Naples, car le métier de roi lui plaisait beaucoup plus que celui de soldat ; mais l'ordre était formel et il partit pour la Pologne avec deux division napolitaines.

Eugène de Beauharnais, fils adoptif de Napoléon et confident de tous ses projets, commandait les quatrième et sixième corps, composés de régiments français, croates, dalmates, bavarois, illyriens et espagnols et de la garde royale italienne. Sa bravoure chevaleresque était reconnue de tout le monde, mais il était trop jeune pour occuper un poste si élevé.

Plus jeune encore qu'Eugène de Beauharnais, Jérôme, roi de Westphalie, commandait les cinquième et septième corps. Lui aussi était un vaillant guerrier, mais il aimait trop le plaisir. Souvent il courait les bals lorsque sa présence était nécessaire à l'armée pour maintenir la discipline ou ranimer le courage de ses soldats.

Quatre cent mille hommes, dont quatre-vingt mille cavaliers, allaient passer le Niémen sous la conduite de Napoléon, et après eux venait une réserve de deux cent cinquante mille soldats de différentes nations pour garder les communications avec la France.

Dix-huit cents pièces de canon, sans compter deux parcs d'artillerie de siège, suivaient l'armée et allaient ouvrir de larges brèches dans les rangs des Russes.

Mais cela même fut plus nuisible qu'utile, à cause de l'immense encombrement de fourgons de toute espèce que l'artillerie rendait nécessaire. En peu de jours toutes les routes furent défoncées, ravinées, impraticables. Beaucoup de chevaux périrent, faute de fourrages ou par suite des trop grandes fatigues. Bientôt les vivres commencèrent à manquer, malgré les approvisionnements immenses entassés à Dantzig, Elbing et Braunsberg. Les soldats affamés s'écartaient pour se livrer à la maraude et pillaient également amis et ennemis. Enfin, dès le passage du Niémen, le désordre se mit dans l'armée et s'accrut rapidement par les marches forcées, les privations et les maladies.

Dernier détail: Napoléon avait eu la singulière idée de faire traîner une partie de ses canons par des bœufs. Ces animaux devaient être abattus au fur et à mesure des besoins, une fois qu'on serait arrivé en Russie. Mais ces pauvres bêtes, surmenées et mal nourries, succombèrent dès les premières étapes et celles qu'on crut utiliser pour l'alimentation ne répondirent guère à l'attente des affamés, tellement elles étaient maigres et coriaces.

Je le répète encore et je l'avoue très-humblement, j'ai emprunté en grande partie tous ces renseignements aux différents auteurs cités plus haut, car les notes du grand-père disent peu de choses à ce sujet. Tout ce que le bon vieillard ait pu m'apprendre, c'est que l'armée était nombreuse et belle, que les soldats étaient pleins de courage, surtout parce qu'on leur avait dit que cette guerre serait la dernière et qu'ils espéraient retourner bientôt dans leurs foyers.

Ils devaient être cruellement déçus dans leur attente.

IV

L'ITINERAIRE

TOUT le monde regardait cette guerre comme la dernière que dût faire Napoléon. On ne doutait pas de battre les Russes, de faire quelques rapides conquêtes en Asie et de s'en retourner après cela pour aller vivre en paix chacun dans sa patrie.

Les beaux fils de famille, récemment réconciliés avec l'empire, s'enrôlaient avec empressement et recevaient aussitôt des grades qu'on avait refusés aux vieux soldats de la République.

Ces brillants officiers, qui avaient quitté Paris pour assister à deux ou trois batailles, faire cinq ou six charges de cavalerie et revenir couverts de gloire aux pieds des dames, n'entendaient pas se priver de leurs aises en campagne ni perdre dans les boues de la Pologne et de la Russie les molles habitudes du faubourg St-Germain. Sabrer et être sabrés, ils y consentaient de grand cœur; mais coucher sur la terre nue en toute saison, s'enrhumer, manger des pommes de terre et boire de l'eau, voilà ce qu'ils ne voulaient pas supporter. Et cependant en campagne Napoléon seul et son général-major Berthier avaient chacun une tente. Tout le reste mangeait et dormait au hasard.

Mais l'armée dans son ensemble, était élevée à une école plus rude que celle de ces états-majors de gentilshommes. Au premier rang brillaient les vieux soldats de Davoust et la Garde impériale, auxquels on ne pouvait rien comparer en Europe.

Le corps de Davoust surtout était admirable, car la Garde, bien nourrie, pourvue de tout, même quand le reste de l'armée souffrait les plus dures privations, ne se battait que rarement. Il faut bien le dire: au milieu des plus terribles moments de la retraite, Napoléon pensait avant tout à conserver sa garde, même aux dépens du reste de l'armée. Et cependant ces soldats de choix, disciplinés autant que braves, étaient capables de décider du sort d'une bataille et de détourner de grandes catastrophes.

L'empereur s'occupait moins des soldats de Davoust; mais ceux-là étaient sous la conduite d'un chef vigilant. Ces hommes de fer, habitués depuis longtemps à la grande guerre, endurcis à la fatigue, rompus à la peine, étaient les premiers soldats du monde. Les officiers, formés à l'école du général en chef, et vivant, comme lui, depuis plusieurs années loin de la France, se serraient autour du drapeau qui pour eux était devenu la patrie.

C'est sur ces hommes intrépides que comptait Napoléon pour frapper le coup décisif.

Le premier corps, l'élite de l'armée, était commandé par Davoust, l'un des meilleurs officiers de Napoléon.

Ney, le brave des braves, était à la tête du deuxième corps. Il se jetait parfois dans la mêlée, comme un simple soldat, ce qui l'avait rendu très-populaire dans toute l'armée.

Parmi les autres généraux, je citerai le célèbre Montbrun, qui rivalisait avec Lasalle et Murat dans l'art d'enfoncer un carré ou d'enlever une redoute; le général Eblé, qui devait sauver les restes de l'armée sur les bords de la Bérésina; Junot, duc d'Abrantès; Couvion Saint-Cyr, Oudinot, Macdonald et le Prussien York; Regnier et le Prussien Schwartsenberg.

C'est par Kœnigsberg, dernière place forte de la Prusse orientale, sur la frontière russe, que Napoléon, après avoir passé par Dresde, Posen et Dantzig, se rendit à Gumbinnen et atteignit les rives du Niémen, où l'attendaient ses vieilles troupes.

Si les maréchaux qu'il avait enrichis montraient peu d'ardeur, les officiers et les soldats, surtout les vieux, étaient prêts à le suivre partout. Plusieurs parmi ces derniers, qui avaient fait la guerre en Italie, en Egypte, en Allemagne et en Espagne, croyaient aller aux Indes et ne s'effrayaient pas de la longueur du chemin. Moscou devait être la première étape, Ispahan la seconde, Delhi et Calcutta les deux dernières.

Des équipages innombrables suivaient la grande armée et fortifiaient encore l'idée qu'on s'était faite d'une excursion en Orient. Provisions de bouche, vins exquis, bagages de toute espèce encombraient les routes et gênaient la marche des régiments.

Ceci dit, je laisse la parole au vieux guerrier.

V

EN ROUTE

DES écrivains plus savants que moi ont raconté la Campagne de Russie et la retraite désastreuse de la grande armée : je veux redire les souffrances d'une des innombrables victimes de la guerre.

De Paris à Dresde, nous avançâmes pour ainsi dire entre une double haie de curieux, accourus de tous côtés pour voir une si grande armée et surtout l'homme célèbre qui la commandait. Depuis les Croisades, pareille chose ne s'était jamais passée.

Mais tous les regards fixés sur nous n'étaient pas sympathiques. En France, tout marcha à peu près au gré de nos désirs ; nous chantions pour oublier les fatigues du voyage, et souvent le peuple enthousiasmé chantait avec nous.

Cependant j'ai vu pleurer plus d'une sœur, plus d'une promise, plus d'une mère, pressées sur notre passage pour jeter un suprême adieu, pour envoyer de la main un dernier baiser à tant de jeunes guerriers qu'elles ne reverraient peut-être plus.

Mais, une fois que nous fumes rendus chez nos alliés... malgré eux, c'était l'indifférence ou même la haine que lisions sur les figures refrognées des campagnards et des citadins.

Pour dire la vérité, ces guerres interminables commençaient à lasser tout le monde.

Partis de Paris le 9 mai 1812, nous arrivâmes à Dresde le 18 du même mois.

Dresde était la capitale du royaume de Saxe. C'est dans et près de cette ville que Napoléon remporta le 26 et le 27 août de l'année suivante une victoire signalée sur les Autrichiens, les Russes et les Prussiens.

Nous y passâmes dix jours au milieu des fêtes et des réjouissances. L'empereur d'Autriche, le roi de Prusse et un nombre considérable de petits rois, de princes et d'autres brillants personnages vinrent offrir leurs hommages à Napoléon.

Je ne saurais passer sous silence ce que me dit à ce propos un brigadier de mon escadron, brave parmi les braves, mais condamné, faute d'instruction, à servir toute sa vie sans jamais porter les épaulettes d'or.

— Si tu crois, dit-il, que tous ces hommes sont sincères, tu te trompes si gulièrement. La crainte seule inspire ces démarches, et si jamais nous nous faisons battre en Russie, tous ces gredins se tourneront contre nous.

— Heureusement, répondis-je, que pareille chose n'est pas à craindre.

— Qu'en sais-tu ?

— Quatre cent mille soldats commandés par Napoléon lui-même marchent en avant, nous avons une réserve de plus de deux cent mille hommes, des munitions, des vivres...

— Pas trop...

— Comment ! Tu n'as donc pas remarqué ces immenses convois qui encombrent les routes ?

— Cela prouve que nous sommes nombreux, il est vrai, mais nous aurons bientôt épuisé ces provisions. Cela prouve aussi que Napoléon ne compte pas trop sur les pays que nous allons traverser. Ce n'est pas la première fois qu'il y passe, lui; il connait les rigueurs du climat et le caractère sauvage des habitants.

— Laissons faire l'empereur ; as-tu vu hier à la parade comme il avait l'air joyeux ?

— Il n'est pas infaillible... Il devrait savoir qu'il y a dans son armée autant d'étrangers que de Français et que les désertions pourraient creuser de grands vides dans nos rangs.

Mon ami parlait encore, lorsque je vis, à l'autre bout de la place sur laquelle nous nous étions rencontrés, Napoléon entouré d'un brillant état-major de rois et de généraux. Des acclamations enthousiastes retentissaient de tous côtés, et je courus tout joyeux me mêler à un groupe d'amis qui fumaient et buvaient gaiement devant la porte d'une auberge.

Nous étions loin de prévoir le sort terrible qui nous attendait.

Le 28 mai, nous quittâmes Dresde et nous passâmes par Posen, Thorn et Dantzig, puis par Kœnigsberg, où l'empereur fixa son quartier général.

Je remarquai dans cette dernière ville que Napoléon avait l'air préoccupé et j'appris pour quelle cause il s'arrêtait en route au lieu de se porter vivement en avant. Lauriston, son ambassadeur, devait faire une démarche suprême pour décider l'empereur Alexandre à prêter son concours au blocus ce qui nous eût fait retourner sur nos pas. Une dépêche annonçant la rupture définitive arriva le 21 juin.

Le dé était jeté ; les diplomates avaient terminé leur besogne, le canon allait parler.

Nous arrivâmes à Wilkowski, où la proclamation suivante, que je copiai sur mon carnet, nous fut communiquée :

Soldats, la seconde guerre de Pologne est commencée ; la première est terminée à Fridland et à Tilsit : à Tilsit, la Russie a juré éternelle alliance à la France et guerre à l'Angleterre ; elle viole aujourd'hui ses serments ; elle ne veut donner aucune explication de son étrange conduite ; les aigles françaises n'aient repassé le Rhin, laissant par là nos alliés à sa discrétion. La Russie est entraînée par la fatalité, ses destinées doivent s'accomplir. Nous croirait-elle dégénérés ? Ne serions-nous plus les soldats d'Austerlitz ? Elle nous place entre le déshonneur et la guerre : le choix ne

saurait être douteux ; marchons donc en avant ! Passons le Niémen, portons la guerre sur son territoire ! La seconde guerre de Pologne sera glorieuse aux armes françaises comme la première, mais la paix que nous conclurons portera avec elle sa garantie, et mettra un terme à cette orgueilleuse influence que la Russie a exercée depuis cinquante ans sur les affaires de l'Europe.

C'était une déclaration de guerre doublée d'une prophétie qui ne devait pas s'accomplir.

Mais, qui eût osé prédire, en nous voyant si nombreux, si brillants, si heureux — du moins en apparence — que nous ne formerions bientôt plus qu'un ramassis d'hommes déguenillés, hâves, mourants ?

Au lieu des cris d'admiration qui avaient salué notre départ, nous allions entendre le croassement sinistre des corbeaux qui nous faisaient escorte dans l'espoir de se repaître bientôt de nos cadavres !

VI

PREMIERES EPREUVES

COMME César passant le Rubicon, Napoléon avait déclaré qu'il ne reculerait plus.

Cette fatalité à laquelle il faisait allusion dans sa fière proclamation le poussait en avant et préparait sa ruine.

Le 22, nous campâmes près d'un grand village dont j'ai oublié le nom. Les habitants s'étaient sauvés à la hâte, ne nous laissant pas même un peu de paille pour nourrir nos chevaux.

Cela commençait mal, et cependant nous n'étions pas encore en Russie.

Il faisait une chaleur accablante ; nos chevaux souffraient beaucoup de la soif et nous-mêmes étions loin d'avoir à notre disposition de l'eau fraîche à volonté. Les vivres ne nous manquaient pas encore, mais les provisions s'épuisaient rapidement et le ravitaillement allait devenir difficile, pour ne pas dire impossible. Quant aux fourrages, la cavalerie n'en laissait pas un atôme derrière elle. Le blé encore vert et le chaume des toits, tout disparaissait comme si une nuée de sauterelles voraces se fût abattue sur cette contrée désolée.

150,000 chevaux à nourrir, ce n'est pas peu de chose, surtout lorsque l'intendance n'a pas à sa disposition une seule mesure d'avoine, une simple botte de foin !

Vers 8 heures du soir, comme je me promenais au milieu des longues lignes de nos chevaux au piquet, je rencontrai un camarade que j'avais perdu de vue depuis deux ans. Plus savant et plus heureux que moi, il avait eu de l'avancement : l'empereur l'avait décoré et il portait fièrement le brillant uniforme de sous-lieutenant des hussards. Toujours fidèle à l'amitié, il me serra la main avec une satisfaction visible et me força de partager avec lui quelques douceurs qu'il était parvenu à se procurer.

Cela me fit le plus grand bien. Une parole amie, une marque d'affection, quand on est à la veille d'événements redoutables et loin de sa patrie, cela vaut mieux que des trésors.

Le 23 juin, nous campâmes tout près du Niémen, sur la frontière russe, que nous devions franchir le lendemain. A 9 heures du soir, les soldats du Génie commencèrent la construction de trois ponts. Les travaux se firent en silence et avec une rapidité extraordinaire, car tout se trouva prêt avant

le lever de l'aurore, ce qui n'est pas peu dire, les nuits étant très courtes dans cette contrée, surtout à l'époque où nous étions.

Je m'étendis sur la terre nue, mais il me fut impossible de dormir.

Pas loin de moi, deux officiers causaient.

— J'ai visité Saint-Petersbourg, dit l'un d'eux, et ce qui m'a le plus surpris lors de mon séjour dans une des îles enchantées de la Neva, c'est la brièveté incroyable des nuits pendant le mois de mai. A peine le soleil a-t-il disparu, qu'on le voit apparaître de nouveau. On raconte qu'un Anglais, trompé par ce phénomène, attendit la nuit pendant plus de quarante-huit heures sans vouloir se coucher.

Je pus constater le fait par moi-même. Vers 2 heures du matin, l'astre du jour se montra dans toute sa splendeur, et les différents corps d'armée se mirent en marche vers les ponts.

Quel spectacle magnifique ! Les corps de musique jouaient les airs les plus gais, les chevaux piaffaient en hennissant bruyamment, les cavaliers, tout joyeux, caressaient la crinière de leurs montures, les fantassins marchaient lestement, tout fiers de prouver que leurs jarrets d'acier ne connaissaient pas la fatigue.

Napoléon, en capote bleue et bonnet polonais, se tenait sur un petit monticule et laissait flotter la bride sur le cou de son magnifique cheval blanc. Quand je l'aperçus, il tenait sa lorgnette de la main droite ; je crois que de la main gauche il battait la mesure sur le pommeau de la selle. Le fait est que la musique de la Garde, postée sur le versant de la colline, exécutait en ce moment l'air de Roland, cette joyeuse chanson que tous les soldats connaissaient :

Où vont ces preux chevaliers,
L'honneur et l'espoir de la France ?

On m'a dit depuis que l'empereur chanta cet air à mi-voix ; d'autres prétendent qu'il siffla l'air de Marlborough. J'étais à une trop grande distance pour dire laquelle des deux versions est la bonne ; mais je puis assurer qu'il avait l'air content... Et nous aussi.

Il y avait bien quelques jeunes troupiers qui soupiraient en songeant au toit paternel, à cette chère patrie que rien ne peut remplacer, et sans doute aussi à leur fiancée qui pleurait en pressant contre ses lèvres une croix ou une fleur, souvenir de celui qui était parti pour aller se battre au loin et mourir peut-être dans un pays inconnu.

Mais ceux-là formaient le petit nombre. Les vieux, qui connaissaient le métier de la guerre, les encouragaient de leur mieux. Ils leur promettaient tant de distractions, ils leur dépeignaient si bien les plaisirs du soldat dans les pays conquis, que les pauvres diables se mettaient bientôt à rire et à chanter comme les autres.

Oui, je puis le répéter, il y avait enthousiasme et ardeur. Nous étions fiers d'appartenir à cette armée si nombreuse, si vaillante, si bien organisée.

Quelques vieux soldats avaient haussé les épaules à la vue de notre gaieté. Ils avaient été désagréablement surpris en voyant que les Russes ne faisaient rien pour nous empêcher de passer le Niémen. Ils soupçonnaient un piège et les événements devaient leur donner raison.

L'armée ennemie était prête; mais avant de nous attaquer, elle voulait nous laisser pénétrer plus avant, comptant se faire aider contre nous par le froid et la misère, qui devaient nous être plus cruels que les fusils et canons.

Alexandre, de son côté, avait prêché la " guerre sainte" et fanatisé les populations courbées sous son sceptre, en lançant une proclamation dans laquelle il reprochait aux Français leur trahison et leur mauvaise foi.

" Guerriers, disait-il, dans sa proclamation datée de Wilna, 25 juin, vous repousserez l'injuste agression, vous soutiendrez la religion, la patrie ; je suis avec vous ; Dieu est contre l'agresseur. "

Les Russes se retiraient à notre approche, emportant ou détruisant tout ce qui pouvait nous être utile.

A peine avions-nous traversé le Niémen, que déjà notre armée manquait de tout. Nous ne trouvions snr notre route que des villages détruits, des ruines fumantes, des terres sans verdure, de sombres fôrêts d'où un ennemi invisible nous envoyait des coups de fusil.

Chaque soir, au bivouac, nous parlions de la bataille qui allait se livrer le lendemain.

Mais le lendemain, rien.

Tout au plus voyions-nous parfois l'arrière-garde d'une armée qui avait pour mission, non pas de nous combattre, mais de nous attirer toujours plus avant dans ce pays de désolation qui devait servir de tombeau à tant de braves soldats.

C'est ainsi que nous arrivâmes devant Wilna. L'armée n'était déjà plus la même qu'au départ. Un bon quart des soldats étaient restés en arrière. Plus de trente mille maraudeurs s'étaient écartés par petits groupes de l'armée, et, vivant de rapines, avaient répassé le Niémen.

VII

WILNA

Il faut dire cependant que le départ de ces maraudeurs était bien plutôt un avantage qu'un désastre. C'étaient pour la plupart des ennemis de la France, surtout des Italiens, des Espagnols et des Portugais, qu'on avait enrôlés de force et qui s'étaient promis de nous quitter à la première occasion.

En attendant, nous avancions toujours, sans rencontrer la moindre opposition de la part de l'armée russe.

Napoléon, qui avait trop compté sur les provisions de l'ennemi, fut forcé d'organiser des magasins à Wilna, où nous ne trouvâmes pas même une croûte de pain.

Il avait espéré d'abord que Barclay de Tollay défendrait cette ville et nous livrerait bataille. Mais le général en chef des armées russes, fidèle à son programme qui devait nous être si funeste, mit le feu à ses magasins et fit sauter le pont sur la Wilna, aussitôt que notre approche lui fut signalée.

L'empereur, après avoir donné ordre à Murat de se lancer à la poursuite des Russes, fit construire un autre pont et des magasins ; il établit aussi des ambulances.

Ces dernières surtout repondaient à un besoin pressant. Vers la fin du mois de juin, il avait tout à coup commencé à pleuvoir et le mauvais temps dura plusieurs jours. Après une série de journées presque brûlantes, nous fûmes brusquement gratifiés d'un froid humide et pénétrant, plus désagréable et surtout plus malsain que le froid sec et relativement bienfaisant de l'hiver.

Le nombre des traînards avait grossi continuellement à chacune des pénibles étapes entre le Niémen et Wilna, et, pendant les dix-sept à dix-huit jours que nous passâmes dans cette ville, nous vîmes arriver par milliers des malheureux compagnons d'armes qui s'étaient traînés le long des chemins boueux et ravinés, et n'atteignirent la ville que pour entrer dans les hôpitaux et les ambulances.

En attendant les vivres qu'il avait fait demander à la hâte et qui devaient arriver par eau, Napoléon s'occupa de l'organisation de différents services. Il fit même fortifier la ville et y établit une garnison assez nombreuse.

Nous perdîmes ainsi beaucoup de temps. La faim commençait à nous torturer. On payait des sommes folles pour un morceau de biscuit ou un peu de farine.

Tous les jours quelques détachements parcouraient les environs de la ville et pillaient les rares maisons que l'ennemi avait laissées debout. Au retour, les pourvoyeurs partageaient le butin avec ceux qui n'avaient pu prendre part à l'expédition.

Nous logions, quelques hommes de mon escadron et une vingtaine de fantassins, dans une vieille auberge en ruines. Un soir, après avoir fureté vainement dans tous les coins pour découvrir quelque chose à me mettre sous la dent, je soupai tristement : un morceau de biscuit, gros comme mes deux doigts, arrosé d'un verre d'eau saumâtre ! Ces enragés de Russes n'oubliaient rien ! Avant de s'en aller, ils mettaient le feu à leurs habitation ou du moins, si le temps leur manquait pour accomplir cette œuvre de dévastation, ils coupaient les cordes des puits et jetaient toutes sortes d'immondices dans les citernes. Mon cœur se soulève encore de dégoût, rien que d'y songer.

Tout cela, cependant, n'était que le commencement de notre martyre. Nous étions nombreux encore, nous comptions sur la victoire, nous avions toujours nos bonnes capotes, nos chauds manteaux et nos chaussures aux épaisses semelles. Puis, nous pensions que dans quelques heures, au retour des maraudeurs, nous ferions peut-être un bon repas.

L'espoir fait vivre. Je pris patience et pour passer le temps j'allai me promener dans les rues dévastées de Wilna.

La ville est vieille, puisqu'elle a été fondée en 1320. Son Université date de 1580 et elle possède, dans sa cathédrale, un cercueil en argent qui pèse plus de trois mille livres. Pour le moment, je ne songeais pas à tout cela Ces maisons à moitié démolies, ces églises brûlées, ces soldats affamés qui s'efforçaient en vain de montrer la gaîté des premiers jours, m'empêchaient de m'occuper d'autres chose que de ma misère.

Je rentrai bien vite.

Les maraudeurs étaient revenus. La chasse avait été maigre ; on nous donna une bouchée de pain noir, une pincée de farine d'orge et un peu de légumes. Le beau repas qu'on pouvait se préparer avec ces riches provisions ! Pour des estomacs affamés, il y avait tout juste de quoi tromper sa faim et se donner des forces pour de nouvelles tortures.

L'heure de la retraite étant arrivée, nous nous étendîmes l'un à côté de l'autre sur les dalles froides et humides de l'hôtellerie inhospitalière. Il me restait un peu d'argent que j'eusse échangé volontiers contre une boîte de paille, un morceau de pain et un verre d'eau claire.

Je finis cependant par m'endormir, pour m'éveiller une heure après, transi de froid et en proie à une faim atroce.

A la lueur vacillante d'une petite lampe fumeuse, je vis un soldat d'infanterie, couché en face de moi, mangeant avec mille précautions, en gourmet égoïste qui craint d'être surpris, une grosse tranche de lard étendue sur un énorme morceau de pain.

L'eau me vint à la bouche, et j'eus comme un éblouissement.

Me levant vivement, et mettant quelques pièces de monnaie sur ma main étendue, je m'approchai de l'homme aux provisions.

Lui, me voyant venir, cacha bien vite ses trésors et fit semblant de dormir.

Ceux qui n'ont jamais eu faim ne sauraient se faire une idée de ce que je souffris en ce moment. Je fus d'abord tenté de me jeter sur l'heureux soldat et de lui arracher de force ce qu'il allait probablement me refuser.

Mais la crainte de réveiller mes compagnons de chambrée, qui pouvaient prendre fa' et cause pour l'autre ou réclamer leur part du butin, m'empêcha d'exécuter ce projet.

Je résolus de recourir à la prière, aux humbles supplications. Pour un morceau de pain, on fait beaucoup, quand l'estomac crie famine. M'agenouillant à côté du soldat qui tenait toujours obstinément les yeux fermés, je lui frappai doucement sur l'épaule.

Il fit semblant de sortir d'un profond sommeil. Ni mécontentement ni colère dans son regard. Il avait plutôt peur et je crus un instant qu'il allait crier.

— Ne fais pas de bruit, lui dis-je, c'est un ami qui vient à toi.

Il ne répondit pas, mais de sa main tremblante il enfonça profondément dans son sac les chères provisions obtenues peut-être au prix des plus pénibles sacrifices.

Alors je lui chuchotai à l'oreille :

— Je t'en prie, cède-moi un tout petit morceau de pain ; j'ai de l'argent et je te payerai généreusement.

Toujours pas de réponse, mais un signe de tête qui en disait plus long qu'un savant discours.

Je reviens encore à la charge :

— Tu es jeune et tu n'a pas fermé ton cœur à la pitié... Ce que je te demande est fort peu de chose. Bientôt nous partirons d'ici, et nous aurons des vivres en abondance, c'est l'empereur lui-même qui l'a promis... Tu sais bien que les convois sont en route depuis plusieurs jours. Ils arriveront peut-être demain, et alors plus rien ne nous manquera... Puis, si la chance t'a favorisé aujourd'hui, une autre fois tu auras peut-être besoin de moi... Crois bien que je te viendrai volontiers en aide, si tu as pitié de moi aujourd'hui.

Et de nouveau je tendis la main, humble, suppliant, malgré la sourde colère qui commençait à me gonfler le cœur.

Le " richard " se souleva sur son coude, plongea sa main dans son havre-sac et me tendit un croûton de pain que je saisis avec avidité.

— Encore un petit morceau, suppliai-je.

— Plus rien ! dit le conscrit, en élevant la voix.

Le sans-pitié avait compris qu'il lui suffisait de faire un peu de bruit pour me chasser.

Je retournai bien vite à ma place, et, après avoir tourné et retourné entre mes doigts l'aumône plus que maigre obtenue à force de supplications, je fis un semblant de repas avec cette ombre de nourriture et je m'étendis de nouveau sur mon lit de pierre.

Inutile de dire que je ne m'endormis plus.

Torturé par la faim, tourmenté plus encore par l'idée que là, près de moi, un homme repu, faible, craintif, dormait ou faisait semblant de dormir, la tête appuyée sur un gros paquet de provisions, m'empêchait de fermer les yeux.

Je me mis à songer à mes parents, à mes frères et sœurs, à mes amis, à ma patrie... Ceux que j'avais laissés là-bas étaient bien inquiets sans doute, mais ils pouvaient se consoler mutuellement, le même toit les abritait, ils se chauffaient au même feu, ils mangeaient à la même table. Moi, j'étais seul, au milieu de cette armée innombrable ; personne n'était là pour m'adresser une parole amie... J'avais la mort dans l'âme et la faim me torturait.

qui pouvaient
tin, m'empêcha

tions. Pour un
amine. M'age-
s yeux fermés,

ntentement ni
ant qu'il allait

toi.
profondément
prix des plus

j'ai de l'argent

sait plus long

Ce que je te
et nous aurons
promis... Tu
Ils arriveront
is, si la chance
soin de moi...
pitié de moi

gré la sourde

ain dans son
avidité.

peu de bruit

é et retourné
supplications,
je m'étendis

, près de moi,
dormir, la tête
mer les yeux.
mes amis, à
s sans doute,
abritait, ils
Moi, j'étais
tait là pour
la faim me

DE NOUVEAU, JE TENDIS LA MAIN...

L'esprit voyage vite. Je me rappelais mes étapes, à la suite du glorieux drapeau français, en Italie, en Egypte et en Espagne. Là aussi j'avais enduré de grandes privations, couru de grands dangers, mais au moins on se battait et après la victoire on se reposait et... on mangeait.

Ici nous marchions toujours sans rencontrer l'ennemi ; et, après de longues et pénibles marches, nous devions nous coucher à jeun ou à peu près.

Et quand cela finirait-il ?

En ce moment le jeune soldat fit un mouvement qui me tira de ma rêverie. Tout en dormant, il se retourna de manière à ce que sa tête, qui avait jusqu'à ce moment réposé sur son havre-sac, n'eut plus d'autre point d'appui que son bras replié.

J'ai bravé la mort sur vingt champs de bataille, je me suis trouvé dans les mêlées les plus sanglantes, mais jamais mon cœur ne battit avec tant de violence qu'en ce moment. Ce pain qu'on m'avait impitoyablement refusé, ce bon lard, si tendre et si nourrissant, étaient à portée de ma main. Le butin n'était plus protégé, je n'avais qu'un pas à faire pour m'en emparer.

Un combat terrible se livrait en moi. Ma conscience me disait :

— Vous ne pouvez pas exécuter votre projet coupable ; la moindre injustice est toujours une faute... Le larcin que vous voulez commettre serait un crime.

— J'ai faim ! criait mon estomac.

— Ce pauvre garçon s'est exposé à la mort pour se procurer ces provisions que vous convoitez, reprenait ma conscience.

— J'ai faim ! répétait mon estomac.

— Si vous lui enlevez son trésor, ce jeune soldat, sans énergie, sans expérience, se laissera aller au désespoir... Il a comme vous une mère, une famille qui l'attend. Ces faibles ressources serviront à le faire vivre jusqu'au moment de la victoire ou de l'arrivée des convois de ravitaillement... En les lui dérobant, vous le condamnez à une mort cruelle...

" Ventre affamé n'a pas d'oreilles, " dit le proverbe, et c'est aussi mon avis. Je me sentais capable de tout pour mettre fin à mon martyre.

— Arrive qui voudra, me dis-je ; il s'agit de profiter de l'occasion. Demain nous pouvons avoir la chance de nous battre et il faut que je me donne des forces. Que pourrais-je faire, affamé comme je suis ? En... utilisant le pain du camarade, je sers mon pays, car je lui conserve un bon soldat.

Toutes ces raisons étaient fort mauvaises, mais je les trouvais bonnes parce qu'elles servaient admirablement mes intérêts.

Je me levai avec toutes les précautions imaginables et, retenant mon haleine, regardant anxieusement de tous côtés, je fis un pas.

Mon front se couvre de sueur et je tremble des pieds à la tête.

Le conscrit étend son bras et tâtonne dans le vide, comme s'il cherchait un objet.

S'il allait se réveiller et me surprendre !

Le voici de nouveau immobile. Je fais un second pas, puis un troisième... Et maintenant je n'ai plus qu'à me baisser.

Misère ! le pauvre garçon se retourne ; il pleure ou il a pleuré, ses yeux sont humides, ses lèvres remuent... Il rêve... " Mère, je reviendrai... J'ai froid... Les Russes arrivent... "

Le cœur me bat à rompre ma poitrine, je chancelle comme un homme ivre... Cette figure pâle et inondée de larmes me fait peur. Il me semble que je suis sur le point de commettre un crime énorme.

Les forces vont me manquer, tout tourne autour de moi...

Mais moi aussi j'ai une mère qui ne me verra plus, si la faim m'empêche de suivre mes compagnons d'armes...

Me voici accroupi près de celui que je vais dépouiller.

Encore une fois, j'hésite.

Ce que j'ai mangé depuis quarante huit heures me tiendrait dans le creux de la main. J'éprouve les horribles tourments de la faim, et celui qui dort là vient de faire un copieux repas. J'ai le droit de lui emprunter quelques provisions et de prolonger ma vie... même en commettant un larcin.

Je ne raisonne pas davantage. Tirant mon couteau, je me propose de couper au moins la moitié du pain et du lard.

Et si le camarade se réveille ?

Je ne le lui conseille pas !

Heureusement, pour lui comme pour moi, le jeune soldat dormait profondément. Je constatai avec une vive satisfaction qu'il était plus riche que je ne l'avais supposé d'abord. Cela me tranquillisa quelque peu. En moins d'une seconde je me taillai une bonne portion de pain et de lard et me voilà de nouveau étendu, entre deux camarades qui ronflaient, en rêvant peut-être, comme je l'avais fait moi-même, qu'ils prenaient leur part d'un bon repas au logis paternel.

Il était temps.....

L'homme aux provisions venait de se réveiller.

La lampe qui était sur le point de s'éteindre faute d'huile ne jetait plus autour d'elle qu'une faible clarté. Cependant je vis distinctement que le pauvre garçon s'empara de son sac avec une précipitation fiévreuse et se mit à le palper, comme pour s'assurer que ses provisions s'y trouvaient encore. Il fut sans doute satisfait de l'examen, car il se recoucha, la tête sur son trésor.

Je me hâtai de profiter de ma bonne fortune. Comme un gourmet qui veut prolonger les plaisirs de la table, je mangeai à petites bouchées le pain noir et la viande fumée dont la conquête m'avait causé une si vive émotion.

J'étais content de moi-même. N'avais-je pas été généreux ? Il m'eût été facile de prendre le trésor tout entier, et je m'étais contenté d'une faible portion !

Tout en mangeant, je songeais aux heureux de la terre, qui, lorsque les festins ont détruit leur santé, ne savent pas ou font semblant d'ignorer que beaucoup de leurs frères manquent du nécessaire.

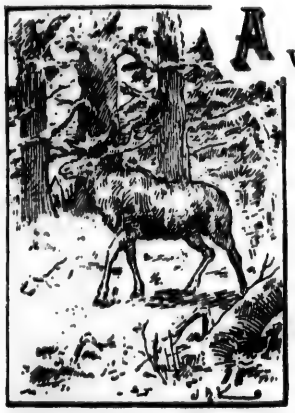
Ah ! vous qui êtes riches, donnez de bon cœur à ceux que la misère éprouve ! Vous ferez ainsi une œuvre de miséricorde, et vous empêcherez peut-être plus d'une mauvaise action. La faim est une méchante conseillère, je l'éprouvai pendant cette nuit terrible. Dieu seul pourrait dire ce qui serait arrivé si mon voisin de chambrée se fût éveillé pendant que je lui dérobais ce que son égoïsme me refusait.

Mon repas terminé je m'endormis.

Vers trois heures du matin, les trompettes et les tambours nous tirèrent de notre sommeil. L'ordre de marcher en avant était enfin arrivé. Une heure plus tard, nous étions prêts pour le départ.

VIII

PREMIERS COMBATS



A Wilna, un rapprochement faillit avoir lieu entre les deux empereurs, à ce que me dit un de mes amis qui avait été de service chez le colonel au moment où l'aide de camp russe Bachaloff était venu, au nom d'Alexandre, faire une dernière démarche pacifique.

Cet émissaire avait la haute direction de la police moscovite. Il demanda à l'empereur pourquoi il avait franchi la frontière et dans quel but il faisait la guerre à un peuple qui ne demandait qu'à vivre en paix avec tout le monde.

Napoléon s'emporta ; il traita Alexandre d'officier de parade et se moqua des généraux russes, qu'il déclara pour la plupart fous ou incapables.

Bachaloff partit et les événements suivirent leur cours.

Nous étions à peine sortis de Wilna, que l'enthousiasme et la gaieté quittèrent nos rangs. Beaucoup de soldats murmuraient tout haut et le nombre des traînards augmentait chaque jour. On n'avait plus en Napoléon ette confiance aveugle qui nous faisait marcher autrefois sans calculer les distances ni mesurer les dangers.

On eût dit que la fatalité planait sur nous. Un escadron polonais de la garde périt jusqu'au dernier homme dans une rivière qu'il essayait de traverser ; cinq jours de pluies torrentielles qui nous empêchèrent de prendre le moindre repos, firent brusquement baisser la température et des maladies contagieuses enlevèrent grand nombre de soldats. Plus de dix mille chevaux moururent en quarante-huit heures et ceux qui ne succombèrent pas étaient si faibles et fatigués qu'ils ne pouvaient plus nous rendre de grands services.

Cependant nous avancions toujours, chassant devant nous l'armée russe, que seuls nos éclaireurs apercevaient de temps en temps.

Le général russe Barclay de Tolly remontait la vallée de la Dwina, son infanterie sur la rive droite, sa cavalerie sur la gauche, et se dirigeait vers Witepsk. Nous comptions le rejoindre aux environs de cette ville et trouver enfin l'occasion de nous battre.

La marche fut longue et pénible. Les fortes chaleurs étaient revenues et nous n'avions pas de vivres.

Enfin, le 25 juillet, nous vîmes, près d'Ostrowno, l'arrière-garde de l'armée ennemie, c'est-à-dire l'artillerie et la cavalerie.

Une charge exécutée sous les ordres de Murat eut bientôt déblayé le terrain.

Nous poussions des cris de joie. Notre cavalerie, toujours admirable malgré le piteux état des chevaux, serrait les Russes de près et l'infanterie suivait en bon ordre, au pas gymnastique.

En peu de temps, nous eumes gravi une petite côte d'où le regard plongeait au loin dans la campagne.

A nos pieds se tenait un nombreux corps d'armée russe, massé entre une forêt qui s'étendait au loin, et la Dwina, et protégé par une artillerie formidable. Les baïonnettes, les sabres et les lances brillaient au soleil, serrés comme des épis dans un champ de blé.

En avant !

Murat, le sabre au poing, galoppait en tête et nous électrisait par son exemple.

Malheureusement l'ennemi courait plus vite que nous et au moment où nous comptions sur une bataille réglée, il disparut dans la forêt en nous souhaitant le bonsoir à coups de fusil.

Il nous fallut donc nous contenter de quelques petits combats partiels qui ne produisirent aucun effet.

Murat était furieux et s'en prenait à tout le monde ; il alla jusqu'à dire que la cavalerie n'avait pas fait son devoir.

En parlant ainsi, il se montrait injuste à notre égard et surtout à l'égard de nos chevaux. Les pauvres bêtes n'avaient plus que la peau et les os et on les entendait râler pendant la charge.

Pour ma part, j'ai reçu ce jour-là un coup de lance qui ne me fit pas grand mal. Cependant un bon bouillon m'eût fait plus de bien que cette saignée, car notre cuisinier ne nous avait offert rien de bien nourrissant pendant toute la journée.

J'ai su plus tard que le brave commandant des cuirassiers, Nansouty, fit à Murat cette belle réponse :

— Nos soldats se sont battus comme des héros, mais leurs chevaux n'ont pas de patriotisme ; on ne peut les faire marcher sans foin et sans avoine.

C'était bien ainsi. Mais Murat ne connaissait pas de plus grand plaisir que de sabrer l'ennemi ; il fatiguait inutilement ses troupes en poursuivant les Cosaques dont le mot d'ordre était de nous attirer dans le cœur du pays et de nous fatiguer par des marches forcées.

C'est pendant cette journée que deux cents voltigeurs parisiens, engagés volontaires ou recrues de l'année, se distinguèrent en attaquant à la baïonnette un régiment de la garde russe appuyé par d'autres régiments. C'était plus que de la bravoure, c'était de la témérité. Et cependant bien peu de ces jeunes héros succombèrent dans cette lutte inégale.

Le vaillant Davoust, avec ses soldats d'élite, avait jeté le désordre dans l'armée ennemie, et il eût remporté de grands avantages sans le mauvais vouloir de Jérôme, le frère de l'empereur, qui, avec ses 80,000 hommes, pouvait écraser le corps de Bagration. Mais ce roi de fortune, pour ne pas obéir à un simple maréchal, refusa de quitter ses positions et finit par planter là ses soldats pour retourner en Westphalie.

Pendant la nuit, nous eumes la chance de faire un repas très-copieux sinon très-délicat. De l'eau plus ou moins claire et les cadavres des chevaux nous fournirent un bouillon, auquel il ne manquait que des

légumes, du pain et du sel. Le régal nous plut malgré tout et nous nous endormîmes presque joyeux, nous promettant de battre l'ennemi le lendemain et de marcher tout droit sur Saint-Pétersbourg.

Nous connaissions mal les Russes.

Le lendemain, pas plus de Moscovites que sur la main ! Barclay de Tollay, ayant reçu avis que Bagration l'attendait à Smolensk, battit en retraite après avoir donné l'ordre de faire sortir toute la population de Witepsk et d'incendier la ville.

Cet ordre ne fut pas fidèlement exécuté ; une partie seulement des maisons furent détruites et la moitié environ des habitants s'en allèrent. Une députation vint offrir à l'empereur les clefs de la cité. Il fut impossible d'apprendre de ces envoyés de quel côté s'était dirigé l'introuvable Barclay.

Napoléon seul et sa garde entrèrent dans la ville. Nous campâmes aux environs, pour attendre le gros de l'armée, réduite à deux cent mille hommes. Et la guerre venait à peine de commencer !...

Entretemps, Alexandre et le grand-duc Constantin continuaient à prêcher la guerre sainte, le premier à Moscou et le second à St-Pétersbourg, La ville de Moscou seule avait promis 80,000 hommes et plus de cinq millions de roubles. Bernadotte, roi de Suède, avait renvoyé les 35,000 hommes que la Russie venait de lui fournir en vertu d'un traité, pour conquérir la Norwège, et de tous les coins les plus reculés de l'empire accouraient des cosaques !.... Ces cavaliers indisciplinés nous provoquaient par leurs sauvages cris de guerre et se promettaient de nous tailler en pièces ou de nous conduire en Sibérie.

C'est dans ces conditions que nous partîmes pour Smolensk.

Le plan de Napoléon était un trait de génie. Il voulait couper en deux l'armée russe et nous marchions en colonnes serrées, 185,000 fantassins et 15.000 cavaliers, sur la rive droite du Dniéper, qui avait vu autrefois défiler les légions des consuls et des empereurs romains.

Tous les jours, des escarmouches avec la cavalerie légère russe, qui avait pour mission de couvrir la retraite de Barclay de Tolly et de Bagration ; jamais un combat régulier, jamais nonplus un succès utile. Et, comme l'ennemi ne se laissait pas massacrer sans résistance, nos rangs se décimaient d'une façon inquiétante.

Le 15 août, fête de l'empereur, nous arrivâmes devant Krasnoï, dont un seul régiment russe nous disputa la possession. Le gros de l'armée s'était retiré à notre approche. Pendant plusieurs heures nous essayames en vain de rejoindre un gros de cosaques, avant-garde d'une division nombreuse. Mieux montés que nous, ayant surtout de l'avoine à donner à leurs chevaux ces cavaliers infatigables nous échappaient toujours.

Toutes ces courses infructueuses nous décourageaient ; la faim, la soif, la fatigue et la dyssenterie faisaient de nombreuses victimes.

Napoléon comprit qu'il était temps de frapper un grand coup et d'attaquer Smolensk le plus rapidement possible.

Quand nous arrivâmes sous les murs de cette ville, nous étions dans l'état le plus déplorable. Un tiers au moins des cavaliers étaient démontés ; les autres ne pouvaient plus guère compter sur leurs chevaux, dont la maigreur et l'épuisement étaient extrêmes. Mon pauvre Tom ! Je n'oublierai jamais le chagrin que j'éprouvai en le voyant mourir. C'était le meilleur cheval de l'escadron, et je l'aimais comme un ami fidèle.

Les fantassins n'avaient plus de souliers. Ce n'était encore rien pour le moment, nous étions en plein été ; mais involontairement nous pensions à l'hiver, au rigoureux hiver de la Russie, qui viendrait probablement nous surprendre au moment où toute communication avec la France serait devenue impossible.

On avait beau nous cacher la vérité, nous savions que le chemin de la patrie se refermait derrière nous.

Barclay de Tollay avait semé dans notre armée des milliers d'écrits, dans lesquels il nous engageait à déserter, nous promettant des terres à cultiver au sud de l'empire et faisant miroiter à nos yeux la perspective d'une vie paisible, sans service militaire forcé et sans batailles.

Dans le camp français, ces belles promesses ne produisirent aucun effet.

Pour moi, quoique né et élevé en Belgique, j'étais Français d'origine et de cœur ; puis, j'avais suivi Napoléon sur tant de champs de bataille, que je n'eus pas une seule minute l'idée de l'abandonner. Beaucoup de mes compatriotes pensaient comme moi et envoyaient au diable le tentateur et ses promesses. Je ne puis cependant critiquer ceux qu'on avait arrachés de force à la vie de famille et aux paisibles travaux des champs, pour les mener à la boucherie, et qui nous plantèrent là.

Les Allemands n'imitèrent pas notre conduite ; ils retournèrent en grand nombre dans leur pays où l'on se préparait à nous tomber sur le dos D'autres se fixèrent en Russie, où ils comptent encore aujourd'hui de nombreux descendants

e rien pour
s pensions à
ement nous
ance serait

nemin de la

ors d'écrits,
les terres à
perspective

aucun effet.
d'origine et
ataille, que
up de mes
entateur et
arrachés de
r les mener

nt en grand
sur le dos
ui de nom-

LA FUITE!...

IX

SMOLENSK

TRENTE mille Russes à peine défendaient Smolensk. Le reste était massé aux environs. Leur général en chef n'avait nulle envie de nous livrer bataille ; il ménageait ses troupes, sachant bien qu'il en aurait besoin plus tard, pour nous exterminer, quand le froid et la misère feraient tomber les armes de nos mains et nous livreraient sans défense à des ennemis implacables.

Smolensk, malgré la faiblesse numérique de sa garnison, nous coûta beaucoup de monde et, quand nous fûmes maîtres de la ville, notre drapeau ne flotta que sur des ruines.

Napoléon n'y fit son entrée qu'après avoir reçu des rapports attestant que, d'un bout à l'autre, elle était occupée par ses troupes et les progrès de l'incendie arrêtés..... Comme partout dans ce pays de désolation il put constater que sa victoire était plus apparente que réelle ; la fumée qui s'élevait des décombres en était l'image fidèle.

C'est en voyant ces ruines, que le comte Lobau s'écria : " Nous devrions faire ici notre premier cantonnement ! "

Ce conseil indirect déplut à l'empereur. Mais, quand il eut parcouru la ville dévastée et contemplé ces ruines au milieu desquelles gisaient des centaines de cadavres calcinés, il se fit une idée exacte de l'opiniâtreté que mettraient les Russes à défendre leur pays.

Cette tactique, toujours la même, ces ennemis qui se dérobaient au lieu d'accepter le combat, la misère et les défections qui décimaient son armée, tout cela lui donnait beaucoup à réfléchir.

Plusieurs généraux osèrent lui répéter le conseil de Lobau, et il fut sur le point de s'arrêter à cet avis. Pourquoi a-t-il changé d'idée !... En s'arrêtant à Smolensk, en y passant l'hiver, l'armée pouvait se reconstituer, ce dont elle avait grandement besoin. On pouvait peut-être encore faire venir de France des munitions, des chevaux et des troupes fraîches...

Maître de la Pologne et de la Lithuanie, l'empereur eût dû nous accorder quelques mois de répit. Au retour de la belle saison, nous pouvions nous porter en avant, marcher sur Moscou et même sur Saint-Petersbourg.

Qui sait si les Russes, nous voyant si bien décidés à ne pas retourner chez nous avant de leur avoir dicté la loi, ne seraient pas venus d'eux-mêmes nous faire des propositions de paix ?

Nous étions entrés dans Smolensk au son de la musique, mais la joie était loin de régner dans nos cœurs. A la lueur de l'incendie, j'ai vu le sombre désespoir briller dans l'œil de nos plus intrépides soldats. Cette vie de misères abattait les plus grands courages.

La belle armée qui s'était fait admirer en France n'existait plus ; il fut constaté, à la revue qui eut lieu près de la ville en ruines, que nous n'étions plus que 160,000 combattants plus ou moins valides. Inutile de dire que la cavalerie devenait de plus en plus pitoyable. Les principaux corps d'armée avaient perdu, depuis notre arrivée en Russie, pour le moins cent mille hommes, dont vingt mille seulement sur les champs de bataille.

Quant à la réserve, on n'en parlait plus.

Et nous étions tous fatigués et épuisés à l'excès.

La garde seule n'avait nullement souffert.

Elle se tenait toujours près de la tente de Napoléon, ne manquait de rien et ne prenait part à aucun combat. On la réservait sans doute pour le moment de la retraite.

Quoi qu'il en soit, la position n'était pas des plus agréables. On ne saurait croire combien la faim et les privations sont capables de refroidir l'enthousiasme.

L'hivernement à Smolensk paraissait le parti le plus sage. C'était l'avis de la plupart de mes camarades et c'était aussi le mien. D'autres cependant soutenaient le contraire.

Le vieux brigadier Desbuttes, le soldat le plus brave de mon escadron, était d'avis que nous devions à tout risque nous porter en avant. De grands dangers nous menaçaient certainement, mais tôt ou tard nous devions rencontrer l'ennemi et nous emparer de l'une ou de l'autre des capitales, sinon de toutes les deux.

— Mais, lui dis-je, si les Russes brûlent Moscou et Saint-Petersbourg comme il ont brûlé Smolensk ?... S'ils ne nous laissent que des greniers vides et des maisons en ruine, comment ferons-nous pour nous tirer de ce mauvais pas ?

— Je n'en sais rien, reprit le brigadier, mais si nous nous arrêtons ici, personne de nous ne passera l'hiver.

— Pourquoi ce sombre pressentiment ? intervint un gros cuirassier, qui en était encore à sa première campagne.

— Je vais te le dire, blanc-bec, fit le grognard, en tortillant sa vieille moustache grise ; pour hiverner ici, il nous faut des vivres, beaucoup de vivres...

— On en fera venir de France, d'Autriche et d'Allemagne, hasarda timidement le conscrit.

— Si tu comptes sur ces vivres-là, mon pauvre ami, tu pourras serrer ta ceinture.

— Pourquoi cela, brigadier ?

— Avant de te répondre, je te poserai moi-même une petite question... Combien étions-nous en mettant les pieds sur le territoire russe ?

— Au moins quatre cent mille hommes, sans compter la réserve.

— Très-bien !... Mais aujourd'hui, tu dois savoir cela, il n'y a plus de réserve. Combien sommes-nous encore ?

— Tout au plus deux cent mille hommes, y compris les malades...

— ... Et les conscrits... Tu parles comme un livre. Voudrais tu me dire à présent si tous les manquants ont été tués ou faits prisonniers ?

— Un certain nombre sont morts sur les champs de bataille, mais la plupart on déserté.

— Eh bien ! les alliés aussi ont déserté. Si nos compatriotes nous envoyaient des vivres, les Prussiens et les Autrichiens les arrêteraient au passage. Croyez-moi, mes amis, notre position n'est guère enviable. Mais mourir pour mourir, j'aime mieux tomber les armes à la main, que de crever ici de faim et d'ennui.

Sur cette question, les avis étaient donc partagés ; mais nous étions bien d'accord sur un point, c'est que la misère et la mort planaient sur ce qui restait de la grande armée.

L'empereur finit par se décider pour la marche en avant. Il voulait absolument atteindre et combattre l'armée russe.

Des éclaireurs vinrent nous dire que l'infanterie ennemie était campée à une lieue de la ville, sur la route de Moscou. Ney, puissamment secondé par Gudin et Gérard, l'attaqua près de Valoutina et la mit en déroute. Mais les Russes étaient chez eux, et, le premier moment de panique passé, ils purent se retirer en bon ordre.

Ils ne nous abandonnèrent pas une seule pièce d'artillerie, et quand Murat voulut poursuivre les fuyards, il ne rencontra que des bandes isolées de cosaques. Selon leur louable habitude, ces excellents sauvages eurent bien soin de ne pas se mesurer avec nous.

Pendant cette course infructueuse, je perdis le nouveau cheval qu'on m'avait donné le matin même et dont le cavalier se mourait à l'ambulance. La pauvre bête était tombée en sautant un fossé et s'était brisé la cuisse. J'eus le courage de lui envoyer une balle dans la tête pour abréger ses souffrances. Moi, j'avais roulé a cinq pas de là, sans trop m'endommager.

Après cela, j'enfourchai le cheval d'un camarade mortellement frappé par un ennemi invisible, et rejoignis mon escadron.

Le bruit lointain du canon nous annonçait qu'un autre combat se livrait. Le corps d'armée sous les ordres du maréchal Oudinot avait été attaqué par le général russe Wittgenstein, sous les murs de Polotsk. Oudinot fut blessé à l'épaule d'un coup de biscaïen, ce qui ne l'empêcha pas de rester à cheval et de diriger ses troupes jusqu'au soir.

Quand la nuit fut venue, les deux armées campèrent à une petite distance du champ de bataille. Le matin, le vaillant Oudinot, affaibli par la perte du sang, fut forcé de remettre le commandement à Gouvion Saint-Cyr, après avoir prescrit un mouvement en arrière.

Les Russes, croyant l'armée française en fuite, se préparèrent à la poursuivre. Mais Gouvion Saint-Cyr, ayant rapidement tourné les positions de l'ennemi, l'attaqua de trois côtés à la fois avec une vigueur incroyable, lui fit subir de grandes pertes et le força à une retraite précipitée.

Cette victoire causa une grande joie à l'empereur et valut à Gouvion le titre de maréchal.

La route de Moscou était libre.

Pendant ce temps, le général en chef de l'armée russe, Barclay de Tollay, était vivement critiqué par tous ses compatriotes. On lui reprochait son origine allemande et on l'accusait de lâcheté, voire même de trahison,

parce que, au lieu de livrer à l'envahisseur une bataille décisive, il reculait toujours.

Les événements devaient cependant prouver que son système était bon, puisqu'il eut pour effet de détruire notre armée et de nous forcer à cette désastreuse retraite dont, après tant d'années, nous ne parlons jamais sans frémir.

L'empereur Alexandre, qui aimait Barclay et approuvait sa tactique, avait fait longtemps la sourde oreille, lorsque les marchands, les notables et les courtisans lui avaient conseillé de mettre un autre général à la tête de ses armées. Il avait cependant fini par céder en confiant le commandement suprême au vieux général Kutusof.

Cette nouvelle plut beaucoup à Napoléon ; il avait battu Kutusof à Austerlitz et il espérait lui ôter cette fois-ci toute envie de se mesurer encore avec lui.

Ainsi devait s'envoler pour nous l'espoir de passer tranquillement l'hiver à Smolensk. Il est vrai que le séjour dans cette ville n'était guère agréable. Dans la plupart des bâtiments épargnés par l'incendie, on avait entassé des malades et des blessés, qui, étendus sur un peu de paille et parfois sur la terre nue, succombaient en très grand nombre faute de soins et d'aliments.

Les médecins et les chirurgiens montraient le plus grand dévouement et travaillaient nuit et jour. Mais les seuls combats de Smolensk et de Valoutina leur avaient donné plus de six mille blessés à soigner. Ce qu'ils ont coupé de bras et de jambes est incroyable ; la chair humaine se transportait à pleines charretées. Pour comble de malheur, les médicaments et les objets de pansement firent défaut dès le premier jour. Nous n'avions ni linge ni charpie. J'ai vu le coton de bouleau et l'étoupe remplacer cette dernière, pendant que les chirurgiens confectionnaient des bandelettes avec le papier et le parchemin qu'ils trouvaient dans les archives publiques.

Ce qui rendait la situation plus horrible encore, c'est que grand nombre de cadavres, abandonnés sans sépulture dans tous les coins de la ville, causèrent une épidémie qui fit de nombreuses victimes.

Oh ! la guerre ! la guerre !...

Et nous voilà de nouveau en route à travers un pays dévasté.

Le 7 septembre, Napoléon, après avoir reconnu les positions de l'ennemi, nous fit annoncer cette grande bataille dans laquelle se déciderait le sort de la Russie et le nôtre.

Voici sa proclamation :

"Soldats ! voilà la bataille que vous avez tant désirée ! Désormais la victoire dépend de vous ; elle nous est nécessaire, elle nous donnera l'abondance, de bons quartiers d'hiver et un prompt retour dans la patrie ! Conduisez-vous comme à Austerlitz, à Friedland, à Witepsk, à Smolensk, et que la postérité la plus reculée cite votre conduite dans cette journée ; que l'on dise de vous : il était à cette grande bataille sous les murs de Moscou.

"Napoléon."

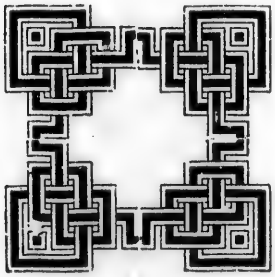
Elle en disait bien long, cette simple proclamation ! L'empereur nous connaissait ; il savait qu'il pouvait compter sur nous, mais il n'ignorait pas,

d'un autre côté, que les privations nous affaiblissaient malgré tout et que nous avions grandement besoin de repos.

Tout nous disait que le choc serait terrible. Nos forces et celles de l'ennemi étaient à peu près les mêmes. Environ deux cent soixante-dix mille hommes allaient se combattre avec un acharnement sans pareil ; des deux côtés on comprenait l'importance de l'action qui allait s'engager.

L'ennemi avait pour lui l'avantage d'une position excellente ; de plus ses troupes n'avaient guère souffert et sa cavalerie surtout se trouvait dans le meilleur état désirable.

De notre côté, c'était l'élite de notre armée qui allait s'engager.



X

PAGES SANGLANTES

UNE grande bataille est un drame dont les acteurs ne sauraient raconter toutes les péripéties. Pour décrire ce qui s'est passé depuis notre départ de Smolensk jusqu'au désastre de la Bérésina, j'aurai donc recours aux ouvrages des historiens les plus impartiaux, en y ajoutant les détails que j'ai récueillis personnellement et... à mes frais.

Kutusoff venait donc d'être nommé général en chef des armées Russes. Répondant aux vœux des vieux Moskovites et suivant ses propres inspirations, il résolut de livrer une bataille décisive. Ses troupes, fraîches, pourvues de tout, fanatisées, souhaitaient ardemment d'en venir aux mains avec les envahisseurs. Leurs rangs recevaient sans cesse de nouvelles recrues ! " C'était la guerre Sainte " qui recommençait.

Nous avancions à marches forcées, nous félicitant d'être si près de la solution finale. Le combat accepté par les Russes devait, pensions nous, terminer la guerre.

Nos régiments, tous incomplets, étaient loin d'être aussi brillants qu'au départ. La distribution des vivres ne se faisait plus que d'une façon très irrégulière, et la maraude commençait à devenir infructueuse. Les paysans fuyaient à notre approche, ne laissant après eux que leurs fermes en flammes. Souvent même ils se retournaient pour nous envoyer des coups de fusil ; chose plus triste encore, les munitions commençaient à manquer.

Le 5 septembre, premier combat ; le soleil brillait dans tout son éclat, pas un nuage ne ternissait l'azur du ciel et sur les champs de blé, ravagés par la cavalerie, voltigeaient gaiement des nuées de petits oiseaux. Malgré nos misères, la joie régnait dans tous les cœurs et l'ardent désir de combattre nous faisait oublier nos fatigues.

Les Russes, massés sur les hauteurs de Borodino, nous attendaient de pied ferme. A droite, sur la route de Kalouga, s'élevait une redoute qu'il fallait enlever avant tout.

Conduits par l'héroïque Poniatowski, les Polonais montent à l'assaut en poussant un cri de guerre qui retentit au loin ; ils vont enfin tirer vengeance d'une longue oppression !

Murat, toujours à la tête de la cavalerie, soutient l'attaque. Davoust, Compans, Friand et Morand, suivent de près ; c'est un coup d'œil grandiose et terrible. La division Compans marche avec autant de calme et de précision que s'il s'agissait d'une simple parade. Les Russes, attaqués à la baïonnette, sont forcés d'évacuer la redoute. Mais bientôt ils reviennent

en plus grand nombre et leur étendard flotte sur la crête. Chassés de nouveau, ils reviennent encore et ce n'est qu'à la quatrième charge que la victoire nous reste définitivement.

La nuit étant venue, les Russes se retirèrent en bon ordre et de nouveau notre cœur se serra à l'idée que l'ennemi profiterait de l'obscurité pour se dérober à nos coups.

Le matin, de bonne heure, je vis passer l'empereur qui, accompagné de quelques officiers, galoppait du côté de l'ennemi, montant son légendaire cheval blanc et vêtu de sa vieille capote grise. Il me parut, comme a Austerlitz, le génie des combats.

— Course inutile grommela le brigadier Desbuttes, qui attendait comme moi près d'un feu de bivouac sa maigre portion de pommes de terre cuites sous la cendre ; ces gueux de Russes nous brûlent encore la politesse et nous irons jusqu'au bout de leur satané pays sans parvenir à les rejoindre !

Je voulus en avoir le cœur net et grimpai au sommet d'un pin très élevé qui dominait le champ de bataille.....

Non, cette fois-ci l'ennemi ne nous fuyait plus ; je vis au loin ses tentes innombrables et les longues files de ses chevaux au piquet.

Cependant la journée se passe sans combat ; des deux côtés on se prépare au choc qui non seulement décidera du sort de deux empires, mais dont le résultat se fera sentir dans toute l'Europe.

A deux heures du matin Napoléon se lève, sort de sa tente, regarde de tous côtés et murmure : "Il fait beau, nous aurons le même temps qu'à Austerlitz."

A quatre heures, entouré de son escadron de service il visita la redoute conquise l'avant-veille, fit faire l'appel et donna des ordres pressés aux onze corps qui composaient son armée.

Au loin brillaient les feux du camp russe où, je l'ai su plus tard, on s'était bien nourri et bien chauffé pendant que nous n'avions pour lit que la terre froide et humide, et tout juste assez de vivres pour tromper notre faim.

A cinq heures, nous étions à cheval, et le capitaine commandant nous lut une nouvelle proclamation de l'empereur.

Notre cavalerie s'était réformée quelque peu, mais ce n'étaient plus les brillants régiments d'autrefois. Nous étions en tout à peu près 120,000 hommes, des hommes qui comptaient, par exemple, car presque tous nous avions bravé la mort sur vingt champs de bataille. Les lâches et les faibles nous avaient quittés depuis longtemps et chacun de nous était prêt à faire son devoir sans broncher.

A six heures, la danse commença. Nous avions près de six cents canons, dont deux cents environ ouvrirent le feu avec une précision remarquable. Ce fut un moment solennel ; la terre trembla et un frémissement parcourut nos rangs. Les Russes répondirent sur le même ton et l'action s'engagea sur toute la ligne.

Inutile de dire qu'en ce moment je ne m'amusais pas à remplir de notes les pages de mon carnet. Ce qui restait de mon régiment faisait partie de la division du Prince Eugène de Beauharnais chargé d'exécuter un mouvement du côté de Borodino, où la mêlée fut terrible.

Je reçus sur mon casque une dizaine de coups de sabre et ma cuirasse fut mise hors de service.

Mais, grâce à Dieu, je m'en tirai encore cette fois-ci sans autres avaries que la petite balafre dont la cicatrice fait l'ornement de ma joue gauche.

Les Italiens, qui formaient le gros de notre division, se battirent comme des lions et Borodino fut pris, pendant que Davoust s'emparait de Semenskoé.

Voilà tout ce que je puis vous dire d'après mes propres renseignements; on ne saurait être à deux places en même temps ; mais voici ce que j'ai appris plus tard, soit par les récits de mes camarades soit par la lecture des rapports.

Poniatowski, avec ses Polonais, avait attaqué la droite des Russes ; malheureusement il s'engagea dans un terrain marécageux et la discipline cessa de régner parmi ses troupes. L'ennemi s'aperçut de ce désordre et résolut d'en profiter pour culbuter Davoust et arrêter Ney, qui s'était mis en marche pour tourner la grande redoute. C'est Bagration qui fut chargé de cette mission. Son attaque fut furieuse et ses canons bien pointés firent de grand ravages.

Bien persuadé qu'il lui serait impossible de tenir longtemps, Ney, fit demander du secours.

Son aide-de-camp trouva Napoléon se promenant avec le général Berthier près de la redoute.

Tous les deux étaient à pied et causaient tranquillement, comme indifférents à ce qui se passait autour d'eux. L'envoyé de Ney n'avait pas encore eu le temps de remplir sa mission qu'un second aide-de-camp arriva, puis un troisième et un quatrième, tous criant: " Du secours ! il faut du secours sans tarder ! "

Napoléon parut contrarié et demanda à Berthier :

— Qui donc pourrions-nous envoyer là ?

— Une division de la jeune garde avec le général Claparède, répondit Berthier.

— C'est bon ! répondit l'empereur après un moment d'hésitation, donnez des ordres en conséquence.

Puis, se ravisant, il reprit :

— Non, n'envoyez pas Claparède, car j'ai besoin de lui ici ; mais faites partir Friand.

Tout cela prit bien une demi-heure et cette hésitation de l'empereur coûta cher à la division Ney qui subit des pertes considérables. Enfin, grâce à une bonne charge des cuirassiers Saxons et à l'arrivée de Friand, l'ennemi fut repoussé. Des deux côtés les troupes étaient tellement exténuées, qu'il y eut comme une convention tacite de suspendre le combat. Pendant ce temps, Paniatowski reculait toujours ; heureusement Junot vint à son secours et refoula les Russes.

Il s'agissait maintenant de s'emparer d'une grande batterie qui formait le centre de l'armée russe et nous faisait beaucoup de mal. Elle était placée dans une redoute qui commandait le champ de bataille. Eugène s'en approcha avec ses Italiens soutenus par quatre autres divisions. Un régiment d'élite, le 24me de ligne, pénétra dans la redoute mais y succomba jusqu'au dernier homme.

Repoussé avec de grandes pertes, Eugène se lança une seconde fois à l'assaut.

Et la grand batterie envoyait toujours dans nos rangs ses projectiles meurtriers !

Napoléon s'écria :

— Il me faut absolument cette redoute !

Alors les Russes purent voir qu'ils avaient à combattre une armée dont chaque soldat était un héros. Les cuirassiers de Montbrun firent une charge si brillante, qu'on les eût dit à la parade. Cependant ils furent repoussés et leur vaillant général resta sur le champ de bataille, coupé en deux par un boulet de canon.

Napoléon, s'adressant au général Auguste de Caulincourt, répéta son ordre.

Conduits par cet officier intrépide, les cuirassiers, réformés à la hâte, toujours valeureux, chargèrent une seconde fois. Malgré le feu meurtrier des batteries, ils pénétrèrent dans la redoute, suivis de près par Eugène, et pas un soldat Russe ne sortit vivant de la place.

Mais la victoire coûta cher.

— Caulincourt fut tué et au moins la moitié des cuirassiers eurent le même sort. Ce qu'il y a de plus triste, c'est que cette victoire fut sur le point d'être parfaitement inutile grâce aux hésitations de l'empereur qui négligea de faire marcher immédiatement sa garde.

Le commandant d'artillerie Sorbier, de la garde, fit de son mieux pour réparer cette faute ; il réunit à la hâte une batterie puissante et mitrailla la réserve russe. L'ennemi, entamé de différents côtés, lança contre nous toute sa cavalerie. Mais Murat, était là, et ses régiments, électrisés comme toujours par son exemple eurent bientôt déblayé le terrain.

Ici Napoléon commit une nouvelle faute. Au lieu d'envoyer sa garde achever la déroute de l'ennemi, il la conserva immobile, intacte, inutile. Tous ces régiments, frais, bien équipés, ne brûlèrent pas une cartouche, ne donnèrent pas un coup de sabre. Décidément, il voulait garder sa précieuse garde pour un service moins glorieux.

Dans cette bataille, dont le résultat fut nul ou à peu près, les Russes perdirent trente mille hommes tués ou blessés et les Français vingt mille. J'ai cité, de nôtre côté, les généraux Montbrun et de Caulincourt ; les Russes perdirent Bagration, un des meilleurs généraux de l'époque.

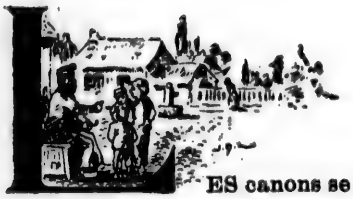
Le lendemain, 8 septembre, à l'appel du matin, nous étions encore 90,000 hommes valides !

Cependant un TE DEUM solennel fut chanté à Paris. Il est vrai de dire qu'on en fit autant à St-Pétersbourg.

Des deux côtés on s'attribuait la victoire.

XI

APRES LA BATAILLE



LES canons se taisent et la fusillade a cessé.

L'obscurité descend lentement sur la terre; une nuit terrible va commencer. Des milliers de cadavres d'hommes et de chevaux jonchent le champ de bataille.

Demain les corbeaux et les loups qui nous suivent depuis quelques jours pourront se régaler à loisir.

Les blessés sont nombreux et les secours manquent. Heureux ceux que des camarades compatissants relèvent pour les coucher sur des lits improvisés en attendant que demain on les transporte à l'ambulance. On me dit qu'ici tout près s'élèvent les ruines d'un monastère où un grand nombre de blessés et de malades pourront attendre la guérison... ou la mort, cette grande libératrice.

Il va sans dire qu'il n'y a en ce moment ni compagnies, ni escadrons, ni régiments...

Demain ceux qui ont échappé au massacre se retrouveront peut-être ; avec les débris de cinq ou six régiments on en fera un nouveau qui, vingt-quatre heures plus tard, sera encore réduit à une poignée d'hommes.

Mais nous n'avons guère le temps de songer à tout cela. La plupart d'entre nous n'ont rien pris depuis la veille et une faim atroce nous torture. Des feux sont allumés pour lesquels le bois ne manque pas; les roues et les affûts des canons nous fournissent plus de combustible que nous ne pourrions en user; la chair des chevaux, malgré l'absence du sel, formera un menu dont nos estomacs peu difficiles se contenteront volontiers. Quant à l'eau pour le bouillon ou le thé, elle est d'une pureté plus que douteuse, car le sang des soldats a fait gonfler les ruisseaux.

Autour du camp veillent de nombreuses sentinelles dont les cris retentissent sans cesse. Au loin hurlent les loups qui attendent notre départ pour se lancer à la curée.

On croira sans peine que, malgré la fatigue, bien peu parmi nous jouirent des bienfaits d'un sommeil réparateur. Pour moi, j'eus la consolation de rencontrer mon capitaine que j'avais cru voir tomber mortellement blessé pendant la mêlée.

— Caron, me dit-il, je suis bien heureux de te voir et de te remercier pour le service que tu m'as rendu.

— Moi, capitaine ? fis-je, tout surpris.

— Certainement, reprit l'officier ; tu m'as sauvé la vie en coupant le bras du cosaque dont la lance menaçait ma poitrine. Mon cheval reçut le coup qui m'était destiné, je tombai mais je me relevai sans blessures. J'ai parlé au colonel de ce que tu as fait aujourd'hui et en d'autres circonstances, demain l'empereur en sera prévenu et je te promets non seulement la croix des braves, mais aussi le grade d'officier que tu as mérité depuis longtemps.

Je me défendis de mon mieux contre ces louanges : qu'avais-je donc fait de si extraordinaire ? sabrer et être sabré, n'était-ce pas notre métier et notre sort ? J'avais fait mon devoir, rien de plus ; grâce à Dieu, on pouvait en dire autant de tous les soldats français !... Au fond, j'étais très-fier et bien content : Si je ne me faisais pas tuer dans ce pays de malheur, ma mère et ma fiancée seraient bien heureuses de me voir revenir avec le grade d'officier. Et qui sait si d'autres batailles n'emmèneraient pas d'autres grades ?

Pauvre humanité ! je marchais dans le sang, j'entendais de tous côtés les gémissements des blessés, je me heurtais à tout moment à des cadavres, la désolation régnait autour de moi, la mort planait au-dessus de nos têtes et je rêvais gloire, honneurs, joies et fêtes ! Je caressais les plus douces illusions, alors que, dans quelques heures peut-être, le soleil levant éclairerait mon dernier jour !

Aux premières lueurs de l'aurore, fatigué de chercher les survivants de mon escadron, je venais de gravir une petite côte d'où l'œil embrassait presque tout le champ de bataille, lorsque je m'entendis appeler par mon nom. Je me retournai et reconnus un sergent d'infanterie qui m'avait rendu un grand service pendant la guerre d'Espagne en m'empêchant de boire un verre de vin empoisonné qu'un fermier m'avait offert ; moins heureux que moi, trois soldats de mon escadron avaient payé de leur vie leur trop grande confiance dans la philanthropie espagnole.

Le pauvre homme, assis sur l'affût d'un canon, avait passé une bien triste nuit. Le bras gauche fracassé par un éclat d'obus, il avait perdu beaucoup de sang, et sa faiblesse était extrême. Quelques gouttes d'un cordial, don de mon capitaine, le ranimèrent.

— Si tu voulais, me dit-il, tu pourrais me procurer un grand soulagement. Dans ces vieux bâtiments que tu vois là-bas, au loin, plusieurs médecins soignent les blessés. Je sais que j'ai une amputation douloureuse à subir, mais mieux vaut cela que d'attendre ici que la gangrène me fasse mourir. Veux-tu me prêter l'appui de ton bras ?

— Certainement, répondis-je, mais ne vaut-il pas mieux attendre les fourgons de l'ambulance ?

— Non, reprit-il, je devrais attendre trop longtemps, car il y a un nombre incalculable de blessés et le service laisse beaucoup à désirer.

Nous nous mîmes en route à travers le champ de bataille que je n'essaierai pas de décrire. Si tous les monarques de la terre pouvaient voir pendant une seule minute l'horrible spectacle que nous avions devant les yeux, bien peu parmi eux auraient encore la cruauté de recourir aux armes pour agrandir leurs territoires ou résoudre ce qu'ils appellent des questions diplomatiques.

Nous n'avions pas fait dix pas que d'autres blessés, se traînant péniblement, se soutenant l'un l'autre, se mirent à nous suivre et lorsque nous arrivâmes à l'hôpital improvisé nous étions au moins une trentaine.

C'était une véritable procession d'éclopés dont la vue seule eût dû suffire pour dégoûter à jamais des lauriers de la guerre les plus intrépides traineurs de sabres.

Les salles et jusqu'aux corridors du vaste bâtiment étaient encombrés de blessés, au milieu desquels circulaient de nombreux chirurgiens et d'aides, dont les tabliers blancs, maculés de sang, les faisaient ressembler à des bouchers. Dans la cour, deux artilleurs chargeaient dans un fourgon des bras et des jambes en si grande quantité, qu'ils débordaient de tous côtés.

Dans ce séjour de la souffrance tout manquait. Les pauvres blessés étaient couchés sur les dalles humides et plusieurs étaient en proie à une fièvre brûlante. Je pris les manteaux et les capotes de cinq ou six morts que des brancardiers improvisés allaient enlever et je les étendis à terre pour coucher plus commodement mon ami. Un havre-sac lui servit d'oreiller.

En ce moment j'entendis sonner de tous côtés l'appel du matin et après avoir embrassé le blessé qu'un aide-chirurgien commençait à déshabillier, j'allais me retirer, lorsque je vis, dans un coin de la salle, le jeune soldat qui, à Wilna, m'avait donné un petit morceau de pain et à qui j'en devais encore un gros, " emprunté " malgré lui.

Au premier coup d'œil je vis que le pauvre enfant n'en avait plus pour longtemps. Il avait reçu une balle en pleine poitrine et les médecins n'avaient pas cru nécessaire de panser son horrible plaie. La pâleur de la mort avait déjà flétri ses traits et une sueur froide inondait son front. Je m'agenouillai près de lui et, serrant sa main déjà froide, je lui demandai s'il me reconnaissait et si je pouvais faire quelque chose pour lui.

— Oui, répondit-il d'une voix faible en me montrant sa poitrine, là.....

Je crus qu'il voulait parler de sa blessure ; mais lui, comprenant ma pensée, reprit :

— Non tout secours est inutile, la vie me quitte, je me sens mourir. Mais là..... une lettre et une médaille..... Ma mère, Léna..... écris leur..... Ma dernière pensée est pour Dieu et pour elles.

J'entrouvris la capote du mourant et trouvai sur sa poitrine, tout imbibée de sang, une petite bourse de soie qui contenait les précieux souvenirs. J'allais adresser à ce pauvre martyr de la guerre quelques paroles de consolation, mais un tremblement convulsif l'agita, ses membres se raidirent, ses lèvres frémissantes murmurèrent encore le doux nom de mère..... Il était mort.

— C'était un brave, me dit un vieux sergent qui nous observait depuis quelques minutes ; je l'ai vu pendant l'assaut de la redoute, il s'est battu comme un lion, et nul mieux que lui ne mériterait de porter la croix d'honneur s'il n'avait obtenu la recompense la plus enviable dans les circonstances actuelles, une mort glorieuse sur le champ de bataille !

Comme moi ce sergent, légèrement blessé, avait accompagné des camarades qui avaient besoin de se faire panser ; comme moi il avait été proposé pour l'avancement.

— Les tailleurs étant rares pour le moment, je vais tâcher de m'équiper à bon marché, me dit-il en souriant ; les manteaux et les capotes ne doivent pas manquer ici.

Un infirmier nous procura en effet les objets d'habillement qui manquaient à notre garde-robe d'officiers nouvellement promus.

Officier !... L'ordre ministériel, me conférant le grade si longtemps convoité, n'avait pas été lu en tête de l'escadron ; l'empereur, qui ne se souciait ni des lois ni des règles, ne m'avait pas fait sortir des rangs dans un moment de bonne humeur... Mais mon colonel avait pris l'engagement de me faire " avancer " et je considérais la chose comme régulièrement faite.

D'ailleurs, on n'avait guère le temps de discuter beaucoup ; à défaut d'arrêtés officiels, nous avions le canon qui, rendant les places vacantes, offrait des chances à ceux qui demeuraient à peu près valides.

Si le choix n'était pas toujours heureux, l'erreur, par contre, pouvait se réparer du jour au lendemain : une balle de fusil tue proprement le plus vaillant des officiers comme le plus incapable et l'on devait se contenter de remplir les vides tant bien que mal et le plus tôt possible.

En tous cas, si je n'étais pas un grand savant, au point de vue de la discipline et de la bravoure on n'avait rien à me reprocher ; de plus, j'étais ce qu'on appelle un chanchard : la mort semblait ne pas vouloir de moi.

XII

MOSCOU

EVENU de l'hôpital, mon premier soin fut de me mettre à la recherche de ce qui pouvait rester de mon régiment.

Les figures de connaissance commençaient à devenir rares, car les deux tiers au moins des hommes de mon escadron avaient mordu la poussière.

Vers neuf heures, j'eus la bonne chance de rencontrer le vieux brigadier Desbuttes, qui, malgré son manque absolu d'éducation, avait toujours été pour moi un excellent camarade et un ami dévoué. Accompagné d'un élève-trompette, il courait de tous côtés, indiquant aux cavaliers épars le point de ralliement.

— Ne perdons pas une minute répétait-il continuellement, car ces misérables mangeurs de chandelles vont nous tomber sur le dos et la journée sera chaude.

Cependant le vaillant sabreur se trompait. Pendant la nuit, le vieux Kutusof, ayant réuni autour de lui un grand nombre d'officiers supérieurs, s'était renseigné minutieusement sur les pertes de l'armée russe. Barclay de Tollay lui même, malgré son système de reculades perpétuelles, fut admis au conseil. La longue liste des généraux mis hors de combat effraya le vieux chef et il donna à ses troupes l'ordre de se mettre en marche immédiatement pour aller se retrancher derrière les murs de Moscou.

Dans cette ville, la seconde capitale de la Russie, on avait, comme à Paris, chanté un TE DEUM solennel. Des deux côtés donc on croyait, ou du moins on faisait semblant de croire qu'on avait remporté la victoire. Au fond, la boucherie de Borodino nous avait été plus fatale qu'à l'ennemi, car lui pouvait toujours combler ses vides par des recrutements nouveaux, tandis que derrière nous le chemin de la patrie se fermait et nous ne devions plus attendre ni renfort ni provisions d'aucune sorte.

L'ennemi fuyant toujours, nous arrivâmes devant Moscou pour ainsi dire sans tirer un coup de fusil.

A une petite distance de la ville, quelques escadrons de cosaquss se dispersèrent à notre approche, mais leurs chefs firent demander une entrevue à Murat, et lui annoncèrent que la ville était prête à se rendre.

Le fait est que la ville n'avait plus ni garnison, ni habitants. Le gouverneur, le farouche Rostopchin, avait pris ses mesures pour ne nous abandonner que des ruines.

...UNE FEMME QUI TIENT UN ENFANT DANS SES BRAS..

Le 14 septembre, le feu se déclara à plusieurs endroits et attaqua surtout d'énormes bâtiments servant d'entrepôts où de grandes quantités de marchandises étaient amoncelées.

Ce ne fut pas sans peine qu'on sauva tout un quartier embrasé, car Rostopchin avait eu soin de détruire toutes les pompes à incendie et de faire mettre en liberté environ 800 forçats, qui, en retour, s'engagèrent à mettre le feu aux quatre coins de la ville.

La nuit suivante, nouvel incendie, plus violent que le premier. Le Kremlin, où Napoléon s'était réservé des appartements, fut sérieusement menacé et l'empereur se retira dans le palais impérial de Petrowskoë, à environ une lieue de la ville. On avait beau fusiller les misérables que l'on surprenait la torche incendiaire à la main, à tout moment de nouveaux incendies se déclaraient. Plus d'une fois nous avons vu des individus déguenillés, à moitié ivres, qui jetaient dans les caves et les magasins des matières explosibles ; dans certaines maisons, les poëles étaient bourrés de bombes qui devaient faire des ravages incalculables.

Le 20 septembre, Napoléon revint au Kremlin. Cette forteresse historique et quelques maisons isolées étaient seules restées debout.

Voici, au sujet de cette véritable catastrophe, un extrait du rapport officiel de M. Daru :

" Pendant les trois derniers mois, le gouvernement russe, prévoyant le danger de la lutte et l'impossibilité d'empêcher l'armée française d'arriver à Moscou, avait pris la résolution d'employer comme moyens de défense l'incendie et la destruction.

Dans ce dessein, le gouvernement accepta les propositions du docteur Schmidt, Anglais, d'origine allemande, mécanicien et machiniste ; il était arrivé en Russie au commencement du mois de mai.

Après plusieurs conférences secrètes avec les principaux conseillers, il alla résider au château de Woronzoff, situé à six werstes de la ville, sur la route de Kalouga.

Un détachement de 160 hommes d'infanterie et de 12 dragons avait été envoyé au château pour protéger les opérations mystérieuses de Schmidt et empêcher les curieux d'obtenir accès auprès de lui ; là, il avait construit un ballon aérostatique de grande dimension, prétendant qu'il voulait y renfermer une machine destructive qu'il assurait pouvoir diriger à plaisir.

Environ quinze jours avant l'entrée de l'armée française à Moscou, dix gros barils de poudre furent envoyés à Woronzoff avec des artificiers qui devaient travailler sous les ordres du docteur Schmidt.

Cette prétendue construction d'un ballon n'était qu'un prétexte ; on ne faisait autre chose au château de Woronsoff que de préparer des feux et construire des machines incendiaires.

Toutes les dépenses occasionnées pour la construction de ces machines furent payées par le gouvernement russe ; le comte Rostopchin, gouverneur militaire de Moscou, étant certain, après la bataille de Moskowa, que les Français ne tarderaient pas à arriver, se détermina à mettre à exécution le plan de brûler cette capitale par tous les moyens en son pouvoir.

Il publia alors une proclamation aux habitants, contenant le passage suivant : "Armez-vous ! il n'importe de quelles armes, mais surtout de fourches, qui sont ce qu'il y a de mieux à employer contre les Français, qui ne pèsent pas plus qu'une botte de paille ; si nous ne pouvons les vaincre, nous les brûlerons dans Moscou, s'ils ont la témérité d'y entrer."

Pour exécuter son dessein plus sûrement, le gouverneur Rostopchin, avant son départ, fit ouvrir les portes des prisons appelées Ostrog et Yamon, dans lesquelles étaient renfermés les malfaiteurs ; il mit en liberté environ 800 criminels, et, comme prix de leur liberté, demanda qu'ils eussent à mettre le feu à la ville. Vingt-quatre agents de police, après l'arrivée des troupes françaises, plusieurs officiers et soldats de l'armée russe reçurent ordre de rester secrètement à Moscou pour conduire les incendiaires et donner le signal de l'incendie ; et, afin d'ôter tout moyen de l'éteindre, le gouverneur Rostopchin fit sortir de la ville, dans la matinée du 14 septembre, toutes les pompes des vingt-quatre quartiers de Moscou, avec les voitures, seaux, outils, et tous les chevaux attachés à cette administration.

Des matières inflammables de différentes espèces et surtout des vaisseaux remplis de phosphore enveloppés dans du linge soufré et placés dans différentes maisons, démontrent évidemment que l'incendie avait eu lieu d'après un dessein prémédité.

Les mèches et fusées saisies sur plusieurs soldats russes et autres individus au moment de leur arrestation prouvent, au delà de toute espèce de doute, qu'ils étaient les auteurs de l'incendie, et plusieurs, pris sur le fait, ont été fusillés par les patrouilles françaises ou assommés par les habitants eux-mêmes."

Rostopchin ne se contenta pas d'activer la destruction de Moscou ; il fit mettre le feu à sa somptueuse demeure qui lui avait coûté des millions de roubles et qui faisait l'ornement d'un des faubourgs.

En face des bâtiments en flammes, il fit planter un poteau avec cette inscription : "Français, j'ai embelli cette maison pendant huit ans, et j'y ai vécu heureux au sein de ma famille ; je la détruis, afin qu'elle ne soit pas souillée par votre présence."

Napoléon donna ordre d'évacuer la ville. Il commençait à comprendre que l'armée russe était pour ainsi dire aussi fraîche qu'au commencement de la campagne, tandis que lui ne commandait que des troupes épuisées.

Pendant que l'élément destructeur accomplissait son œuvre néfaste, les soldats et les incendiaires se livraient au pillage.

J'eus le bonheur de rencontrer, dans une hôtellerie, une dame française qui se montra charitable à mon égard. Voyant que je ne pillais pas et que j'offrais de l'argent pour les rafraichissements que je me faisais servir, elle me força d'accepter un gros paquet de linge et des vivres faciles à conserver pendant plusieurs semaines. Elle prévoyait que j'en aurais grandement besoin bientôt.

Longtemps après, en lisant une des innombrables relations de cette campagne, j'appris que la charitable femme eut une fin cruelle. Voici son histoire en peu de mots :

Quelques heures avant notre entrée dans la ville, le gouverneur, qui avait fait partir la population russe, renvoya en même temps une soixantaine de réfugiés français, parmi lesquels se trouvait M. Aubert Chalmé, le mari de ma bienfaitrice. Napoléon se fit amener Mme Aubert Chalmé et lui demanda si le froid qui commençait à sévir en ce moment allait durer longtemps et devenir plus rigoureux. Elle répondit que l'hiver de ces contrées était terrible. Ceci le contraria au point de le rendre impoli. Il ne pouvait cependant pas espérer un climat spécial pour lui et son armée !...

La généreuse dame fut menacée et persécutée par les Russes à cause du bien qu'elle nous fit. Forcée de fuir à la suite de l'armée, elle perdit

d'abord deux de ses enfants, puis, arrivée à deux lieues de Wilna, elle succomba elle-même.

Les renseignements que lui donna la dame française eurent sans nul doute pour effet d'augmenter le découragement de l'empereur. Il fit des propositions de paix qui n'obtinrent d'autre résultat qu'une trêve.

L'ennemi savait qu'il nous tenait !

Le 18 octobre, Napoléon reçut du même coup deux nouvelles affligeantes : la trêve était rompue et Murat, surpris dans ses cantonnements par les troupes de Kutusof, avait perdu deux mille hommes et douze pièces de canon.

Et, le 19, il ordonna la retraite.

Arrivé au village de Krasnoskoë, il envoya au général Berthier la lettre suivante, qui n'est pas précisément la page la plus glorieuse de son histoire :

" Mon cousin, ordonnez au duc de Trévise de faire partir demain, à la pointe du jour, les hommes fatigués et éclopés du corps du prince d'Eckmühl et du vice-roi, de la cavalerie à pied et de la jeune garde, et de diriger le tout sur Mojaïsk. Le 22 ou le 23, à deux heures du matin, il fera mettre le feu au magasin d'eau-de-vie, aux casernes et aux établissements publics, hormis la maison des enfants trouvés. Il fera mettre le feu au palais du Kremlin ; il aura soin que tous les fusils soient brisés en morceaux, et qu'il soit placé des poudres sous la tour du Kremlin ; que tous les affûts soient brisés ainsi que les roues des caissons. Quand ces expéditions seront faites, que le feu sera en plusieurs endroits du Kremlin, le duc de Trévise quittera le Kremlin, et se portera sur Mojaïsk.

A une heure, l'officier d'artillerie chargé de cette besogne fera sauter le Kremlin, comme il en a reçu l'ordre. Sur la route il brûlera toutes les voitures qui seraient restées en arrière, fera, autant que possible, enterrer les cadavres, briser tous les fusils qu'il pourra rencontrer. Arrivé au palais Galitzin, il y prendra les Espagnols et les Bavarois qui s'y trouvent, fera mettre le feu aux caissons et à tout ce qui ne pourra pas être transporté. Il ramassera tous les commandants de postes et reploiera les garnisons. Il arrivera le 25 à Mojaïsk, et il recevra là des ordres ultérieurs pour se mettre en communication avec l'armée. Il laissera, comme de raison, une forte arrière-garde de cavalerie sur la route de Mojaïsk ; il aura soin de rester à Moscou jusqu'à ce qu'il ait vu lui-même le Kremlin sauter ; il aura soin de faire mettre le feu aux deux maisons de l'ancien gouverneur et à celle de Razumowsky. "

" NAPOLÉON. "

Les Russes brûlaient des villes pour se défendre... Moins excusables que ces sauvages, nous détruisions des chefs-d'œuvre pour nous venger !

Le 22, nous entendîmes une explosion formidable.

C'était le Kremlin qui sautait.

Notre départ de Moscou, malgré toutes les pertes que nous avions subies, était loin encore de ressembler à une déroute. Nous ne demandions pas mieux que de quitter cette ville en ruines, où chaque jour des explosions étaient à craindre et où il n'y avait pas d'ennemis à combattre.

L'empereur, d'après ce qu'on nous disait, avait l'intention de poursuivre Kutusof sur la route de Kalouza, puis de revenir dans la ville conquise pour y passer l'hiver. Il avait même été question de laisser Mortier au Kremlin avec une garnison ; mais la ruine de cette forteresse dérouta toutes nos prévisions.

Nous voilà donc partis, musique en tête, havre-sacs et porte-manteaux remplis de vivres, Napoléon lui-même emportant parmi ses bagages la grande croix de Saint-Ivan, qu'il destinait au dôme des Invalides.

Mais notre joie fut de courte durée !

DEUXIEME PARTIE

I

VAINCUS!

Ce qui m'arriva depuis le jour où nous quittâmes Moscou, jusqu'au moment où je revis mon village natal, m'apparaît parfois comme un rêve affreux, comme un cauchemar créé par mon imagination.

Tout cela est-il bien réel ?

Oui, j'ai eu faim, j'ai eu froid, j'ai eu les pieds meurtris par d'interminables marches, j'ai été traqué comme une bête fauve, j'ai été battu, maltraité cruellement...

Mais, si jai de la peine à croire mes propres souvenirs, moi qui ai vu, moi qui ai souffert, que dira le lecteur, souvent si incrédule, toujours disposé à mettre en doute ce qui sort de l'ordinaire ?

Beaucoup de mes compagnons d'armes, plus savants que moi, ont écrit l'histoire de Napoléon ou leurs propres mémoires. Comment parlent-ils de la campagne de Russie et surtout de la désastreuse retraite de Moscou ? N'ont-ils pas écrit des choses qui font frémir ?

Je le répète, j'ai lu un nombre considérable de ces relations, et, loin d'y trouver de l'exagération, je suis d'avis qu'elles n'en disent pas assez.

Il est très facile, après tout, de nier et de critiquer ! Pourquoi faire tant de cas des explorateurs qui visitent les contrées lointaines ? Plus d'un blagueur fait le tour du monde sans quitter le coin de son feu, plus d'un vantard raconte ses exploits imaginaires, et on les croit, on les admire !

Mais les soldats, criblés de blessures, échappés par miracle au poison des Espagnols, au poignard des Italiens, aux balles des Russes, à la lance des Cosaques, au froid mortel d'un hiver exceptionnellement rigoureux, comment les traitent certains individus qui ne sont jamais allés assez loin pour perdre de vue le clocher de leur village ?

Ils les appellent de vieux radoteurs !

Eh bien ! n'en déplaise aux guerriers en pantoufles et aux explorateurs en robe de chambre, je vais raconter ce que j'ai vu et souffert pendant cette désastreuse campagne de Russie.

J'ai dit plus haut que Napoléon, après avoir assisté à l'incendie de Moscou, ordonna la retraite. Je dois ajouter que les officiers supérieurs seuls connaissaient ce détail. Les autres croyaient encore qu'ils marchaient sur St Petersbourg.

Ce n'est que le 24 octobre, après la prise et l'incendie de Malo-Jaroslawitz, que cessa notre illusion. Le lendemain de cette journée, qui nous coûta quelque milliers de nos meilleurs soldats, Napoléon faillit être pris par les cosaques de Platof. Depuis lors il ne marcha plus qu'au milieu de sa garde et protégé par une escorte formidable.

Misère !... Nous venons de reconnaître Mojaïsk, nous allons passer par

Smolensk, traverser une seconde fois cette route dévastée, le long de laquelle nous avons perdu tant de compagnons d'armes...

Nous fuyons !

Oui, ayons le courage de cet aveu, notre armée, affaiblie, découragée, misérable au-delà de toute expression, évitera désormais de rencontrer l'ennemi.

La désorganisation est complète. En voici une preuve entre plusieurs ; par la négligence de Baraguay-d'Hilliers, deux mille hommes de sa division furent faits prisonniers. Après leur avoir ordonné un mouvement en avant lors de l'attaque d'une bourgade dont j'ai oublié le nom, il omit de les rappeler en temps utile et les pauvres soldats, enveloppés par une nuée d'ennemis, furent pris comme dans un coup de filet.

On nous dit alors que Smolensk était abondamment approvisionné et que nous passerions l'hiver dans cette ville. Encouragés par cette nouvelle, nous avancions le mieux possible ; mais qui eut reconnu en nous ces soldats si gais et si robustes qui se promettaient autrefois de conquérir la Russie en quelques jours et de se reposer sur leurs lauriers après avoir assisté à la prise de St Pétersbourg et à l'humiliation du Czar ?

A Smolensk, comme partout, nous ne trouvâmes que des ruines, la misère et la faim...

Napoléon y entra, non plus sur son fougueux cheval de bataille, mais dans une voiture bien close. Il avait renoncé à son costume légendaire pour endosser la pélisse polonaise et les chaudes fourrures.

Nous étions encore 37,000 hommes, y compris deux mille cavaliers, dont les chevaux n'avaient plus que la peau et les os.

L'intrépide Ney marchait à l'arrière-garde et, avec ses trois milles soldats, accomplissait des miracles d'héroïsme.

Nous atteignimes ainsi la Bérésina, après avoir repoussé le mieux possible plusieurs attaques des Russes et abandonné sur notre passage d'innombrables blessés que personne ne songeait à secourir.

De plus savants que moi ont raconté le passage de la Bérésina et l'horrible boucherie qui réduisit à moins de dix mille le nombre de ceux qui, à la suite de Napoléon, atteignirent la rive gauche.

Ceci se passa le 29 novembre 1812.

La garde était réduite à 3500 hommes.

Plusieurs historiens ont beaucoup exagéré le nombre des victimes de ce dernier combat. Il y en a qui parlent de plus de cinquante mille soldats noyés dans la rivière. Je le répète, en quittant Smolensk nous étions tout au plus quarante mille, et combien avions-nous perdu de nos compagnons d'armes dans les différents escarmouches qui précédèrent la catastrophe finale ?

Le 3 décembre, Napoléon, arrivé à Malodeczno, dicta le vingt-neuvième et dernier bulletin de la campagne. Sans nous dire toute la vérité, il y faisait de la situation un tableau si sombre que les plus vaillants se découragèrent.

A Smorzoni, après avoir assemblé tous les chefs, il confia le commandement de l'armée—était-ce encore une armée ?—à Murat et nous quitta pour retourner en France.

Les tristes débris de tant de superbes régiments arrivèrent enfin sur les rives du Niémen, poursuivis par un détachement de Cosaques. Aux yeux

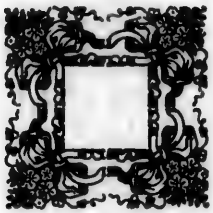
des Russes c'était plus qu'il n'en fallait pour détruire ce qui restait de Français.

Heureusement pour les fuyards, le Niémen était gelé et les cosaques avaient reçu ordre de ne pas aller plus loin. Ce qui existait de nos régiments passa sur la glace et atteignit ainsi non le pays de liberté, mais des contrées habitées par nos alliés d'autrefois, nos ennemis d'aujourd'hui, et les insultes ne furent pas épargnées à ceux que leur longues et cruelles souffrances rendaient au moins dignes de pitié.

L'armée qui était partie pour faire la conquête de la Russie comptait, le jour de son arrivée en France, encore mille hommes valides : quatre cents fantassins et six cents cavaliers de la garde !...

Pour moi je ne devais pas revoir mon pays si facilement ; j'allais y mettre un peu plus de temps et souffrir des tortures inouïes.

C'est surtout après le passage de la Bérézina que commence mon long et douloureux martyre.



II

MA PETITE COUSINE.

La nuit est venue. Les Russes ont cessé de nous envoyer des boulets de canon, les cosaques ne nous poursuivent plus et je vois au loin les feux de leurs bivouacs.

Il me semble que je viens de m'éveiller et que, pendant mon rêve, j'ai assisté à une scène de l'enfer. Je vois encore ce pont qui s'écroule, ces milliers de soldats qui luttent contre la mort, s'accrochent aux glaçons qui les meurtrissent et s'enfoncent enfin en jetant un long cri de douleur et de désespoir. Je vois ces canons démontés, ces chevaux éventrés, ces fuyards, mes malheureux compagnons d'armes, tombant mutilés et implorant en vain la pitié de leurs camarades qui fuient sans regarder en arrière, uniquement préoccupés de leur propre conservation. Mais j'ai peine à croire que tout cela s'est passé comme je le vois encore, sinon avec les yeux du corps, du moins avec ceux de l'esprit.

Je marche au hasard, chancelant comme un homme ivre. Je n'ai plus mangé depuis vingt-quatre heures... Cependant je possède encore quelques provisions ; mais, qui oserait s'arrêter, faire du feu, se montrer à l'ennemi invisible qui est là peut-être, à quelques pas, le doigt sur la détente de son fusil, cherchant à faire une victime de plus, après tant de victimes que la Bérésina a englouties ou que les boulets ont broyées ?...

D'autres soldats marchent comme moi, silencieux et sombres. On dirait des condamnés qui vont au supplice, des désespérés qui se sentent poussés par la fatalité. De temps en temps j'en vois qui s'arrêtent au bord du chemin, où ils se laissent tomber pour attendre la mort qui ne tardera guère. Puis viendront les cosaques qui les dépouilleront, les loups et les corbeaux qui se repaîtront de leurs cadavres. C'est désormais le sort qui nous attend tous.

Comment se fait-il que je porte un fusil ? M'en suis-je servi aujourd'hui ? Oui. Et je me rappelle maintenant que j'ai ramassé cette arme, tombée toute sanglante des mains d'un soldat coupé en deux par un boulet. Pendant plus d'une heure j'ai tiré, un peu au hasard, sur les Russes accourus pour nous couper la retraite. Combien en ai-je tué ? Triste chose que la guerre ! Que m'avaient fait, à moi enfant du peuple, ces pauvres soldats, enfants du peuple comme moi ? Et cependant, enivré par l'odeur de la poudre, je tirais toujours, sans pitié pour ceux que le projectile meurtrier pouvait atteindre. Mes munitions étant épuisées, je m'en procurai d'autres, en fouillant les gibernes des morts. J'ai vu tomber un officier russe que j'avais visé. Est-ce moi qui l'ai tué ? Il est peut-être mort en me maudissant...

Nous marchons toujours... La route est couverte de neige ; de gros flocons tourbillonnent autour de nous, se collent à nos vêtements, nous aveuglent et nous glacent.

Le souvenir de mes parents, de mes amis, de... ma fiancée, vient me faire oublier pour un instant les scènes horribles auxquelles j'ai assisté. On doit penser à moi, on me croit mort sans doute, car la nouvelle de nos désastres

est maintenant arrivée au pays... Ah! le vieux Desbuttes a eu raison de ne pas faire attendre sa promise, car les soldats de Napoléon ne doivent pas compter sur le lendemain.

En ce moment je me rappelle jusqu'au dernier mot l'histoire du pauvre soldat que je n'ai plus vu depuis deux jours et qui, peut-être, dort là-bas, sur les rives du fleuve glacé, sous une couche de neige, à moins que les corbeaux ne l'aient dévoré!

Il aimait une jeune fille de son village et il était payé de retour. Mais, après avoir, pendant près de quatre ans, suivi son drapeau d'un bout de l'Europe à l'autre, il lui sembla qu'il n'avait pas le droit de demander son congé. La France avait encore d'innombrables ennemis et, dans de pareilles conditions, on se doit à sa patrie. C'est ainsi que raisonnait le brave soldat et il fit tant et si bien qu'il décida sa future à se laisser épouser par un jeune cultivateur plus disposé à conduire la charrue qu'à cueillir des lauriers sur les champs de bataille.

Il eut le courage de cacher sa douleur et même de feindre l'indifférence; mais lorsqu'il me parla de ce douloureux sacrifice, plusieurs années après, ses yeux s'humectèrent et sa voix trembla, bien qu'il ajoutât: "Je n'ai pas hésité une minute, car tout bon citoyen doit aimer son pays avant tout..."

Si je pouvais au moins, parmi tous les malheureux qui m'entourent, trouver un ami, lui confier mes peines et mes espérances, lui parler de la patrie et de ceux qui nous attendent là-bas, il me semble que ma douleur serait moins amère et que j'aurais le courage de souffrir sans me plaindre.

Puis, nous pourrions nous secourir, nous soutenir mutuellement. Malheur partagé est plus facile à supporter. On est plus fort, quand on est deux; ce que l'un ne possède pas, l'autre peut l'avoir; ce que l'un n'oserait faire, l'autre le fera. A deux, on mène quelquefois à bonne fin ce que seul on jugerait téméraire d'entreprendre...

Mais ceux qui m'entourent marchent comme des fantômes, sans lever la tête, sans prononcer une parole.

Ils sont, pour la plupart, aussi malheureux que moi. J'en vois beaucoup qui n'ont plus de chaussure; quelques lambeaux d'étoffe protègent tant bien que mal leurs pieds meurtris. Je ne puis distinguer leurs traits, car l'obscurité est pour ainsi dire complète; mais tout dans leur attitude me prouve qu'il serait inutile de leur adresser la parole.

Si j'essayais cependant...

Je mets la main sur l'épaule d'un soldat qui marche à côté de moi.

—Il fait bien froid, camarade, lui dis-je en adoucissant ma voix.

Pas de réponse.

Je presse le pas et m'adresse à un autre.

Même silence.

Voyons, ne serais-je pas le jouet d'un rêve? Sont-ce des hommes en chair et en os ou des spectres qui suivent avec moi ce chemin raboteux que la neige blanchit?

Hélas! oui, ce sont des soldats comme moi, de malheureux fugitifs comme moi, et comme moi ils songent sans doute que bientôt ils tomberont pour ne plus se relever.

Ils marchent machinalement. Où vont-ils? En avant, vers l'inconnu, où le hasard les mène! Pourquoi prennent-ils cette direction et pas une autre? Ils n'en savent rien. D'ailleurs, cela leur est bien indifférent. Ils marchent, parce que l'immobilité les tuerait. La mort les guette: elle saisit

impitoyablement ceux qui s'arrêtent. Il y en a qui tombent ; ils ne cherchent même pas à se relever. Maintenant ou un peu plus tard, n'est-ce pas la même chose ? Les morts ou les mourants n'excitent plus même la pitié. Un corps étendu sur la route glacée est un obstacle ou un jalon, rien de plus.

Le sombre désespoir étreint tous les cœurs.

Eh bien ! je ne veux pas m'arrêter à ces lugubres pensées... Je veux marcher, marcher toujours, revoir mon pays, embrasser ceux que j'aime, puis retourner au régiment et revenir ici pour venger mes compagnons d'armes. L'empereur n'a pu subir cette défaite sans prendre la résolution de la réparer par de nouvelles et éclatantes victoires.

Pauvre soldat, pauvre chair à canon volontaire, comme la misère te fait déraisonner !

Je presse le pas et laisse bientôt derrière moi vingt, trente, quarante soldats, qui n'ont pas même l'air de me voir passer.

J'entends le pas d'un cheval ! C'est comme si un choc électrique me faisait frémir des pieds à la tête. Un général seul peut avoir conservé sa monture. Autour de lui je trouverai des hommes forts et courageux encore, je verrai le drapeau, et, pour tout bon soldat, le drapeau est comme une seconde patrie.

Ciel !... Un pauvre vieux cheval tout effilanqué, se traînant à peine, porte une femme qui tient un enfant dans ses bras. C'est du moins ce que je suppose, car le lamentable groupe s'estompe à peine sous le ciel gris, au milieu des tourbillons de neige.

Je presse encore le pas. Oui, j'ai bien deviné ; de temps en temps la pauvre mère entr'ouvre son manteau sous lequel elle cache son précieux fardeau et elle donne à la frêle créature des baisers passionnés.

Un peu en avant, le dos courbé, pliant sous le poids d'un havre-sac sur lequel sont entassés de gros paquets et tenant le cheval par la bride, marche un homme qui se retourne de temps en temps, comme pour s'assurer que le coursier haletant le suit encore.

Tout-à-coup la femme murmure doucement quelques paroles d'une ballade flamande. Cela me remue profondément et réveille dans mon cœur les plus doux souvenirs..

—Nous sommes probablement du même pays, lui dis-je tout ému ; si je puis vous être utile, vous n'avez qu'à parler.

Elle tourne la tête de mon côté, me fait de la main un signe d'amitié, mais ne répond pas.

Je comprends : elle craint d'éveiller son enfant.

L'homme qui marche devant, ralentit le pas et me demande, en flamand, si je suis Anversois. Mon accent le lui a fait supposer.

En deux bonds je suis à ses côtés. Je lui serre la main, et lui apprends que je suis né non loin de la métropole commerciale, à Niel, près de Boom.

— Ah ! voilà qui est curieux !... s'écrie-t-il ; ma femme est la fille d'André le charron, de Niel.

— Et par conséquent ma cousine !... car André est mon oncle.

— Tu es ?...

— Charles Caron...

— J'ai entendu bien souvent parler de toi et ma femme sera heureuse de te voir près de nous ; cela nous rappellera la famille et le pays... Mais comment trouves-tu notre position ? Pas brillante, n'est-ce pas ? Les Russes nous ont donné une de ces leçons qu'il est difficile d'oublier. Et maintenant que

va-t-il arriver? Si j'étais seul, je ne me désolerais pas ; mais mon cœur se brise quand je pense à ma femme et à ma pauvre petite fille.

— Mais aussi, pourquoi ma cousine est-elle venue en Russie ?

— Ah oui, pourquoi ? J'avais huit années de service et je venais de me marier, lorsqu'il m'a fallu retourner au régiment, pour venir dans ce pays de malheur où tout nous fait la guerre, les hommes et les éléments. Thérèse a voulu me suivre. Elle avait entendu dire que les cantinières gagnaient beaucoup d'argent et elle voulait en amasser un peu, pour acheter une petite ferme... Adieu maintenant les beaux rêves !

— Je plains surtout les femmes.

— Et cependant il y en eu beaucoup dans l'armée. J'en pourrais citer qui ont fait preuve d'un courage et d'une énergie indomptables.

— En effet, je me souviens qu'à Mojaïsk une de ces héroïnes secourait les blessés sous le feu de l'ennemi.

— J'ai vu mieux que cela hier. Une cantinière flamande, furieuse de voir tomber autour d'elle tous les hommes de sa compagnie, ramassa un fusil et fit le coup de feu sans se soucier des balles qui pleuvaient autour d'elle. Le soir, je la revis ; elle avait coupé ses cheveux et endossé un uniforme de grenadier. Son mari étant blessé, ce fut elle qui se chargea de la plus grosse part de leurs bagages. J'espère qu'elle reverra son pays et que l'empereur ne l'oubliera pas. (*)

Nous causâmes ainsi jusqu'au matin. Cela me fit beaucoup de bien, car j'oubliais mes propres peines en compatissant à celles des autres.

Aux premières lueurs du jour, nous atteignimes un petit hameau, ou, pour mieux dire, les débris fumants de quelques maisons abandonnées.

Alors seulement je pus distinguer les traits de ma pauvre cousine. Elle pleura de joie en me tendant ses joues amaigries sur lesquelles je déposai deux gros baisers et me montra son enfant, joli petit bébé que je mangeai de caresses.

— Ne perdons pas de temps, me dit mon cousin ; hâtons-nous de chercher un petit coin pour y préparer notre déjeuner et sécher nos vêtements. Entrons bien vite dans cette grange.

De tous côtés arrivaient des soldats qui s'installaient à la hâte dans les bâtiments que le feu n'avait pas détruits complètement.

Dix minutes après, nous étions assis autour d'un grand feu. Ma cousine fit du chocolat et m'en offrit une tasse. Que c'était bon ! Je n'en avais plus goûté depuis longtemps et n'en boirais pas de si tôt.

Mes bons parents ne voulurent pas me laisser entamer mes petites provisions ; ils étaient plus riches que moi et, si loin du pays, ils s'estimaient heureux de pouvoir me faire un peu de bien.

La grange dans laquelle nous nous étions installés fut bientôt pleine de monde. Les premiers venus s'accroupirent sans cérémonie à nos côtés, autour du feu. Les autres se casèrent le mieux possible, cherchant à prendre leur part de la chaleur bienfaisante de la flamme qui pétillait joyeusement et faisait fumer l'aire de la glaise durcie.

Je buvais mon chocolat à petites gorgées, faisant durer un plaisir qui ne se présenterait plus souvent dans ce pays de misère Un jeune caporal d'infanterie suivait d'un œil avide tous mes mouvements.

(*) L'empereur l'oublia... La pauvre femme mourut à l'hôpital de Sottegem, dans la Flandre-Orientale. Une autre flamande, une toute jeune fille, fut plus heureuse; Napoléon la décora sur le champ de bataille et la nomma lieutenant.

— C'est bon, n'est-ce pas ? dit-il en jetant un regard plein de convoitise sur le breuvage fumant.

—Délicieux, répondis-je. De bon cœur je vous en offrirais une tasse, mais malheureusement...

Ma cousine me fit un signe. Il lui restait quelques gouttes de la bienfaisante boisson ; elle les versa dans mon gobelet que je tendis au jeune homme.

Celui-ci but le café sans perdre une goutte, puis, me rendant le gobelet :

— Merci, lieutenant, me dit-il ; je n'oublierai jamais le bien que vous et cette bonne dame m'avez fait ! Cela me réchauffe et me rend tout gai. Tenez, si je ne craignais pas de perdre ma place, je danserais un rigodon. Il est vrai que je serais maladroit, car ma blessure me fait boiter.

— Comment ! vous êtes blessé ?

—Légèrement... Une balle à travers le mollet. Ce qui me tourmente le plus, c'est que je n'ai pas de linge pour bander ma plaie.

—J'en ai, moi, répondit ma cousine ; venez ici, caporal, je vous arrangerai cela aussi bien que le meilleur chirurgien de l'armée.

Il fallut manœuvrer adroitement pour permettre au blessé de s'approcher de la sœur de charité improvisée sans perdre nous même notre place. Car le froid égoïsme commençait à s'emparer des soldats. On bousculait sans pitié ceux qui étaient trop faibles pour se défendre, on se disputait à coup de poing les meilleures places près du feu.

Heureusement, un grand bruit qui se faisait au dehors nous débarrassa pour quelques instants de nos compagnons trop turbulents. Des maraudeurs venaient d'arriver, chassant devant eux trois vaches et un porc qu'ils avaient capturés. Tout le monde s'élança au dehors, pour réclamer ou prendre de force sa part de butin.

Pendant ce temps, ma cousine lava et pansa la blessure du caporal, enveloppa chaudement sa jambe meurtrie et lui remit un bon paquet de linge et de charpie.

Le pauvre garçon la remerçia avec effusion et demanda comme une grâce de pouvoir voyager en notre compagnie. Nous jurâmes de nous aider mutuellement et surtout de protéger la petite cousine.

On eût dit que la chère enfant me connaissait déjà. Elle me tendait les bras et se montrait heureuse de mes caresses.

—Est-elle baptisée ? demandai-je au père.

— Non, répondit-il ; depuis que nous avons quitté les pays civilisés, nous avons eu rarement l'occasion de voir un prêtre.

— En cas de nécessité, tout le monde peut baptiser...

— Tu as raison, dit ma cousine, c'est une chose que nous ne pouvons remettre dans les circonstances actuelles ; mais qui va se charger de ce soin ?

— Moi, s'écria le caporal ; j'ai été enfant de chœur et je sais comment il faut faire.

— Et moi, ajoutai-je en m'adressant à la mère, m'acceptes-tu pour parrain de cette chère petite ?

— Je le crois bien ! Mais nous n'avons pas de marraine...

— On s'en passera.

Le cousin tortillait sa grosse moustache, tout en regardant attentivement ce qui se passait au dehors. Sans rien nous dire, il se leva brusquement et quitta la grange.

Il revint au bout d'un instant, tenant par la main un gros grenadier qui nous fit le salut militaire.

Derrière eux marchait un soldat qui traînait le pied et dont le costume ne permettait pas de déterminer à quel régiment il appartenait.

— Voici la marraine, dit mon cousin en nous présentant le grenadier.

Le caporal et moi nous partîmes d'un éclat de rire.

— Ne riez pas, reprit le cousin ; j'ai parlé cette nuit d'une cantinière...

— Eh ! bien ?

— La voici !

C'était elle en effet ; mais comme elle avait des traits fortement accentués et qu'elle portait crânement l'uniforme, on eût difficilement reconnu en elle la sémillante vivandière d'autrefois.

Tout le monde était à son poste pour la cérémonie.

Nous découvrant respectueusement, nous fîmes une courte prière et l'eau sainte du baptême coula sur le front de la jeune chrétienne.

—Nous remettrons la fête à un autre jour, dit le père avec un triste sourire.

— On se retrouvera au pays, ajouta ma cousine.

— Pour cela, dis-je, il faut que le courage ne nous manque pas. Je crois que nous ferions bien de nous mettre en route immédiatement. Pendant que vous ferez vos derniers préparatifs, je vais tâcher de prendre ma part du butin qu'on se dispute au-dehors.

— Approuvé ! dirent d'une voix tous mes compagnons d'infortune.

Dans la cour, on s'arrachait les lambeaux sanglants du bétail abattu. Il me fut facile de capturer un bon morceau, mal découpé, par exemple, et encore tout couvert de poils ; mais on n'y regarde pas de si près en pareilles circonstances.

Nous avions des vivres pour une couple de jours de plus.

Mes amis étaient prêts. Ils m'attendaient dans un coin de la grange et leurs places autour du feu étaient déjà prises par un triple rang de soldats déguenillés.

Ma cousine un peu pâle, mais forte et courageuse, tenait dans ses bras la petite Marie, qui venait de s'endormir. De la poche de sa robe je vis sortir la crosse d'un pistolet. Les cosaques ne l'insulteraient pas impunément !

Son mari était un de ces bons villageois qu'on ne devrait jamais arracher aux travaux de la campagne. Cependant, au moment du danger, ils montrent un courage et un stoïcisme qui étonnent les plus vaillants.

La marraine, Catherine P..., était une de ces gaillardes qu'on n'effraye pas facilement. Elle ne montrait pas la moindre émotion, et je me dis qu'on pourrait compter sur elle en cas de danger.

Le soldat qui était entré avec elle dans la grange était son mari. Pas plus que mon cousin, il n'était fait pour le métier des armes ; mais il se comportait comme les plus vaillants, quand il s'agissait de donner des coups ou ...d'en recevoir.

Quant au caporal, c'était un enfant de Paris, toujours gai, toujours spirituel, un peu blagueur peut-être, mais bon soldat et ami fidèle, comme je pus voir par la suite.

Mon cousin sortit le premier, pour aller prendre le cheval, qu'il avait attaché près de la grange, à un arbre.

La pauvre bête venait de tomber morte.

C'était une petite perte, car d'un moment à l'autre les fuyards pouvaient s'enemparer pour le manger.

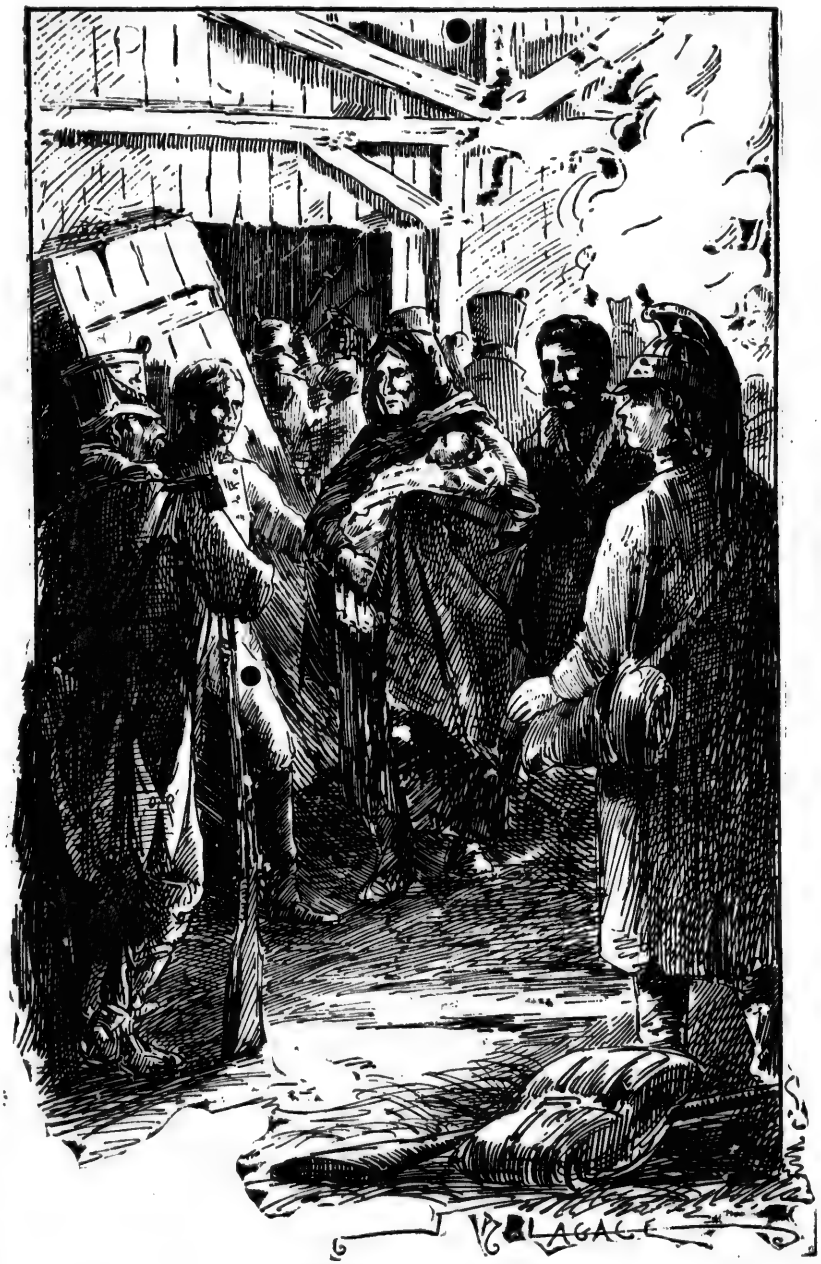
La petite caravane se mit bravement en route. Beaucoup de soldats nous suivirent. Un officier, le capitaine Hasselle, essaya même de nous faire marcher en rang serrés ; il nous conseilla surtout de conserver nos armes, mais beaucoup de malheureux refusèrent de lui obéir.

La misère avait tué la discipline !

Après avoir marché pendant quelques heures assez rapidement, nous espérions rejoindre bientôt les quelques milliers de nos frères d'armes restés sous le drapeau, lorsque le cri : "Les Cosaques !" vint semer l'effroi parmi nous.

Une centaine de cavaliers sortaient en effet d'un petit bois pour nous barrer le chemin.

Nous nous trouvions, mes amis et moi, au milieu d'un groupe assez nombreux de soldats de différents corps, armés de sabres et de fusils et décidés à vendre chèrement leur vie. Personne n'était là pour nous commander, mais l'instinct de la conservation et le désir de la vengeance suppléaient à l'absence des chefs.



UN BAPTÊME DANS UNE GRANGE.

III

DANS LA FORET

CETTE fois-ci nous savions du moins pour qui et pourquoi nous allions nous battre.

En un clin d'œil nous étions formés en carré, le doigt sur la détente de nos fusils, suivant de l'œil les mouvements des ennemis qui arrivaient sur nous, brandissant leurs lances et poussant des cris de joie ou, pour mieux dire, des hurlements de bêtes fauves.

Je tournai la tête et cherchai du regard ma cousine et ma petite filleule. La pauvre mère, agenouillée dans la neige, serrait contre sa poitrine son enfant bien-aimée, pour la conservation de laquelle nous étions tous prêts à sacrifier notre vie, et ses yeux pleins de larmes étaient tournés vers le ciel.

Cette vue me fit oublier un instant le danger que je courais et je me disposais àadresser à la brave femme quelques paroles de consolation, lorsque le caporal, qui s'était placé à côté de moi, me dit à l'oreille :

— C'est comme si ces démons de cosaques avaient peur de nous ou comme s'ils voulaient tout simplement nous faire admirer l'agilité de leurs petits chevaux.

En effet, au lieu de nous attaquer, les cavaliers se contentaient de poursuivre quelques soldats isolés qu'ils perçaient de leurs lances quand ils parvenaient à les atteindre, ce qui, le plus souvent, n'était pas très-difficile, car la neige amoncelée dans les chemins creux empêchait les pauvres fuyards de courir bien loin.

— Nous sommes encore trop forts, dit un grenadier, et ces barbares ont peur de nos fusils. Partons.

— Je le veux, répondis-je, mais à condition que nous marchions bien ensemble, fermement décidés à former le carré à la première alerte et à nous défendre jusqu'à la mort.

Nous nous remîmes en route, prêts à repousser toute attaque.

Les cosaques, tout en continuant leur chasse à l'homme, disparurent derrière un massif de sapins.

Ils avaient jugé sans doute que nous étions trop nombreux, trop bien armés, trop peu disposés à nous laisser massacrer sans montrer les dents ! Il fallait à ces gens des victoires plus faciles et un butin qui ne leur coûtât que la peine de le ramasser. Ils dépouillaient les fugitifs non-seulement de leurs armes, mais aussi d'une grande partie de leurs vêtements, les laissant

ainsi exposés presque nus au froid mortel qui abattait même les plus forts. Souvent aussi ils les perçaient de leurs lances.

A tout moment nous rencontrions de pauvres soldats à moitié morts de froid et de misère, qui cherchaient à nous suivre et qui, voyant l'inutilité de leurs efforts, s'étendaient tristement sur la neige, où la mort ne tardait pas à venir les glacer.

Nous pûmes marcher ainsi jusque vers midi. La route que nous suivions était celle par où avaient passé les débris de la grande armée. Il était impossible de s'y tromper, malgré la neige qui tombait sans relâche. Ici, on voyait les restes d'un bivouac ; une place vide remplaçait le feu éteint, et tout autour un triple rang de cadavres nous faisait frémir d'horreur malgré l'habitude que nous commencions à avoir de pareils spectacles.

Plus loin, un cheval, tombé en travers du chemin, levait en l'air ses jambes raidies qui sortaient de la neige comme ces piquets plantés par les fossoyeurs pour indiquer l'emplacement d'une tombe.

Puis, c'étaient des canons démontés, des affûts brisés, et encore et toujours des cadavres d'hommes et de chevaux !

Les rois et les empereurs songent-ils bien à tout cela, lorsqu'ils se déclarent la guerre, c'est-à-dire lorsqu'ils décident d'envoyer à la mort quelques milliers de pauvres soldats ?

Dieu sait si jamais je sortirai vivant de ce pays ; mais, quoiqu'il arrive, ce n'est pas moi que l'on surprendra encore à jeter des cris de joie, lorsqu'on nous parlera de nouvelles batailles et qu'on nous promettra d'autres victoires !

Je me disais tout cela, lorsque nous atteignîmes le sommet d'une colline, au pied de laquelle s'étendait une grande forêt de sapins.

Cette vue nous causa beaucoup de joie. Sous les arbres, dont le branchage touffu et entrelacé formait d'excellents abris, il nous serait facile de nous dérober aux regards investigateurs des cosaques.

Il fut donc décidé que nous entrerions dans la forêt pour y prendre un peu de repos et de nourriture, deux choses dont nous avions grandement besoin.

Nous nous glissâmes entre les arbres dont les branches les plus basses traînaient à terre, regardant à tout moment derrière nous, pour nous assurer que les cosaques ne nous suivaient pas.

Je passai le dernier sous l'arcade verte formée par une épinette renversée. Un coup-d'œil sur l'immense plaine enneigée me prouva que nous avions pour le moment échappé à nos cruels ennemis. Je constatai même avec une satisfaction égoïste que les fuyards, qui se traînaient péniblement sur les traces de l'armée française, ne songeaient pas à venir nous rejoindre dans notre retraite.

— Tant mieux ! me dis-je ; il nous reste quelques provisions et nous n'avons nulle envie de les partager avec qui que soit.

L'extrême misère rend souvent cruel et chasse du cœur tout sentiment de pitié.

Nous voilà réunis autour d'un grand feu. Ma cousine et son enfant ont la meilleure place : il s'en trouve parmi nos compagnons qui ne voient pas d'un bon œil les légers avantages dont nous voulons faire jouir cette courageuse femme, mais mon cousin, le caporal et moi, nous nous montrons si bien décidés à la défendre, que les mécontents se taisent.

Le feu autour duquel nous nous pressions et que mes camarades alimen-

taient à l'aide d'énormes brassées de bois vert, finit par m'inquiéter. L'épaisse colonne de fumée qu'il produisait pouvait nous trahir. Je fis des observations à ce sujet, mais inutilement : il s'agissait avant tout de se chauffer.

Nous étions une trentaine d'hommes assez bien armés et pas trop mal vêtus. Mais il eût été impossible de dire à quels régiments nous appartenions. On s'était habillé comme on avait pu, aux dépens des morts. Pour ne parler que de moi-même, je dirai que je portais un uniforme emprunté à cinq corps différents. J'avais toujours mon fusil ramassé au bord de la Bérésina, mais j'avais jeté mon sabre de cavalerie pour prendre à la place une épée d'officier d'infanterie. C'était plus léger et plus facile à manier.

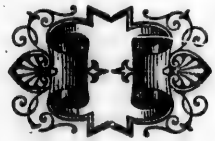
Bref, nous étions assez forts et assez courageux pour essayer de rejoindre l'armée, qui, nous le supposions du moins, ne pouvait être loin.

Pour cela, il fallait soutenir nos forces ; et, je pus le constater, plus d'un parmi nous mangea à ce bivouac sous les arbres le restant de ses provisions. Nous devions donc à tout prix trouver quelques vivres avant de continuer le voyage.

J'en parlai aux camarades, qui furent tous de mon avis.

Il fut décidé qu'une dizaine d'hommes, désignés par le sort, iraient à la maraude, pendant que les autres entretiendraient le feu et garderaient notre petit camp.

On me choisit pour prendre le commandement de l'expédition.



IV

LES FRUITS DE LA GUERRE

UN vieux voltigeur, auquel les privations et la fatigue n'avaient pas enlevé son air martial et sa bonne mine, se joignit volontairement à nous. Il aimait les coups de main téméraires et le danger ne l'effrayait jamais. Le fusil en bandoulière, la tête haute, il souriait comme s'il se fut agi d'une simple partie de plaisir.

Le caporal prit les devants. Sa blessure le faisait moins souffrir et le repos lui avait rendu un peu de forces.

Ma cousine et son mari restèrent au bivouac. Avant de partir, je les embrassai de tout mon cœur, eux et leur chère petite. Dans la situation où nous nous trouvions, rien ne m'assurait que je devais les revoir encore.

Après avoir marché pendant environ une heure, sans faire beaucoup de chemin, à cause des arbres tombés, des trous et des ravins, nous aperçumes, au loin devant nous, un grand espace vide.

La hache du bûcheron avait pratiqué une vaste clairière dans la forêt. La partie défrichée, à l'endroit où nous nous trouvions, était assez étroite ; mais plus loin elle s'élargissait et s'étendait à une grande distance.

Il s'agissait d'être prudents ; nous ne tenions guère à nous montrer. Aussi eûmes-nous soin de nous tenir le plus possible sous bois. Un spectacle bien fait pour nous émouvoir s'offrit bientôt à nos regards. Une petite ferme, entourée d'un jardin, était là, à cent pas de nous. Ses habitants, se croyant sans doute à l'abri d'un coup de main, n'avaient pas fui comme la plupart de leurs compatriotes. De la cheminée montait une légère colonne de fumée blanche et dans la cour un grand coq rouge, perché sur un tas de fumier, à côté d'une grange, battait de l'aile et envoyait aux échos d'alentour les notes sonores de son chant triomphal.

— Halte ! commandai-je à voix basse, tout en faisant signe à mes amis de se cacher le mieux possible.

Nous ne pouvions nous présenter tous ensemble devant des gens qui ne seraient probablement pas disposés à nous faire un accueil fraternel.

Le caporal et deux soldats choisis parmi les plus jeunes et les plus alertes prirent les devants, après avoir déposé leurs armes.

Mes autres compagnons et moi, nous nous couchâmes dans la neige, au milieu d'un groupe épais de petits sapins. Il était convenu que nos émissaires viendraient nous prévenir le plus tôt possible, dans le cas où il nous serait permis d'entrer dans la ferme. Ils devaient aussi se montrer très humbles

et offrir le peu d'argent que nous possédions en échange de quelques vivres. Si, au contraire, on les recevait mal, ils devaient nous appeler à leur secours et nous tenterions l'assaut. Ils nous fallait des provisions à tout prix !

Dix minutes se passèrent qui nous parurent bien longues.

La cheminée fumait toujours, le coq chantait, mais de nos amis, que nous avions vus disparaître derrière une haie, pas le moindre signe de vie.

J'attendis encore quelques instants, puis, une angoisse terrible m'étreignant le cœur, je sortis de ma cachette, me glissant à travers les branches.

Tout est tranquille autour de la ferme ; j'ai beau prêter l'oreille, rien ne m'avertit que des hommes l'habitent ; j'ai beau regarder, aucun signe de vie ne se manifeste.

Le vieux voltigeur m'appelle tout bas.

— Il me semble, dit-il, que nos amis tardent bien à revenir.

— En effet...

— S'il leur était arrivé malheur !

— Je commence à le craindre.

— Nous ne pouvons cependant les attendre toujours.

— Je suis de ton avis ; si avant cinq minutes d'ici nous ne les voyons pas revenir, nous irons les chercher.

— Ou les venger... grommela le vieux.

Pendant que nous parlons encore, je vois accourir le caporal. Il est suivi de près par deux Russes armés de haches et par une vieille femme échevelée qui jette de grands cris.

—Ne nous montrons pas encore, dis-je à mes hommes. Laissez les venir jusqu'ici ; puis, à l'arme blanche ! Ne tirons pas un coup de fusil !

Notre ami courait toujours, pâle, haletant, nous cherchant du regard. Encore quelques pas, et les Russes allaient l'atteindre et le mettre en pièces...

Mais nous voilà debout, le sabre au poing, frappant, taillant comme des possédés.

Les deux hommes n'ont pas eu le temps de pousser un cri ; ils gisent dans la neige, qu'ils rougissent de leur sang.

Nous épargnons la femme, tout en lui faisant comprendre par signes que nous n'aurons plus pitié d'elle si elle recommence à hurler. Puis, la faisant marcher au milieu de nous pour l'empêcher de se sauver, nous nous dirigeons du côté de sa demeure.

En route, le caporal nous raconta qu'en arrivant à la ferme ils avaient trouvé la femme en train de préparer le dîner de la famille. Elle fut d'abord très-effrayée en voyant ces trois étrangers, qui, cependant, étaient loin d'avoir l'air terrible. Puis elle les invita à s'asseoir sur un banc qui faisait le tour de la salle et sortit.

Nos amis se félicitaient déjà de la bonne réussite de leur démarche, lorsque tout à coup deux hommes sortirent de la place voisine et se jetèrent sur les malheureux soldats qui, désarmés et surpris à l'improviste, ne purent songer à se défendre. Deux des nôtres tombèrent, la tête fendue d'un coup de hache, et le caporal eût subi le même sort, si une prompte fuite ne l'eût dérobé aux coups des meurtriers.

Nous trouvâmes en effet les cadavres de nos malheureux compagnons, baignant dans une mare de sang.

Cette vue excita tellement ma colère, que je fus un instant sur le point d'approuver mes compagnons qui voulaient percer la vieille de leurs armes. Elle se traînait à genoux et nous montrait les " saintes images " qui là comme

dans toutes les maisons russes occupaient la place d'honneur. Et quand elle lut dans nos regards qu'elle n'avait nul droit de compter sur notre pitié, elle se mit à sangloter.

Cependant nous nous contentâmes de l'attacher solidement. Puis nous nous mîmes à chercher des vivres. Au bout de quelques instants, nous trouvâmes du lard, du sel et un petit sac de farine.

C'était tout ce que nous pouvions désirer et je proposai de retourner au bivouac.

Alors seulement on s'aperçut que le vieux voltigeur n'avait pas assisté à la perquisition.

L'ayant cherché vainement dans toute la maison, nous allions partir sans lui, lorsqu'il accourut, portant triomphalement deux belles poules et le fameux coq rouge auxquels il venait de tordre le cou.

Nous l'entourâmes pour le féliciter de son adresse.

— Rengainez vos compliments, dit-il vivement, car bientôt les cosaques seront ici. J'en ai vu qui se dirigeaient de ce côté, chassant devant eux une trentaine de prisonniers.

Puis, voyant les cadavres de nos camarades et la femme liée et baillonnée, il ajouta :

— Voilà des témoins qu'il s'agit de faire disparaître immédiatement !

— Mais comment ? lui demandai-je.

— Nous les couvrirons d'une couche de fumier.

— Les morts, soit, mais pas la fermière !

Elle comme les autres !

— Je m'y oppose formellement !... Nous avons déjà tué deux membres de sa famille, son mari et son fils peut-être ; assez de sang a été versé...

— Alors tu veux que les cosaques, apprenant le meurtre de deux de leurs compatriotes, se vengent à leur manière ?

— Arrive qui voudra, répliquai-je, nous ne pouvons pas tuer cette malheureuse ! Ce serait une lâcheté.

Le vieux serrait les poings et trépignait de rage.

— Nous perdons inutilement un temps précieux, reprit-il ; enterrons vite nos camarades ; pendant que nous leur rendrons ce dernier service, que quatre hommes vigoureux et alertes aillent chercher les deux Russes ; la neige se chargera de faire disparaître les traces de la lutte.

— Et ceci ? lui demandai-je en montrant le plancher rougi par le sang de nos pauvres camarades.

— Nous mettrons le feu à la baraque.

— Et la vieille ?

— Nous l'emmènerons avec nous, puisque tu refuses de nous en débarrasser.

Nos amis étaient déjà à la besogne, creusant dans le fumier un trou large et profond, où Russes et Français allaient dormir côte à côte du sommeil de la mort.

Je courus, accompagné de trois de nos camarades, chercher les cadavres des deux fermiers.

Jugez de ma surprise et de mon indignation, lorsque, à mon retour, je vis au fond de la fosse la vieille femme, le crâne fendu et la poitrine percée d'un coup de baïonnette.

Le sang teignait ses longs cheveux gris dénoués et les spasmes de la mort secouaient ce pauvre vieux corps que la neige commençait à couvrir.

Le voltigeur avait profité de ma courte absence pour empêcher, disait-il, cette mauvaise langue de nous dénoncer une seconde fois.

— Ce que vous avez fait là, m'écriai-je, est indigne d'un soldat français! Laissez ces vengeances aussi atroces que lâches aux sauvages qui nous font la chasse en ce moment... Mais nous...

— Ta, ta, ta! Nous avons bien le droit de faire les généreux dans ce pays de malheur! Avec cela que cette tendre créature nous eût épargnés si l'occasion se fût présentée de nous faire tuer jusqu'au dernier!...

Je voulus répliquer, mais tout le monde, sauf le caporal, prit fait et cause pour le vieux.

Un peu de fumier est jeté sur les cadavres et la neige aura bientôt nivelé la place où reposent cinq nouvelles victimes de la guerre.

Je souffrais le martyre. Le peu de provisions que nous avions trouvées dans la ferme nous avaient coûté trop cher pour que leur conquête pût me réjouir.

Et voilà maintenant qu'une épaisse fumée sort des granges et de la maison. Après le meurtre, l'incendie!... Il est vrai, ces gens ont été bien cruels à notre égard, mais notre vengeance a dépassé les bornes.

Et je pensais en moi-même :

" Mes camarades ne m'écoutent plus. Leur conduite me répugne; quand j'aurai retrouvé mon cousin et sa femme, je me contenterai de leur société et de celle de ce bon jeune homme qui est là, près de moi, les larmes aux yeux, cherchant à me consoler, mais affligé lui-même au-delà de toute expression. "

Nous quittâmes ce lieu de désolation et, nous orientant le mieux possible, nous reprimes le chemin de la forêt. Il neigeait plus que jamais, et le vent souffait avec une violence inouie. Je me demande encore comment nous avons pu atteindre le premier massif de sapins derrière lequel nous trouvâmes un abri, sinon contre le froid, du moins contre l'horrible tempête qui nous aveuglait.

Pendant que nous prenions quelques instants de repos, secouant la neige qui nous couvrait, ajustant notre chaussure en lambeaux et nettoyant nos armes, nous entendîmes le bruit d'une fusillade.

— On attaque nos amis, m'écriai-je, volons à leur secours!

— Ce sont les cosaques qui les ont surpris, dit le vieux; nous ne sommes ni assez nombreux, ni assez forts pour tenir tête à des soldats bien armés et bien nourris; d'ailleurs nous arriverions trop tard.

Cet homme n'avait réellement pas de cœur.

— Alors, lui dis-je, tu serais d'avis...

— Que nous devons prendre une autre direction... Dans les circonstances actuelles je m'en rapporte au proverbe: " Chacun pour soi! "

— C'est aussi mon idée, ajouta un jeune artilleur qui, ayant pris une bonne part du butin, ne se souciait guère de partager avec les autres.

L'indignation me fit perdre mon sang-froid et je repris d'une voix que la colère faisait trembler:

— Vous seriez donc assez lâches pour abandonner des amis dans la détresse!

— Allez à leur secours, vous et votre ami, si le cœur vous en dit, ricana le voltigeur; quant à moi, je tiens à ma peau et je chercherai toujours à éviter la rencontre des cosaques.

— Eh bien! m'écriai-je, tu n'es pas digne de porter l'uniforme du soldat

français ! Viens, dis-je au caporal, prouvons que l'adversité peut bien nous abattre un moment, mais que jamais elle ne nous rendra lâches !

— Tu m'insultes ! hurla le vieux en degaînant.

—Je te dis la vérité, rien que la vérité, répondis-je en faisant un pas en avant ; et cette vérité je te la jette à la face : tu es un lâche !

Et à mon tour je tirai mon épée.

Deux ou trois de nos camarades excitaient le voltigeur ; d'autres cherchaient à me calmer.

Le caporal me dit à l'oreille :

— Notre petite protégée a besoin de nous...

Dans toute autre circonstance, mon antagoniste eût payé cher sa témérité. Mais je pensais à mes amis dont la vie était en danger, je maitrisai ma colère et implorai encore pour ceux que j'aimais la pitié de mes compagnons.

Hélas ! la misère avait transformé complètement tous ces hommes. Ils s'en allèrent sans même daigner me répondre.

— Courons vite, dit le caporal et ne perdons pas une minute.

Nous nous dirigeâmes au pas de course vers la forêt. Ce n'était pas chose facile, car nous avions de la neige jusqu'aux genoux, et l'anxiété nous coupait la respiration. Vingt fois je fus sur le point de jeter mes provisions, afin de courir plus vite ; mais la prudence me conseillait d'avoir le plus grand soin de ces vivres qui nous avaient coûté si cher et je poursuivis ma course malgré le poids accablant de ma charge.

Le caporal était haletant ; mais le vaillant et généreux jeune homme ne cessait de me dire :

— Du courage ! peut-être arriverons-nous à temps !

Du courage, j'en avais certainement beaucoup, et Dieu m'est témoin que je n'eusse reculé devant aucun danger. Mais un secret pressentiment me disait qu'un horrible malheur m'arrivait en ce moment ; j'eusse donné volontiers tout ce que je possédais, pour entendre un seul coup de fusil. Mais rien, pas le moindre bruit, ne venait m'annoncer que nos amis se défendaient encore.

Cette pensée me fut bien cruelle. Je l'aimais tant, ce pauvre petit ange qui m'avait souri au moment où le sombre désespoir allait envahir mon cœur. Je l'aimais, cette tendre fleur éclose dans la neige. Vivait-elle encore ? N'avait-elle pas été foulée aux pieds des hommes et des chevaux pendant cette mêlée sanglante que nous avait révélée le bruit lointain de la fusillade ? Les cosaques l'avaient-ils épargnée ? Je n'osais guère l'espérer, maintenant surtout que je venais de voir combien de cruauté la guerre peut mettre dans les cœurs.

Nous avançons toujours, nous encourageant mutuellement et cherchant à nous guider le plus directement possible vers la place où nous avons laissé nos amis. Nous éprouvons la plus grande peine à nous orienter : tous les arbres de l'immense forêt se ressemblent et aucun sentier n'est tracé dans ce dédale. Cependant nous prenons la bonne direction : un tronc renversé que nous avons remarqué au départ nous dit que nous approchons du bivouac.

Et toujours le même silence !

Je cherche encore à me tranquilliser. Les cosaques ne voyagent que par petits groupes : ils auront vu que la lutte pouvait tourner à leur désavantage, et ils sont partis aux premiers coups de fusil.

Encore quelques pas...

Aucun bruit n'arrive à notre oreille, pas la moindre colonne de fumée ne nous révèle la présence de nos amis.

Nous avançons lentement, étouffant le bruit de nos pas et apprêtant nos armes.

Il me reste encore une douzaine de cartouches, mon ami en possède à peu près autant ; nous sommes bien décidés à ne pas les gaspiller.

Nous voilà arrivés...

Ciel ! quel horrible spectacle s'offre à nos regards !

Près du feu éteint gisait ma pauvre cousine, serrant encore dans ses bras le corps inanimé de sa petite fille.

Le même coup de lance avait tué la mère et l'enfant.

A quelques pas de là, nous vîmes cinq cadavres en partie dépouillés de leurs vêtements.

Les monstres avaient tout pris, les ustensiles de ménage, les vêtements et les armes. Seul le cadavre de ma cousine avait été respecté. Il s'était sans doute trouvé parmi ces barbares ivres de sang un homme plus civilisé qui, songeant à celle qui lui donna le jour, ne voulut pas qu'on mît la main sur cette courageuse mère, dont le dernier soupir s'était confondu avec celui de son enfant expirant.

Hors de moi-même j'ouvris doucement les bras de la morte et, soulevant le petit cadavre raidi de ma filleule, je couvris ses joues glacées de baisers et de larmes.

Combien de temps suis-je resté là, fou de douleur, oubliant mes propres peines, tantôt priant pour ceux qui n'étaient plus, tantôt maudissant leurs bourreaux et roulant dans ma tête les plus horribles projets de vengeance ?

Quand je revins à moi, l'obscurité commençait à descendre sur la terre et le vent glacial du nord raidissait mes membres.

Le caporal me frappa doucement sur l'épaule. Lui aussi avait pleuré. La vie des camps n'avait pu corrompre son cœur, il comprenait, il partageait mes peines.

— Ami, me dit-il, nous ne pouvons rester plus longtemps ici; les cosaques pourraient revenir et nous ne sommes pas en état de nous défendre.

— Qu'ils viennent ! m'écriai-je et qu'ils viennent le plus tôt possible ! Je mourrai content, si je puis seulement assommer une seule de ces brutes !

— Mourir...murmura le pauvre garçon, mourir si loin de notre pays, au milieu de cette forêt où les loups et les corbeaux viendront se disputer nos cadavres... C'est horrible !

— Que veux-tu ?... Aujourd'hui ou demain, à l'instant même ou un peu plus tard, il vaut mieux encore tomber sous les coups de l'ennemi, mourir en se défendant, que de périr misérablement comme tant d'autres dont nous avons vu les cadavres le long du chemin !

— Mais qui sait si nous n'aurons pas le bonheur de rejoindre l'armée ? Elle ne peut être bien loin d'ici... Songez-y bien, l'armée, c'est la patrie, c'est l'espoir de revoir notre mère et tous ceux que nous aimons...

La patrie, notre mère, la maison paternelle, des mains aimées serrant nos mains, des larmes d'amour et de joie humectant nos joues, quel beau rêve, quelle secousse électrique !

Oui ! je veux vivre, j'aurai la force de souffrir encore, et je ne renoncerai à l'espoir du retour que lorsqu'il me sera impossible de me tenir debout et

de marcher, toujours droit devant moi, vers ce beau pays où l'on fait tant de vœux pour mon bonheur.

Nous creusons, à l'aide de nos armes, une fosse dans laquelle nous enterrons ma cousine et sa petite fille.

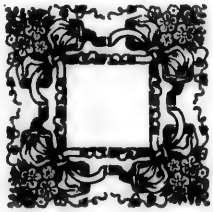
Un peu de neige fondue avait coulé sur le front de ma filleule quand nous l'avions baptisée dans une grange où beaucoup des nôtres devaient périr misérablement, un peu de neige couvrit ses restes mortels !...

Avant de quitter ces tristes lieux, nous examinâmes les cadavres de nos pauvres camarades. Tous étaient littéralement hachés. Mon cousin, la vieille cantinière, son mari et quelques autres camarades avaient sans doute été conduits en captivité ; dans ce cas, ils étaient plus à plaindre que les morts.

Mon compagnon d'infortune avait lu beaucoup de relations de voyages. Il me raconta comment les Canadiens ne craignent pas d'entreprendre de longs voyages au cœur de leur hiver aussi dûr peut-être que celui de la Russie. "La neige elle-même, dit-il, qui nous effraye tant en ce moment, leur sert à se procurer un abri, s'il leur arrive d'être trop éloignés d'une habitation. Regardez, ajouta-il, comme elle s'est amoncelée au centre de ce groupe de sapins qui semblent plantés exprès pour nous offrir un abri. Nous allons nous y faire un lit et nous y dormirons comme des princes. Voilà une heure que nous marchons, les cosaques ont renoncé, au moins pour cette nuit, à venir nous tenir compagnie."

Noble cœur ! il disait cela en riant, pour chasser mes soucis, et lui-même avait la mort dans l'âme !

Nous eûmes beaucoup de peine à nous creuser un nid sous le petit dôme de verdure ; mais la fatigue nous procura une réaction qui nous permit de dormir jusqu'au matin et d'oublier pour quelques heures nos chagrins et nos souffrances.



V

MON COMPAGNON DE VOYAGE.

TOUT finit, même les mauvaises nuits d'hiver.

Nous voilà de nouveau en route.

De quel côté devons-nous diriger nos pas pour retrouver les traces de l'armée ?

Au moment où nous quittons la forêt, nous nous trouvons devant une plaine immense, dont la blancheur blesse la vue. Le vent souffle avec plus de violence que jamais, poussant devant lui de gros nuages gris d'où se détachent des tourbillons de neige. C'est une vraie tempête.

Au loin une petite colonne de fumée indique la présence d'êtres humains. Sont-ce des ennemis ou des fugitifs comme nous ?

Marchons toujours...

Le caporal trébuche à tout moment. Les lambeaux de drap qui entourent ses pieds meurtris se détachent continuellement et la neige se colle à ses plaies saignantes.

— J'ai une bonne proposition à te faire, lui dis-je.

— Ah ! soupira-t-il, comme sortant d'un rêve, voyons ça.

— Si nous jetions nos fusils ?

J'avais à peine fini de parler, que son fusil était loin, après avoir été mis hors de service.

J'en fis autant du mien. Sabre et épée prirent le même chemin. Nous coupâmes deux branches de frêne qui devaient désormais être nos seules armes et, soulagés, débarrassés de nos armes plutôt nuisibles qu'utiles, nous nous remîmes bravement en route.

— Maintenant que je ne suis plus chargé comme un cheval, dit le caporal en prenant les devants, il me semble que j'irais jusqu'au bout du monde sans me reposer.

Et chacun de ses pas laissait sur la neige une trace sanglante !...

— Voilà, répondis-je, ce qui s'appelle parler ; seulement, mon cher camarade, pas de feu de paille ! Il nous reste un bon petit bout de chemin à parcourir avant de revoir le clocher natal.

— Sois tranquille, je ne faiblirai pas.

— Bravo !... Mais il me vient une idée. Tout en marchant, nous allons manger une bouchée.

— Adopté à l'unanimité !

— Puis, tu me raconteras ton histoire.

— Elle est bien simple.

— Tu la raconteras d'autant plus facilement et ton récit nous empêchera de nous ennuyer.

— Il est certain que les occasions de s'amuser sont rares dans ce pauvre pays... Des cosaques mal élevés, des chemins où un acrobate se casserait le cou, des bancs de neige, des trous, des ravins et surtout des cadavres qui semblent te dire : " Pourquoi aller plus loin ? " Je te demande si c'est bien encourageant !

— Raison de plus pour chercher à nous distraire.

— Eh bien ! je commence.

Après avoir expédié en une minute son repas sommaire, le caporal me raconta à peu près ce qui suit :

" Comme tu le sais, je suis né à Paris, où mon père avait un magasin de meubles. Jusqu'à l'âge de neuf ans, je ne connus de la vie que la joie et les plaisirs. Mes bons parents, dont j'étais l'unique enfant, ne vivaient que pour moi et je mettais le comble à leur bonheur en me montrant digne de leur affection et en faisant de grands progrès à l'école.

" La révolution vint détruire notre joie présente et nos rêves pour l'avenir.

" Mon père était un des royalistes les plus dévoués qu'on eût trouvé dans tout Paris. Comment se fait-il qu'on ne l'ait pas arrêté, lui qui s'exposait tous les jours aux plus grands dangers ?

" A force de supplications, ma mère parvint enfin à l'entraîner loin de la capitale, au fond de la Bretagne, où elle avait un frère, meunier et cultivateur, royaliste ardent comme mon père et prêt comme lui à verser son sang pour Dieu et pour la Patrie.

" Inutile de dire que je partis avec mes parents. Au bout de quelques semaines on n'eût plus reconnu en moi l'enfant de Paris, ce gamin joyeux et inimitable, dont parlent et parleront toujours tous les romanciers français. J'étais devenu un vrai campagnard, travaillant aux champs, portant à manger aux ouvriers, ou faisant avec Médor, le vaillant gardien de la ferme, de longues promenades aux environs du village.

" La Bretagne est une des plus belles contrées de la France, malgré son aspect un peu sauvage, l'immensité de ses landes et la solitude de ses grèves. Je passai là les plus beaux jours de ma vie, étudiant, travaillant, me perdant parfois au milieu des forêts remplies de houx grands comme des chênes.

" Un soir que nous causions au coin du feu, en attendant mon oncle qui était allé à la ville, un de ses ouvriers entra brusquement et nous dit qu'on se battait à deux ou trois lieues de là.

" La Rochejaquelain appelait à lui tous les royalistes et combattait vaillamment à leur tête les soldats de la République.

" On distribuait des copies d'une chanson assez mal rimée, que je me rappelle encore parfaitement aujourd'hui. Il est vrai que je l'entendis chanter des centaines de fois pendant cette guerre sanglante, pendant cette guerre plus terrible que toutes les autres, parce que des deux côtés les combattants étaient des Français.

" Cette chanson a été composée par un paysan breton ou vendéen, peu lettré, mais bon chrétien et vaillant soldat. Le manuscrit fut trouvé dans le portefeuille du général Charette et certains républicains peu sérieux

s'appuient sur ce fait pour dire que tous les Chouans étaient des ignorants

" C'est se montrer maladroitement partial.

Quoiqu'il en soit, cette poésie était intitulée : " *Chœur de Ralliement en cas de défaite,* " et se chantait sur l'air bien connu : " Nous n'avons qu'un temps à vivre." Je vais vous le chanter de mon mieux ; son auteur ne se doutait sans doute pas en l'écrivant à la lueur d'une lampe fumeuse, dans quelque chaumière bretonne, qu'elle serait chantée en Russie par un soldat français. Seulement je n'élèverai pas trop la voix, car les cosaques, sans la comprendre, pourraient lui faire le même accueil que lui réservaient les soldats du pacificateur.

" Je commence ; si les vers ne sont pas riches et si le chanteur n'a pas une belle voix, rappelez-vous que je vous offre une page d'histoire et que je chante pour vous tout seul, à huit cents lieues de notre pays.

" Nous n'avons qu'un temps à vivre,
Nous le devons à l'honneur,
C'est son drapeau qu'il faut suivre,
Pour arriver au vrai bonheur.

" Que cette morale sublime
Pénètre nos cœurs, nos esprits,
Jamais de paix avec le crime,
Il faut l'écraser à tout prix.

" Dieu nous ordonne de combattre
Pour lui, pour son culte et nos rois ;
Mourant pour le fils d'Henri Quatre,
Nous obéissons à ses lois.

" Si quelquefois dans cette lutte
Plus que nous les brigands sont forts,
Loin que notre ardeur se rebute,
Redoublons de zèle et d'efforts.

" C'est au moment où leur audace
Désespère de triompher,
Que leur bras sanglant vous embrasse,
Afin de vous mieux étouffer.

" Ces défenseurs de la patrie
Morts dans leurs travaux glorieux,
Bonchamp, Lescure et la Roierie
Nous répètent du haut des cieux :

" Héros sans peur et sans reproche
Nous vengerons votre trépas.
De Piron, d'Elbée et la Roche
Nous sommes encor les soldats.

"Cette mort dont on nous menace
Sera le terme de nos maux ;
Quand nous verrons Dieu face à face
Sa main bénira nos travaux.

"Les Bretons montrèrent l'exemple
De ce dévouement généreux ;
Que l'univers qui les contemple
En admirant dise d'eux :

"Ils n'avaient qu'un temps à vivre
Ils le devaient à l'honneur,
Son drapeau qu'on les vit suivre
Les conduisit au vrai bonheur.

"Après chaque couplet on répétait ce refrain :

"Nous n'avons qu'un temps à vivre
Nous le devons à l'honneur,
C'est son drapeau qu'il faut suivre
Pour arriver au vrai bonheur."

"L'ouvrier qui nous apportait toutes ces nouvelles et surtout un exemplaire de la fameuse chanson, fut bien écouté ce soir-là. On chanta même le "Ralliement," au grand mécontentement de la vieille servante qui prêchait la neutralité.

Jusqu'à une heure très-avancée on ne parla que de la guerre, des républicains qui massacraient tous ceux qui tombaient en leur pouvoir, des Bretons et des Vendéens qui avaient au moins la consolation de défendre trois choses sacrées : leur foyer, leur roi et leur religion, et des malheurs qui allaient tomber sur la France, maintenant que la guerre civile venait d'éclater.

"Tous les ouvriers présents dans la salle commune jurèrent de prendre les armes et d'aller se ranger sous le drapeau blanc, dès qu'on ferait appel à leur dévouement.

"Mon oncle, à son retour, confirma tout ce que nous avait appris le garçon de ferme : on se battait ; de jour en jour nous pouvions nous attendre à une guerre sanglante et générale.

"Je ne vous ferai pas le récit de ces luttes terribles où les royalistes, tantôt vaincus, tantôt victorieux, mais toujours héroïques, firent des prodiges de valeur. Plus tard, quand la paix sera faite, historiens et romanciers raconteront tout cela et jusqu'à la fin des siècles on parlera avec étonnement de ces braves Bretons et de ces vaillants Vendéens qui surent donner jusqu'à la dernière goutte de leur sang pour le trône et pour l'autel.

"Un dimanche, vers l'heure du dîner, j'étais sorti pour puiser de l'eau à la fontaine.

"Jugez de mon étonnement lorsque je vis, assis au pied d'un arbre, un officier républicain, blessé et mourant de fatigue. J'allais appeler les habi-

EN UN CLIN D'ŒIL NOUS ETIONS FORMÉS EN CARRÉ.

tants de la ferme, lorsque l'étranger me fit signe de me taire, et, m'appelant à voix basse :

" — Mon jeune ami, murmura-t-il, ne faites pas de bruit... Ceux qui habitent cette maison sont peut-être des ennemis qui se vengeraient en assommant un pauvre blessé incapable de se défendre !

" — Vous-vous trompez, lui répondis-je vivement ; mes parents et mes amis sont des chrétiens qui auront pitié de vous. Suivez-moi sans crainte, ils panseront vos plaies et ils prendront soin de vous comme si vous étiez leur frère.

" — En êtes-vous bien sûr, mon enfant ?... Vous êtes encore si jeune, reprit-il en hésitant.

" — Je réponds de tout, monsieur l'officier, dis-je en me campant fièrement devant lui.

" — Alors vous croyez ?...

" — Que vous serez content de m'avoir rencontré.

" — Je m'en rapporte à vous. Avant tout, donnez-moi à boire.

" Il but à longs traits, puis, s'appuyant sur mon bras, il me suivit sans me poser d'autres questions, et nous entrâmes dans la salle commune au moment où tout le monde allait se mettre à table.

" Notre entrée fit sensation. Depuis quelque temps les caractères s'étaient aigris ; on ne se battait pas toujours pour défendre la république, la royauté ou la Religion ; bien souvent c'était la vengeance qui armait les bras. De part et d'autre on est allé trop loin, on s'est livré à des actes de cruauté capables de déshonorer la plus belle cause. J'exprime ici mon opinion personnelle, sans prétendre à l'infaillibilité. Quoi qu'il en soit, mon oncle ne parut pas très-content et deux ou trois valets murmurèrent. Pour eux, l'étranger était un ennemi, un brigand, un régicide. Je crois qu'il eût passé un mauvais quart-d'heure, s'il se fut trouvé seul avec Mathurin le meunier. Mais je me hâtai de dire :

" — Ce monsieur est blessé, malade, fatigué. Je lui ai dit qu'à la ferme il ne trouverait que des chrétiens prêts à pardonner à leurs ennemis et à faire du bien aux malheureux.

" — Et tu as raison, répondit mon oncle ; celui qui vient à nous sous de pareils auspices peut compter sur ma bienveillance.

" Puis, se tournant vers l'officier, il le pria de se mettre à table et de partager notre repas.

" — Je vous suis bien reconnaissant, dit l'étranger d'une voix de plus en plus faible, mais tout ce que je vous demande c'est un lit pour me reposer pendant quelques heures, car je suis très fatigué.

" Il avait à peine prononcé ces paroles qu'il s'évanouit.

" — Il tremble, le lâche ! s'écria Mathurin en serrant ses poings formidables, il perd connaissance comme une petite fille !

" — Respectons le malheur et n'insultons pas les faibles, répondit mon père ; tous les républicains ne sont pas responsables des excès commis par quelques-uns. Celui qui est venu à nous est jeune encore et nous n'avons pas le droit de le juger sans l'entendre. De plus, il est blessé ; tout autre sentiment que la pitié nous rendrait indignes du titre de chrétiens.

" On se hâta de déshabiller le pauvre jeune homme et de le porter dans la chambre des étrangers. Il se trouvait vraiment dans un piteux état. Une heure après, le médecin avait pansé ses plaies et chacun de nous fit pour ce

républicain, hier encore notre ennemi et aujourd'hui notre hôte et notre ami, ce que nous eussions fait pour le plus aimé des frères.

" Le lendemain matin, l'officier put se lever et faire quelques pas dans sa chambre. A midi, il se mit à table avec nous et fit honneur au repas. Par mesure de précaution, mon oncle lui avait prêté un costume complet de meunier, et, sans sa belle moustache noire qui lui donnait un air martial et qu'il refusa obstinément de laisser couper, on l'eût pris pour le plus inoffensif des campagnards.

" Au bout de quelques jours notre protégé, complètement rétabli, allait nous quitter, lorsque nous apprîmes que des soldats républicains venaient d'envahir le village, faisaient partout des perquisitions et menaçaient de fusiller tous ceux qui feraient mine de se défendre.

" Il y a des traîtres partout; un polisson, connu sous le nom de Procule le Flâneur, dénonça mon oncle en l'accusant de fournir aux royalistes des armes, des munitions et de l'argent.

" C'était plus qu'il n'en fallait pour envoyer à la mort tous les habitants du moulin. Je n'oublierai jamais la scène dont je fus témoin lorsque les soldats se présentèrent chez mon oncle, jurant qu'ils brûleraient la cervelle à tous ceux qui montreraient la moindre hostilité.

" Mais ils s'adoucirent bientôt, lorsque le jeune capitaine, qui avait à la hâte revêtu son brillant uniforme, se campa fièrement devant eux et leur demanda ce qu'ils venaient faire. Un vieux sergent à la moustache grise et au front sillonné de cicatrices s'écria tout joyeux :

" — Quelle agréable surprise! Nous croyions, capitaine, que ces chiens de royalistes t'avaient massacré.

" — Tu vois qu'il n'en est rien, citoyen Brutus, répondit l'officier en serrant la main du grognard. Leur fidélité au roi n'a pas empêché les braves gens qui m'ont donné l'hospitalité de faire du bien à un homme dont ils sont loin de partager les convictions.

" — Nous avions cependant appris que le citoyen meunier fournissait des armes aux ennemis de la République.

" — Il n'en est rien.

" — Cependant on m'a dit...

" — Qui ça, *on* ?

" — Le fermier qui nous a accompagnés jusqu'ici.

" — Fusillez-le sur-le-champ.

" Leur chef avait à peine formulé cet ordre, que cinq ou six soldats sortirent pour donner à notre dénonciateur le prix de sa trahison. Heureusement pour lui, il avait écouté à la porte et il s'était sauvé en apprenant que mon oncle était si bien défendu.

" Les Républicains occupaient donc le village. Beaucoup de nos gens étaient furieux, mais c'eût été une véritable folie que de vouloir combattre des ennemis bien armés et dix fois plus nombreux que la population mâle de tout le canton. J'ajouterai que le capitaine fit part au commandant de la colonne de tout ce que nous avions fait pour lui et que les ordres les plus sévères furent donnés pour faire respecter les personnes et les propriétés à une lieue à la ronde.

" Cet officier se montrait si bon, si prévenant, qu'il eût fini par nous faire aimer la République, sans les récits qui nous arrivaient des autres contrées.

" En tout cas, nous n'eumes à nous plaindre de rien jusqu'au départ des bleus. Mais à peine eurent-ils disparu au tournant du grand chemin, que le moulin et la ferme de mon oncle étaient la proie des flammes. Le traître qui avait voulu nous livrer était parvenu à nous rendre suspects auprès de nos concitoyens et un fanatique s'était fait incendiaire, croyant par ce crime servir sa patrie et la royauté.

" Au lieu de rebâtir sa propriété, mon oncle se retira chez une de ses sœurs, qui possédait une petite ferme non loin de là, et nous le suivimes dans sa nouvelle retraite.

" Pendant ce temps, les événements avaient marché ; le général Hoche venait de terminer ce que l'on a appellé " la pacification de la Vendée," et nous jugeâmes prudent de retourner à Paris.

" Tu connais les événements sanglants qui marquèrent l'avènement du premier consul et ses campagnes glorieuses.

" J'avais à peine seize ans lorsque je m'engageai. Voyant un jour un superbe tambour major conduisant aux manœuvres de jeunes tapins à la mine éveillée et au brillant uniforme, je courus bien vite demander à mes parents la permission de m'enrôler.

" Inutile de te dire qu'ils refusèrent énergiquement. Mais, à cette époque, un pareil refus ne servait qu'à reculer de quelques mois le moment du départ. Il fallait beaucoup de soldats à celui qui ne rêvait que batailles et conquêtes, on n'examinait pas bien soigneusement les papiers de ceux qui demandaient à servir la patrie. Je partis un beau jour sans prévenir mes parents et j'étais loin, bien loin, en Italie, lorsque je leur écrivis ma première lettre.

" Je venais d'obtenir un congé de convalescence, après un séjour de quelques mois en Espagne, quand la grande armée partit pour la Russie.

" Tu connais le reste ; nous avons appris enfin ce que c'est que d'être battus, dispersés, livrés à l'ennemi le plus cruel que nous ayons jamais eu à combattre. Reverrons-nous notre pays ? La mort ne viendra-t-elle pas nous frapper aujourd'hui même et nous coucher là, sur la neige, comme tant d'autres qui hier encore étaient pleins de vie et de santé ? Oh ! la guerre, la guerre !..."

Pendant que mon pauvre compagnon parlait ainsi, nous avions fait beaucoup de chemin, malgré la neige qui tombait toujours et le vent qui semblait chercher à nous arrêter comme s'il se fût mis au service de l'ennemi. Mais nous approchions de l'endroit où nous espérions trouver, sinon du secours, du moins des compagnons d'infortune. Encore vingt minutes de marche et nous allions atteindre l'habitation d'où s'élevait en tourbillonnant une épaisse colonne de fumée.

C'était du moins ce que nous pensions ; mais, comme les déserts de sable, les plaines de neige ont leur mirage trompeur. Le but que vous désirez atteindre est là, devant vous, à une distance qui vous paraît petite. Cette vue fait renaître votre courage, vous vous élancez, votre cœur bat plus vite, le salut est à quelques pas... Mais, ce que vous avez pris pour l'arrière-garde de l'armée n'est qu'un bouquet de sapins ; la colonne de fumée semble reculer à mesure que vous avancez et, différant en cela de la colonne lumineuse qui guidait le peuple d'Israël, c'est souvent vers une embuscade qu'elle vous conduit.

La grande plaine blanche s'étendait devant nous, morne, solitaire. A tout moment nous voyions des traces de bivouacs, des débris de toutes sortes, et surtout des cadavres, toujours des cadavres !

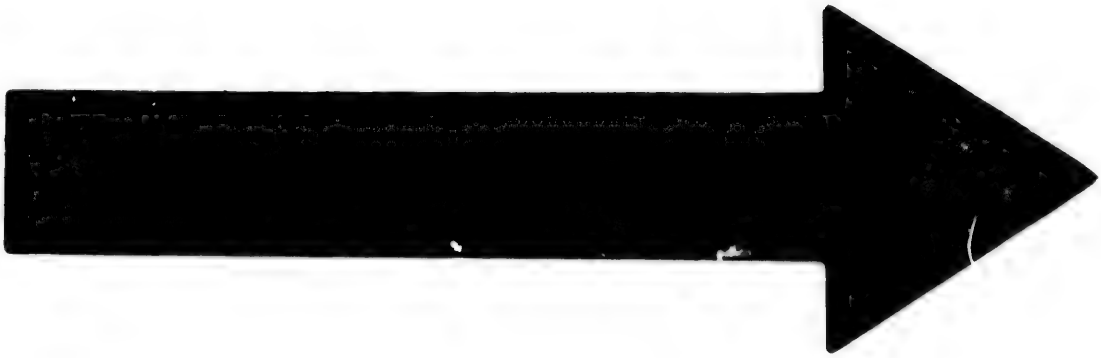
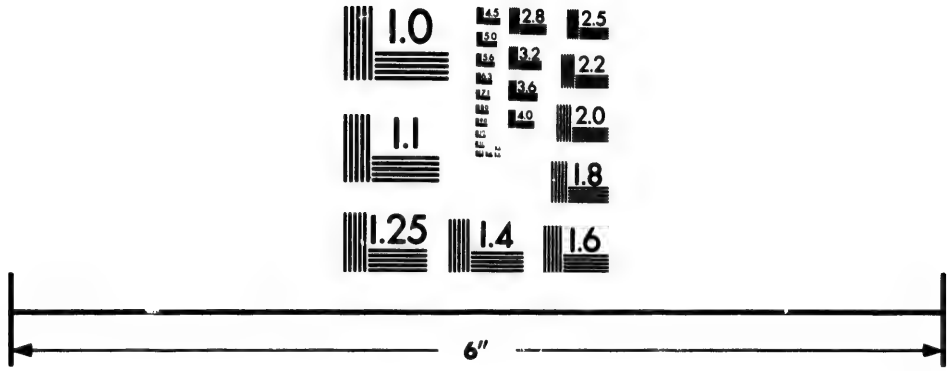


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)



Photographic
Sciences
Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

2.8
3.2
3.6
2.5
2.2
2.0
1.8
1.0

Le caporal, épuisé, haletant, avait de la peine à me suivre.

— Allons, lui dis-je, du courage !

— Tu marches bien trop vite, gémit-il ; je serai forcé de rester en arrière si tu continues à courir ainsi.

— Encore quelques minutes !

— Je souffre trop, ma blessure vient de se rouvrir.

En effet, il se traine péniblement, en boitant ; les lambeaux d'étoffe qui remplacent sa chaussure sont usés, et ses pieds nus saignent par vingt crevasses. Cette vue m'afflige profondément et me fait oublier mes propres souffrances. Je force le cher éclopé de s'appuyer sur mon bras, je le traine, je le porte en quelque sorte et enfin, après des efforts inouis, nous arrivons au terme de cette douloureuse étape. Un bâtiment s'élève là, à une faible distance, nous y trouverons probablement du feu, et, qui sait ? peut-être un peu de paille pour nous faire un lit.

Mais, si cette maison était habitée par des Russes ? La chose est douteuse, car nous sommes certainement sur la route suivie par l'armée en retraite et, jusqu'ici, partout où elle a passé, nous n'avons rencontré que des maisons en ruines ou pour le moins abandonnées. Cependant tout est possible et nous avons appris à nous attendre aux aventures les plus désagréables. Que faire, si nous rencontrons des ennemis ?

Que faire ?... J'interroge du regard le malheureux qui s'appuie sur mon bras et qui ne vivra plus deux heures si je ne parviens pas à le mettre à l'abri du froid.

— Allons toujours, dit-il, rien ne peut plus m'effrayer. Si nous trouvons des amis, nous pourrons nous restaurer et peut-être remonter notre garde-robe. Si, au contraire, nous tombons entre les mains des Russes, quel mal peuvent-ils nous faire ? Nous tuer ? Ce serait peut-être nous rendre un grand service. N'hésitons plus, je t'en prie.

Nous faisons encore quelques pas. Derrière le bâtiment où nous allons pénétrer s'étend un bosquet d'où sortent des hommes déguenillés portant des branches de sapin ou de gros morceaux de bois mort. Ces hommes sont des Français, ils paraissent aussi malheureux que nous, ils ne nous refuseront pas une place à leur feu. Cependant notre arrivée ne paraît guère les réjouir ; ils poussent une porte, jettent de notre côté un regard méfiant et entrent, silencieux comme des fantômes, ployant sous leurs fardeaux.

Ce que nous avons pris de loin pour une habitation, n'est qu'une vaste grange. Cela n'ôte rien à notre joie. Il y a là quatre murs en troncs d'arbres bien solides, couverts d'un toit en assez bon état, dans lequel on a pratiqué un trou pour ouvrir un passage à la fumée. Nous allons trouver un asile fermé au vent et à la neige, bien sec, bien chauffé, nous pourrons dormir.

Dormir sans avoir froid, nous reposer près d'un bon feu, c'était là le grand remède dont nous avions surtout besoin.

Le caporal semblait revivre.

— Mon cher ami, dit-il, si jamais nous revoyons notre pays, je n'oublierai pas les services que tu m'as rendus... Sans toi, je serais loin d'ici, couché sous la neige, le long de ce chemin de douleur, où blanchiront les os de tant de braves.

Et sa main bleuie par le froid s'étendit vers la plaine immense toute blanche de neige, pendant que ses regards s'élevaient vers le ciel, comme pour prendre Dieu à témoin de nos horribles souffrances.

VI

PRISONNIERS!...

UN grand tas de bois a été allumé au milieu de l'aire. Trente, quarante, cinquante soldats — on ne saurait les compter, tellement ils se serrent les uns contre les autres — sont accroupis autour du feu, dont la fumée monte en tourbillons épais vers le toit de la grange.

Horreur! Parmi ceux qui se chauffent il en est qui sont assis sur des cadavres! Nous voyons un malheureux qui rend le dernier soupir; il tombe dans le foyer. Un soldat, ou plutôt un spectre en haillons, qui se tenait derrière lui, attendant sa place, le saisit par le milieu du corps, le tire un peu en arrière et se sert du cadavre de son camarade comme d'un siége moins dûr et surtout moins froid que la terre nue.

Voyant l'impossibilité absolue de nous emparer d'une place près du feu, nous chauffons le mieux possible nos mains glacées, en allongeant les bras par-dessus la tête de ceux qui forment un cercle autour du brasier. Il ne faisait pas absolument chaud dans cette grange, mais nous n'y sentions pas les âpres morsures du vent du nord et la neige cessait de nous aveugler. C'était presque du bien-être.

Notre estomac attendait sans doute ce moment pour nous rappeler que nous n'avions pas pensé à lui depuis la veille. Il me restait un peu de lard et je songeais à en griller une petite partie en me servant de mon bâton en guise de broche, mais la vue de deux malheureux qui se battaient à grands coups de poing pour une pomme de terre à moitié cuite, me fit renoncer à ce dessein téméraire. Nous nous contentâmes, mon ami et moi, d'une mince tranche de lard cru et d'une bouchée de pain dur comme du bois, car il était nécessaire de ménager nos provisions, la misère atroce de nos compagnons d'infortune nous le prouvait. Cependant, plus nos souffrances étaient grandes, et plus ardent devenait mon désir de rejoindre l'armée, et, à sa suite, de revoir ma patrie.

Je proposai au caporal de continuer notre voyage.

— Impossible, dit-il, je ne saurais me traîner plus loin sans avoir pansé mes blessures et fait un petit somme.

En effet, le pauvre garçon tombait de fatigue et de sommeil. Je sacrifiai ce qui me restait de linge et de charpie pour laver ses plaies et les mettre

à l'abri du froid. Elles ne présentaient aucun symptôme alarmant, mais par cet hiver rigoureux la guérison était difficile.

Dans un coin de la grange gisait le cadavre d'un grenadier. Je taillai dans sa capote une paire de mocassins, que j'offris au caporal après avoir protégé ses pieds endoloris à l'aide de quelques lambeaux de toile. Après cela, je songeai à moi-même. Mes bottes étaient décousues et la neige s'y introduisait par plus d'une fente. Je fus bientôt chaussé de la même manière que mon ami. Je trouvai encore assez d'étoffe pour nous faire des chaussures de rechange.

Après cela nous eussions été très-heureux de pouvoir nous étendre sur un peu de paille; mais ce lit si pauvre et si peu confortable était un luxe sur lequel nous n'avions pas le droit de compter.

Serrés l'un contre l'autre, dans un coin de la grange, nous eumes le bonheur de dormir pendant plus de deux heures, de reposer ainsi nos membres endoloris et fatigués, d'oublier nos souffrances et les mille sujets d'inquiétude qui nous tourmentaient sans cesse.

Lorsque je m'éveillai, quelques hommes, placés près de la porte ouverte, paraissaient sur le point de se mettre en route. Il neigeait toujours et le vent soufflait avec violence.

— Partons-nous? demanda un gros cuirassier; je n'ai nulle envie de prolonger mon séjour dans cette misérable grange où d'un instant à l'autre nous pouvons nous attendre à la visite des cosaques!

Ce seul mot " cosaques " fit frissonner tout le monde. Ceux qui étaient accroupis près du feu relevèrent la tête pour jeter un regard anxieux du côté de la porte. Puis ils reprirent leur première attitude, n'ayant plus ni la force ni le courage de se lever pour échapper à la mort. L'énergie avait abandonné tous ces malheureux; comme ces condamnés qui ferment les yeux pour ne pas voir venir le coup fatal, ils s'enfermaient pour ainsi dire en eux-mêmes, ne demandant qu'à mourir sans être troublés.

— Vous ne venez pas? répéta le cuirassier.

— Non, répondit un des plus malades, il fait trop froid.

— Et dans une heure, dans deux heures, demain, fera-t-il plus chaud?

— Qui sait?

— Je sais, moi, qu'il neigeait hier, qu'il neige aujourd'hui, qu'il neigera demain et ainsi de suite, jusqu'à la fin de l'hiver. Marchons! l'armée n'est pas loin d'ici!

— Nous sommes faibles à ne plus tenir sur nos jambes et nous mourons de faim, gémit un soldat qui avait l'air d'un revenant.

— Et vous espérez sans doute que les perdreaux rôtis vous tomberont dans la bouche si vous restez ici bêtement, lâchement, accroupis près d'un feu, au milieu de tous ces morts et ces mourants? Vous ferez ce que vous voudrez, mais je pars, moi, dussé-je partir tout seul, car je veux revoir mon pays! Vive la France!

Le caporal et moi, émus, électrisés, courons serrer la main de ce brave et lui dire que nous sommes prêts à l'accompagner. Il nous toise des pieds à la tête et un sourire de satisfaction vient éclairer son mâle visage.

— J'ai confiance en vous, dit-il, partons.

Et nous voilà en route. Au bout de quelques instants, le caporal fut sur le point de retourner à la grange. Il souffrait beaucoup, le pauvre garçon, et sa faiblesse était extrême. Cependant il finit par se résigner. Le cuirassier, qui avait comme moi de nombreuses campagnes et pas mal de blessures

à son actif, marchait d'un bon pas, nous frayant au besoin le chemin. Vers le soir, et comme nous songions à nous chercher un gîte pour la nuit, nous vîmes au loin un groupe de cavaliers, probablement l'arrière-garde. Mais notre joie fut de courte durée. Trois hommes s'étant séparés du peloton arrivaient de notre côté, la lance en arrêt. C'étaient des cosaques !

La chasse à l'homme commence... Nous nous mettons à courir de toutes nos forces. La seule crainte d'être conduit en Sibérie me donne des ailes. Malgré la neige dans laquelle j'enfonce parfois jusqu'à mi-corps, je cours, je saute, avec une agilité qui me surprend moi-même. Le cuirassier me suit de près, j'entends sa respiration haletante. Tout à coup il pousse un grand cri. Je me retourne. A quelques pas en arrière je vois le caporal, qu'un cosaque s'apprête à dépouiller. Le cuirassier est mort. Le sauvage qui l'a tué lui arrache ses vêtements !

Un hourrah joyeux me prouve qu'on ne m'a pas oublié. Le troisième cosaque est à mes trousses. Il me fait signe de l'attendre. Loin d'obéir à cet ordre, je cours plus vite que jamais ; j'espère toujours atteindre la forêt et m'y cacher. Puis, une autre idée me vient : si le cosaque me rejoint, je ferai semblant de lui demander grâce, il descendra de cheval pour me dépouiller et je le tuerai d'un coup de couteau. Des rêves, toujours des rêves ! Un faux pas me fait tomber et le sauvage triomphant, brandissant son arme, hurle de joie et... me traite de chien.

Le cosaque n'est pas adroit ; le coup qui devait me tuer me fait au bras une blessure légère. Je saisis la lance et nous tirons chacun de son côté. Si je lâche, c'en est fait de moi ; mais je tiens ferme, et, pendant que mon agresseur cherche à saisir un pistolet qu'il porte à la ceinture, il perd l'équilibre et la lance me reste.

Je gagne ainsi la première manche de ce singulier tournoi.

Le cavalier a pu se remettre en selle ; il arme son pistolet et me vise. Mais, prompt comme l'éclair, je lui porte un coup terrible. Le pauvre diable a le cœur percé ; il bat l'air de ses bras, perd l'équilibre et roule dans la neige.

En voilà un qui ne fera plus de mal à personne ! Mais ne perdons pas notre temps à le plaindre. Voyons si son cheval voudra bien m'obéir. Me voilà en selle. En avant !... Mais cela va très-bien ! Nous dévorons l'espace et bientôt nous serons loin. Je talonne ma monture avec une véritable frénésie ; elle va comme le vent et ne souffle pas. C'est une bête qui vaut de l'or. Plus j'avance et plus je m'anime. Il me semble que ce cheval doit être mon sauveur et je ne cesse de le presser. Je ne cherche pas à m'orienter : longeant la forêt, je vais toujours droit devant moi, et j'arrive ainsi à un grand espace vide.

— Et vos amis ? me demandera-t-on.

Mes amis, j'avoue à ma grande honte qu'en ce moment je les avais complètement oubliés. L'homme qui se noie ne saisit-il pas avec empressement la perche qu'on lui tend, la bouée de sauvetage qui flotte à sa portée, sans demander si d'autres que lui ne seraient pas heureux de profiter du même secours ? Je n'avais qu'une seule idée : me sauver, ou plutôt, je ne pensais à rien, j'étais fou.

Malheur ! De tous côtés je ne vois que des cosaques. Il ne me reste plus qu'un moyen, c'est de me jeter dans le bois, où je parviendrai peut-être à me cacher.

Il est trop tard. Plus de vingt ennemis me serrent de près, je suis au milieu d'un cercle menaçant : Je me rends.

Quatre ou cinq vigoureux gaillards m'entourent, me font descendre de cheval et commencent, sans doute pour me réchauffer, par m'administrer une volée de coups de fouet qui me mettent tout en sang. Puis, voyant que je n'ai sur moi que de misérables haillons, ils se contentent de me prendre mon sac avec tout ce qu'il contient. Sans le savoir, je leur ai apporté un riche butin. Le porte-manteau du brigand que j'ai tué est plein d'épaulettes, de montres et de beau linge. On en fait bien vite le partage. Ce qui m'étonne, c'est qu'ils ne me tuent pas pour venger leur camarade. Mais ces sauvages sont trop heureux de la bonne aubaine que je leur procure, pour songer à autre chose. Ils rient aux éclats en montrant de longues dents blanches, de vraies dents de loup, et je crois bien qu'ils m'ont remercié du service que je venais de leur rendre.

Ces brutes ne connaissaient que deux choses : se battre et piller. Je dois reconnaître que, pour piller surtout, ils étaient très-forts.

La troupe se remet en marche. Je suis gardé à vue par deux hommes qui ont reçu l'ordre de me tuer si je cherche à fuir.

Au bout de la plaine je vois plus de deux cents soldats, prisonniers comme moi, mais dans quel état !

Trop faibles pour nous défendre, mourant de faim, nous étions là comme un troupeau de moutons conduits par des bergers ivres et surveillés par des chiens avides de sang. Personne de nous ne cherchait à éviter les coups qu'on lui portait ; nous avions à peine assez de forces pour nous tenir debout, assez d'énergie pour ne pas demander la mort.

Jugeant sans doute que nous étions en nombre suffisant pour former un convoi, nos bourreaux remontèrent à cheval, et, se servant du fer de leur lance comme d'un aiguillon, ils nous chassèrent devant eux, maltraitant ou tuant même ceux que la faiblesse empêchait d'avancer.

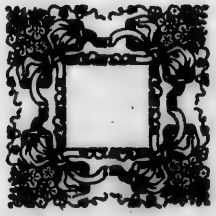
Comme il y avait parmi nous beaucoup de malades, on nous empêchait de séjourner dans les villages et même à proximité des fermes isolées. Quand la nuit était venue, les cosaques faisaient cinq ou six grands feux et nous permettaient de nous asseoir autour et d'y faire cuire le peu d'aliments qu'ils mettaient à notre disposition. Quelle vie ! A moitié nus, mal nourris, nous restions là, accroupis dans la neige, nous retournant de temps en temps, pour empêcher nos corps amaigris de geler d'un côté pendant qu'ils se rechauffaient quelque peu de l'autre. Les officiers seuls obtenaient une botte de paille. Le matin, il y avait toujours, autour de chaque feu, pour le moins cinq ou six de nos compagnons d'infortune qui ne se relevaient plus. Les cosaques ramassaient les débris de nos feux, y ajoutaient au besoin quelques gros morceaux de bois et construisaient ainsi un bûcher où ils jetaient les cadavres. J'ai vu plus d'une fois des soldats auxquels il restait un souffle de vie mêlés aux morts et se tordre dans le brasier en poussant des cris qui retentissaient au loin. Nos bourreaux, compatissants à leur manière, achevaient ces malheureux d'un coup de lance, nous forçaient à reformer nos rangs et, nous chassant devant eux, poursuivaient leur voyage jusqu'à la prochaine étape, où les mêmes scènes se renouvelaient.

Les sauvages ne m'avaient pris ni les lambeaux de drap qui enveloppaient mes pieds, ni mon pantalon brûlé et troué, ni ma capote usée jusqu'à la corde. Ils m'avaient même rendu mon sac, après l'avoir vidé. Tous ces

objets étaient en effet peu dignes de leur convoitise. Pour moi c'était la chaleur, c'était la vie.

Plus fort que la plupart de mes camarades, je marchais en tête du triste cortège, songeant au moyen de m'évader à la première occasion. Car j'avais cru comprendre qu'on nous conduisait en Sibérie, ou plutôt, qu'on voulait nous faire mourir de froid, de faim et de fatigue.

Cela ne faisait nullement mon affaire. C'était la liberté, c'était la patrie qu'il me fallait, et tous les Russes ensemble, si Dieu exauçait mes vœux, ne sauraient me réduire en captivité.



VII.

AGONIE

De temps en temps je regardais en arrière afin de voir si je ne rencontrerais pas, parmi mes compagnons d'infortune, quelques figures de connaissance. Tous marchaient tête baissée, les mains sous les aisselles, grelottants, hâves, découragés. Parfois un pauvre prisonnier à bout de forces se laissait tomber et refusait de se relever, malgré les coups et les menaces de nos féroces conducteurs. Un coup de lance le délivrait de l'existence.

Combien en ai-je vu mourir ainsi! Il fallait si peu de chose pour tuer tous ces malheureux qui n'avaient plus de sang dans les veines et dont la plupart, à jeun depuis plus de vingt-quatre heures au moment où ils furent arrêtés, n'avaient pas reçu depuis assez de nourriture pour réparer leurs forces épuisées.

Singulier contraste, cruelle ironie du sort, nos conducteurs, ou pour mieux dire nos bourreaux, ne manquaient de rien. Hommes et chevaux étaient frais et robustes; ces derniers hennissaient de contentement et secouaient gaîment leurs longues crinières, pendant que leurs maîtres sifflaient des airs joyeux et, pour insulter à notre misère, nous montraient du doigt en riant aux éclats.

Je me retournais peut-être pour la centième fois, et j'allais me décider à tenter tout seul l'évasion, lorsque, ô bonheur! je vis le caporal qui se faufilait à travers les rangs pour me rejoindre. Ce fut une grande joie pour nous, car peine partagée est plus légère à porter.

— Tu regardes trop souvent du côté de la forêt, me dit mon ami à voix basse; on finira par deviner tes intentions.

— En tout cas, tu les a devinées, toi, répondis-je en lui serrant la main. Je n'ai nulle envie de me rendre en Sibérie; à la première occasion je me jette dans la forêt... Te crois-tu assez fort pour me suivre?

— Je suis capable de tout! Maintenant que ces voleurs m'ont débarrassé de mes bagages, je saurai courir comme un lièvre.

— Alors, c'est bien décidé; là-bas, près de ces buissons où la route change de direction nous décampons au plus vite.

Nous arrivons à l'endroit convenu; aucun de nos conducteurs ne nous voit. Je pousse le caporal du coude:

— Y es-tu ?

— Oui.

— En avant !

Et nous voilà partis, courant de toute la vitesse de nos jambes, nous encourageant mutuellement, haletants, fortifiés seulement par l'idée que la liberté sera le prix de nos efforts.

Mais nous avions plus de bonne volonté que de forces. Au bout de vingt minutes le caporal se laissa tomber, me suppliant de ne pas l'abandonner.

Les cosaques ne s'étaient sans doute pas aperçus de notre fuite, ou bien ils ne voulaient plus se donner la peine de courir après nous. En tout cas, nous n'étions pas poursuivis, et c'était tout ce que nous demandions pour le moment. Mais bientôt une autre inquiétude vint refroidir notre enthousiasme : comment nous orienter dans cette épaisse forêt, et comment surtout nous procurer des vivres et un asile pour la nuit ?

— Que faire ? demanda le caporal.

— Sortons de la forêt, répondis-je, et retournons sur nos pas ; c'est le moyen le plus sûr de ne pas nous perdre.

Au bout d'une demie heure, nous avions en effet retrouvé les traces de la lamentable caravane.

En dépouillant deux ou trois cadavres, nous pûmes nous vêtir à peu près. J'étais devenu un maître tailleur capable et un fabricant de chaussures très-habile. Ce que je confectionnais ainsi, à la hâte, n'était certainement pas de la dernière élégance, mais nous étions défendus tant bien que mal contre les âpres morsures du vent, et nous ne pouvions rien demander de plus dans les circonstances actuelles.

Le pauvre caporal grelottait ; il avait la fièvre. Bientôt il lui fut impossible de marcher sans s'appuyer sur moi ; faible comme j'étais, je fis de mon mieux pour soutenir le malheureux garçon qui à chaque instant me priait de l'abandonner et de songer à ma propre conservation.

Inutile de dire que je repoussais ce conseil avec la plus grande énergie.

Nous nous traînâmes ainsi jusqu'au soir. Alors, n'en pouvant plus, nous nous mîmes à la recherche d'un gîte. Ce n'était pas chose facile. Le vent soufflait avec tant de violence que nous avions beaucoup de peine à nous tenir debout, et il nous lançait à la figure des tourbillons de neige qui nous aveuglaient et nous coupaient la respiration.

Nous allions tomber d'épuisement, lorsque je vis au loin une maison en ruines. Cette vue ranima notre courage. Si nous pouvions nous traîner jusque là, nous serions à l'abri du vent et de la neige, nous pourrions sécher nos vêtements, nous chauffer peut-être, nous reposer. Il s'agissait de faire un dernier effort pour nous traîner jusque là.

Quelle marche pénible ! mon ami ne cessait de gémir et se laissait traîner comme un homme ivre qui ne sait plus faire usage de ses jambes. Au moment où nous allions atteindre notre abri, j'y vis pénétrer quelques prisonniers. Ils étaient aussi épuisés, aussi misérablement vêtus que nous.

Nous entrâmes...

Un grand feu flambait au milieu de la masure, dont la porte, l'escalier et tout ce qui pouvait brûler avaient été brisés et jetés dans le foyer. La place était tellement remplie de soldats, qu'il nous fut d'abord impossible d'y pénétrer. Mais nous remarquâmes bientôt que, dans les rangs serrés autour du brasier, il y avait des morts et des mourants.

J'enlevai deux ou trois cadavres et je procurai ainsi une bonne place

près du fe à mon pauvre camarade qui avait plus que moi besoin de réchauffe ses membres engourdis.

Ah! qu'on est bien près d'un bon feu, quand on a été sur le point de mourir de froid!

Le caporal me serra la main.

— Je te dois la vie, me dit-il ; sans toi, je serais mort depuis longtemps.

Il était heureux, le pauvre garçon, il pouvait se chauffer, sécher ses haillons, panser ses plaies!...

Moi, je songeais à l'avenir. Le feu est une bonne chose, mais il ne nourrit pas, et nous mourions de faim. Rester dans la cabane jusqu'au matin, c'était perdre un temps précieux. Il nous fallait absolument partir, atteindre une habitation quelconque et trouver un peu de nourriture. Mais comment décider mon compagnon d'infortune à se remettre en route? Il était si faible, si épuisé et surtout si découragé! Je résolus de lui accorder encore une heure pour qu'il pût prendre un peu de repos ; je profiterais de ce répit, pour sécher mes guenilles et pour compléter, si possible, notre pauvre toilette.

Les autres fugitifs me regardaient faire sans avoir le courage d'imiter mon exemple.

— Pourquoi se donner tant de peine, me dit un vieux soldat ; mourir ici ou un peu plus loin, n'est-ce pas toujours la même chose?

— Qui te dit que nous ne pourrions pas rejoindre l'armée?

— L'armée est loin, mon pauvre ami, et, comme tu n'as pas envoyé d'aide de camp pour la prévenir, elle ne t'attendra pas.

— Quand même cela serait, j'entreprendrai le voyage tout seul s'il le faut, et je marcherai tant que j'en aurai la force, tant qu'il me restera une goutte de sang dans les veines. Au lieu de t'abandonner au désespoir, tu devrais me suivre.

— Te suivre, s'écria le vieux guerrier, te suivre, regarde!

Et il me montra ses pieds.

Horreur! la gangrène les avait déchiquetés et l'horrible maladie allait achever celui que le fer et le plomb avaient respecté sur les champs de bataille.

J'éveillai le caporal. Il se frotta les yeux, poussa un long soupir et me demanda ce que je voulais.

— Partir, lui dis-je.

— Je reste ici, répondit-il comme dans un rêve ; nous partirons demain.

— Non, demain il sera trop tard. Viens de suite. Lève-toi. Je t'ai fait une bonne paire de chaussures bien chaudes avec la peau d'un havre-sac ; de plus, voici une capote pas trop usée...

— Demain...

— Tu veux donc mourir ici?...

— Une heure encore...

— Mais, malheureux, dans une heure, dans deux heures, demain, tu ne seras pas plus avancé que maintenant. Au contraire, la faim t'aura tellement épuisé que tu ne sauras plus marcher. Viens, je t'en prie.

— Non.

— Eh bien! adieu. Si jamais je revois le pays, j'irai dire à tes parents que tu es mort en Russie, quoiqu'il te fut facile de te sauver... je dirai que le courage t'a manqué.

Je fis un pas vers la porte. Mais pour rien au monde, je ne fus parti sans mon ami. Je voulais seulement lui faire peur.

M ruse réussit. Il me rappela.

— Voyons, me dit-il, aie pitié de moi ; accorde-moi encore quelques instants. Il fait si bon ici, près du feu ; la chaleur fermera mes plaies, et je serai plus fort quand mon sang ne coulera plus.

Je ne répondis pas, mais je me mis à envelopper ses pieds. Le malheureux blessé ne cessait de me remercier. Je lui fis endosser une capote pas trop usée enlevée à un mort et il consentit enfin à me suivre, non sans jeter un dernier regard de regret sur les flammes gaies et claires du foyer.

Dehors, l'obscurité était complète. Le vent soufflait avec moins de violence, mais la neige tombait toujours.

— Rentrons, me dit le caporal, il fait si noir que nous tomberons dans quelque précipice.

— Marchons, répondis-je ; sur notre route nous trouverons d'autres bivouacs dont les feux nous guideront.

Nous avancions lentement, nous heurtant parfois à des cadavres ou à des affûts brisés qui barraient la route.

Au bout de deux heures, nous nous trouvâmes au milieu d'un village. Pour la première fois depuis longtemps nous étions dans le voisinage de maisons habitées. Nous allions demander l'aumône aux Russes, c'est-à-dire à nos ennemis les plus acharnés. Le caporal me proposa d'attendre le jour ; frapper le soir, à la première porte venue, sans avoir exploré les environs, c'était courir volontairement de trop grands dangers. Mieux valait, disait-il, attendre au lendemain.

Alors nous pourrions peut-être nous adresser à une femme ou à un enfant qui nous traiteraient avec moins de rigueur que ces paysans à l'air féroce dont la haine pour les soldats français s'était, d'après ce qu'on nous avait raconté, signalée par les plus grands excès.

J'accédai au désir de mon compagnon d'infortune, et nous nous mîmes à la recherche d'une étable où d'une grange où il nous serait possible de passer le reste de la nuit.

Après avoir cherché pendant quelque temps, nous arrivâmes à une espèce de remise remplie de paille et de foin. En y pénétrant, je heurtai du pied quelques betteraves abandonnées là depuis la veille peut-être, car elles étaient à peine gelées. Ces racines étaient pour nous un trésor inestimable ; nous nous mîmes à en manger avec une avidité incroyable.

Puis, ayant creusé un trou dans un tas de fourrages secs, nous nous serrâmes l'un contre l'autre et bientôt, après avoir prié le Ciel de nous protéger, nous goûtâmes les bienfaits du sommeil.

Quand je me réveillai, le jour était venu. Mon ami dormait toujours, et je vis qu'il lui serait impossible de se remettre en route. Ne voulant pas l'abandonner, je me levai tout doucement, et, me cachant avec soin, j'inspectai les environs.

Il y avait là une quinzaine de petites fermes, entourées chacune d'un lopin de terre.

Toutes ces maisons, sauf celle dont la remise nous avait servi de chambre à coucher et de salle à manger, étaient bâties en troncs d'arbres à peine équarris ; elles avaient l'aspect le plus misérable et leurs habitants ne devaient pas être en état de nous offrir une aumône bien abondante.

Mais il nous fallait si peu de chose. Une petite place au coin du feu, un

peu de nourriture et quelques lambeaux de linge pour panser nos plaies. Pourrait-on refuser cela à deux malheureux sur le point de succomber, et se trouverait-il sur la terre une créature humaine assez barbare pour nous repousser ?

Et me voilà dans la rue, hésitant encore, tremblant, me préparant à tendre humblement la main.

Je m'approche d'une maison qui se distingue des autres par le soin minutieux avec lequel les abords sont entretenus. A l'intérieur, j'entends un enfant qui pleure, et une voix de femme, fraiche et claire, chante gaîment pour apaiser le petit mécontent. Cette voix si douce, c'est la voix d'une mère ; il y a là une femme qui sait aimer et compatir ; lorsqu'elle verra ma misère, son cœur sera ému de compassion. Elle songera sans doute que son enfant peut se trouver un jour comme moi dans la plus extrême misère, forcé d'implorer la charité des étrangers. Oui, tout me dit que cette femme sera miséricordieuse.

Cependant j'hésite encore. Je tremble, mon cœur bat à rompre ma poitrine, je suis forcé, pour ne pas tomber, de m'appuyer contre le mur de la cabane. Si cette femme allait s'effrayer à ma vue, se mettre à crier, appeler son mari, ses voisins, parmi lesquels il s'en trouvera certainement qui voudront se donner le cruel plaisir de me maltraiter, de me tuer peut-être ?...

Chassant cette cruelle pensée, je frappe ou plutôt je gratte timidement à la porte ; comme un criminel qui frémit en songeant qu'il va se trouver devant ses juges, j'attends tout tremblant.

La porte s'ouvre...

Raphaël n'a jamais peint Madone plus belle que cette jeune mère à l'opulente chevelure blonde, aux grands yeux bleus, aux lèvres roses, au teint d'une fraicheur merveilleuse. Et qu'il était beau, le gros bébé joufflu qu'elle tenait par la main ! Mais quel cœur de tigre dans ce corps d'ange ! A peine ai-je eu le temps de formuler mon humble prière, qu'un violent coup de poing en pleine figure m'envoie rouler au milieu de la rue ; puis la mégère ferme la porte en poussant de grands cris.

A cet appel, une douzaine de paysans sortent de leurs demeures. Voyant de quoi il s'agit, ils retournent chez eux et reviennent bientôt, armés de haches, de bâtons et de fourches.

Etourdi et sentant que les forces vont bientôt me manquer, je me mets cependant à courir, tout en criant à mon ami de se tenir caché.

Malheureusement, le pauvre garçon ne l'entend pas ainsi. Je le vois sortir du hangar, pâle, défait, se trainant à peine, mais beau d'audace et de fierté.

— Fuis, me dit-il ; pendant que ces brutes m'achèveront, tu pourras atteindre la forêt et échapper à leur vengeance !

Et, sans hésiter, le front haut, les bras croisés sur la poitrine, il se place au milieu du chemin.

Les paysans s'arrêtent indécis. L'homme le plus sauvage du monde doit éprouver quelque répugnance à frapper un ennemi qui ne se défend pas. Mais l'hésitation de nos bourreaux ne dure pas longtemps. Ils nous reprochent l'incendie de Moscou et tombent sur nous à coups de poings et de bâtons.

Dès la première attaque, n'ayant aucune arme pour me défendre, étant d'ailleurs trop faible pour tenir tête à tous ces forcénés, je jugeai prudent

de me peletonner comme un hérisson, les deux mains jointes sur ma tête. La foule hideuse qui m'entourait était furieuse de me voir souffrir si peu. Les femmes surtout s'acharnaient, me roulant d'un côté de la rue à l'autre. Ce jeu cruel finit par les amuser beaucoup : elles riaient aux éclats et applaudissaient chaque fois qu'un coup bien appliqué m'arrachait un cri de douleur.

Plus heureux que moi, le caporal était tombé, mort ou évanoui, au premier coup que lui porta un grand vaurien, le chef de la bande sans doute, qui, voyant mon ami hors de combat, se rua sur moi avec une fureur inouïe.

Cela ne pouvait durer bien longtemps. Comme je refusais obstinément de me relever, un paysan écarta ceux qui me serraient de plus près, et, levant sa hache, il fit mine de m'en frapper.

Je fermai les yeux en recommandant mon âme à Dieu.

La brute n'eut pas le temps d'exécuter son projet ; une femme arrêta son bras et lui parla avec volubilité. Elle avait sans doute trouvé un bon moyen de nous faire entendre raison, car tous mes bourreaux, hommes et femmes, se mirent à rire et à battre des mains. La mégère partit en courant et revint au bout de quelques instants avec une marmite d'eau bouillante !

Elle se disposait à m'infliger le plus cruel des supplices, lorsque son attention fut attirée par l'arrivée de deux cosaques dont les chevaux, couverts d'écume, faillirent écraser les plus acharnés de mes persécuteurs.

Alors, ramassant ce qui me restait d'énergie, j'essayai de fuir, mais trop de souffrances m'avaient épuisé. Je n'avais pas fait dix pas que je perdis connaissance.

VIII

UN COSAQUE BIENFAISANT!

COMBIEN de temps suis-je resté là, étendu sur la terre glacée, perdant mon sang par vingt blessures ?

Je l'ignore, mais jugez de mon étonnement lorsque, revenant à moi, je me vois au milieu d'une cabane bien chauffée, couché sur un bon lit. Chose plus surprenante : un cosaque, grand et bel homme à la longue barbe noire, se tient près de moi et cherche à me consoler. Sa voix est douce et le français qu'il parle, sans être tout à fait correct, est très-compréhensible. Voici ce qu'il me raconte :

A la vue des cavaliers, les paysans avaient cessé de me maltraiter et la femme qui devait m'arroser d'eau bouillante avait pris la fuite. Au grand étonnement de mes bourreaux, les cosaques les critiquèrent vivement et les menacèrent même de leurs lances, disant que les soldats étrangers devaient être conduits en Sibérie, mais que nul n'avait le droit de les tuer ni même de les maltraiter.

Les braves militaires nous avaient portés, mon ami et moi, dans l'habitation la plus proche, et, malgré les murmures du fermier et de sa femme, ils se mirent à laver nos plaies et à nous frictionner avec des tampons de laine. Ils s'aperçurent bientôt que le pauvre caporal avait cessé de vivre. Plus robuste que lui, j'avais résisté à tant de misères et de tortures.

Le cosaque me disait tout cela en me serrant la main, se levant de temps en temps pour fermer la porte que les Russes semblaient, dans leurs incessantes allées et venues, ouvrir à plaisir pour m'exposer aux courants d'air.

— Les sauvages ! s'écria-t-il ; si je m'en allais, ils vous auraient bientôt massacré. Mais, soyez tranquille, je ne vous abandonnerai pas... Pauvre homme, que de souffrances il a fallu pour vous mettre dans cet état !

Et il était tout ému en parlant ainsi.

— Je ne souffrirai plus longtemps, répondis-je ; dans quelques heures j'aurai rejoint mon pauvre camarade.

— Non, non !... Votre ami était trop faible pour vous suivre dans votre course aventureuse, et le bon Dieu lui a fait une grande grâce en l'appelant à lui. Mais vous, qui avez la force et l'énergie, vous retournerez dans votre pays, où vous attendent vos parents et vos amis.

— Je n'ose plus l'espérer !

— Ne vous laissez pas aller au découragement ! Nous avons examiné et pansé vos blessures ; elles sont sans gravité et avant une heure d'ici vous pourrez vous mettre en route.

— Impossible...

— Pourquoi cela ?

— Je suis trop faible ; depuis plusieurs jours j'éprouve les tourments de la faim.

Le cosaque se leva d'un bond.

— Maladroit que je suis ! s'écria-t-il, je ne songeais pas même à vous offrir quelques aliments. Attendez un moment.

Dans un coin de la cuisine, près du four, se trouvait son porte-manteau, vraie corne d'abondance où les cosaques entassent toutes sortes de provisions, quand ils n'y cachent pas le butin fait sur les prisonniers.

— Tenez, me dit-il en jetant sur mon lit quelques vêtements et du linge, voilà de quoi vous équiper ; habillez-vous à la hâte, pendant ce temps j'irai aux vivres.

J'essayai de me lever, mais ma faiblesse était trop grande et je m'évanouis de nouveau. Cela ne dura pas longtemps. Mon sauveur, ayant découvert une cruche de bière, m'en versa quelques gouttes sur les lèvres. La boisson bienfaisante me ranima et je me sentis réellement fort lorsque j'en eus pris un grand verre et mangé un morceau de pain avec du caviar.

Le cosaque paraissait aussi joyeux que s'il eût sauvé la vie à son propre frère. Il me conseilla de nouveau de m'habiller à la hâte, me remit un gros paquet de provisions, et, comme je le remerciais avec la plus vive reconnaissance :

— C'est bien ! c'est bien ! dit-il brusquement, nous n'avons pas le temps de parler de ces choses-là... Vous voici en état de vous mettre en route, je vous guiderai jusqu'au chemin qui doit vous conduire en Pologne. Là vous serez sauvé ou à peu près.

Tout en parlant, il avait ouvert la porte ; m'ordonnant de le suivre, il se mit à marcher à grands pas du côté de la forêt. Après avoir dépassé les dernières maisons du village, le cosaque se retourna de mon côté et me dit d'une voix émue :

— Du courage et de l'énergie, car la route est longue, mais songez aussi que la délivrance est au bout. Puis, marchant toujours de son pas régulier, il me parla de mon pays et de ceux qui m'attendaient là-bas. Et il me raconta son histoire. Lui aussi avait beaucoup souffert. Il m'avait déjà grandement surpris en se servant avec une certaine aisance de la langue française, mais il mit le comble à mon étonnement en me parlant ma langue maternelle dans toute sa pureté !

— Rien ne doit nous surprendre ici-bas, dit-il en ralentissant le pas pour me permettre de marcher à son côté... Je suis né à B... Mes parents m'avaient élevé le mieux possible, ils comptaient me laisser un peu de bien et j'étais sur le point d'entrer par le mariage dans une famille très-respectable, lorsque les troupes républicaines envahirent notre pays. Mon père se joignit aux braves paysans qui essayèrent de repousser l'ennemi, et je

combattis à ses côtés. On reconnaîtra un jour ce que nous avons fait pour la patrie. Mon père fut tué, ma fiancée perdit toute sa famille et mourut de chagrin... Malgré cela on voulut me contraindre à servir dans l'armée française ! Je me cachai dans les bois. Un jour, sur le point d'être arrêté, je tuai un gendarme et le traître qui lui servait de guide. Traqué comme une bête fauve, je passai la frontière et pris du service dans l'armée prussienne. Puis, lorsque la Prusse se fit l'alliée de la France, je partis pour la Russie, toujours prêt à venger la mort de ceux que j'ai tant aimés.

Ces dernières paroles m'affligèrent beaucoup ; malgré tous mes malheurs j'étais resté fidèle à la France et à l'empereur. D'un autre côté, je comprenais les souffrances qu'avait endurées mon bienfaiteur avant de passer à l'ennemi, et je n'osais ni l'excuser ni le combattre. Devinant sans doute ma pensée, il se hâta de me dire :

— Ne parlons plus de tout cela... Peut-être l'empereur de Russie et ses alliés aimeront-ils mieux faire la paix avec Napoléon que d'aller le combattre en France. Quoi qu'il en soit, si jamais je retourne au pays, j'espère vous y rencontrer... Voici le moment de la séparation. Mon camarade, un bon garçon au fond, mais peu porté à protéger les Français, pourrait s'impatienter si je tardais plus longtemps. Ensuite, dans une bonne heure notre détachement arrivera au village que nous venons de quitter, et il ne faut pas que je manque à l'appel... Adieu ! et que le ciel vous protège.

Je voulus répondre, mais l'émotion m'étouffait.

— Du courage, reprit le cosaque, et surtout de la prudence. Suivez ce petit sentier, c'est-à-dire, marchez dans la même direction, en vous tenant sous bois. Après dix heures de marche, vous arriverez à une route assez large et un peu plus loin vous verrez un cours d'eau. C'est la frontière de la Pologne. A partir de ce point, les mauvaises rencontres deviendront plus rares et plus faciles à éviter... Adieu !

Je mouillai de larmes de reconnaissance la main que me tendit mon généreux compatriote et, après l'avoir remercié de nouveau avec effusion, je me remis en route.

A peine avais-je fait une dizaine de pas, que le cosaque me rappela.

— Avez-vous de l'argent ? me demanda-t-il.

— Non...

— Cela ne me surprend pas. Cependant vous pourriez en avoir besoin. Heureusement, il m'en reste un peu. Tenez !...

Et il me tendit sa bourse.

— Non ! m'écriai-je, ce serait abuser da votre générosité et je me le reprocherais toute ma vie.

— Au contraire, vous me ferez le plus grand plaisir en acceptant... Ne refusez pas, sinon je jette le tout, pour vous prouver que je puis m'en passer. Prenez aussi ce couteau, il vous sera utile.

Plus moyen de refuser ! Une dernière poignée de main et nous voilà en route, chacun de son côté, moi le cœur bien gros et les larmes aux yeux.

Et lui ?

Il souffrait peut-être plus que moi, car il m'avait semblé qu'il faisait des efforts surhumains pour cacher son émotion. On n'oublie pas si facilement le pays où l'on a passé les plus belles années de sa vie !

Au bout de quelques instants je me retournai. Le cosaque marchait toujours la tête baissée, comme un homme qui rêve... ou qui pleure. Je le

regardai longtemps, espérant qu'il allait m'envoyer un dernier signe d'adieu. Il disparut sans m'avoir donné cette joie.

Que se passait-il dans ce cœur ulcéré? Je priai le bon Dieu de lui rendre au centuple tout le bien qu'il m'avait fait.

Jamais je ne revis le brave homme qui me sauva des mains de mes bourreaux et à qui je dois en grande partie d'avoir revu mon pays. Mais longtemps après j'entendis raconter l'histoire d'un soldat russe, qui, lors de l'Invasion, en 1815, mit le feu à la maison d'un habitant de B..., et déclara en très-bon flamand qu'il avait fait cela pour se venger. Personne cependant ne put me dire son nom et toutes mes démarches n'amenèrent d'autre résultat que de me faire découvrir certains documents dont mon petit-fils par alliance, Jean des Erables, saura sans doute profiter pour l'amusement de ses lecteurs.

IX

NOBLES CŒURS!

UNE couche de neige très épaisse couvrait la terre, mais le vent du nord l'avait durcie et j'avançais sans trop de difficulté. Cependant, après avoir marché pendant quatre ou cinq heures, je fus forcé de prendre un peu de repos. Puis, après avoir fait un repas plus que frugal, je me remis en route, bien disposé à marcher ainsi jusqu'à la frontière. Mais vers minuit, ayant vu sur le bord du chemin une petite bâtisse en ruines, probablement la cabane d'un chasseur, je ne pus résister à la tentation et j'entrai sans sonner ni frapper... la porte se trouvant à terre. Un gros tas de paille me fournit un lit chaud et commode, et je dormis jusqu'au matin.

Les jours se suivent mais ne se ressemblent pas. Le lendemain, je marchai toute la journée sans rencontrer un gîte, le vent était piquant, et une neige fine, tombant sans relâche, m'empêchait, malgré mon ardeur, de faire beaucoup de chemin.

Le soir venu, ni chaumière ni grange; cependant j'étais exténué, je n'en pouvais plus.

Je mangeai ce qui me restait de provisions, et, m'étendant tout de mon long sur la neige, je cherchai à m'endormir. Quelle horrible nuit! Tantôt les aboiements lointains d'un chien de garde ou les hennissements d'un cheval venaient me remplir d'effroi; tantôt je me disais: "Si des loups affamés venaient m'attaquer, je n'ai rien pour me défendre."

Alors je me levai en sursaut, bien décidé à lutter contre la fatigue et le sommeil et à veiller toute la nuit. Puis l'idée me vint de monter sur un arbre, mais, là-haut, le froid était si vif, le vent mordait si cruellement, que je fus bientôt forcé de descendre. D'ailleurs, si par malheur je m'étais endormi, j'aurais pu tomber et me casser le cou.

Je m'appuyai contre le tronc glacé d'un gros sapin, et, battant la semelle, je me réchauffai de mon mieux.

Des myriades d'étoiles scintillaient au firmament et semaient sur la neige glacée des points lumineux et brillants comme des diamants. Tout cela m'éblouissait et me fascinait. Mon état d'épuisement aidant, je fus bientôt pris de vertige. Il me sembla que les étoiles descendaient, descendaient encore, tournoyaient autour de moi, se rapprochant de plus en plus, m'attirant, me forçant pour ainsi dire à tourner avec elles. Bientôt, je ne vis plus qu'un grand cercle de feu qui tournait, tournait, se rétrécissant sans cesse.

Je tombai, la face dans la neige, après avoir heurté du front l'arbre contre lequel je m'étais appuyé. Cette chute me sauva, car malheur à ceux qui se laissent aller au sommeil dans de pareilles circonstances !

Malgré mon état extrême de faiblesse, je me remis en route, avançant péniblement, mais avançant tout de même, soutenu par l'idée que j'approchais du but.

Tout-à-coup j'arrivai à un grand espace vide. La nappe blanche qui s'étendait à droite et à gauche, était unie comme une glace. Devant moi, à une cinquantaine de pas, je vis la masse sombre des sapins, la continuation de la forêt. Cet espace sans arbres, c'était sans doute la rivière gelée et couverte de neige !

En appuyant à droite, je devais nécessairement arriver à un pont, à celui que traversait la grand'route.

Mais serait-ce bien le parti le plus sage ?

Ce pont était sans nul doute gardé par les cosaques et, si près de la liberté, c'eût été pénible de me voir de nouveau arrêter.

Si la glace était assez forte pour me porter !... Essayons toujours... Je descends lentement la berge, et, posant avec mille précautions un pied, puis l'autre, j'avance, les bras étendus, comme si je m'aventurais sur une corde raide. La glace paraît très-forte et je n'entends pas ce craquement sinistre annonçant qu'un gouffre va s'ouvrir. Alors je me mets à courir et j'atteins bientôt l'autre rive, joyeux, la tête en feu, me croyant sauvé parce que je foule le sol de la Pologne.

Puis, de nouveau mon imagination se met à travailler et je me demande quel serait mon sort si, contrairement à mon attente, on me refusait l'hospitalité.

Au commencement de la guerre, les Polonais ne voyaient en nous que des libérateurs. Mais aujourd'hui que nous sommes battus, humiliés, la pauvre Pologne n'est-elle pas de nouveau opprimée par la Russie, ne vais-je pas trouver encore sur mon chemin ces cosaques exécrés, toujours heureux quand ils peuvent maltraiter un soldat français ?

Pourquoi m'arrêter à ces tristes pensées ? N'ai-je pas échappé à d'innombrables dangers ? Maintenant que le plus difficile est fait, n'aurais-je pas doublement tort de me laisser aller au découragement ? Puis, ma mère a promis d'aller en pèlerinage à Hal si j'ai le bonheur de revenir sain et sauf, et je veux y aller avec elle !

Ces réflexions me donnèrent du cœur et je continuai à marcher, toujours droit devant moi, espérant bien que tôt ou tard je finirais par découvrir une habitation, chaumière ou château. En effet, après deux ou trois heures de marche, au moment où la clarté grise d'un triste jour d'hiver succédait aux ténèbres, je vis, à une petite distance, au milieu d'une immense clairière, une belle maison de campagne, entourée d'un fossé très large et d'une épaisse ceinture de sapins. Un silence solennel règnait partout. Nulle habi-

tation dans le voisinage. Je gravis un perron de plusieurs marches et, tout ému, je frappai à la porte. Mon sort allait se décider. Je sentais qu'il ne me restait plus de forces pour de nouvelles épreuves.

Deux longues minutes se passèrent. Alors j'entendis le bruit d'une fenêtre qu'on ouvrait avec précaution, et je vis un homme jeune encore qui me demanda ce que je voulais. Les mains jointes et d'une voix suppliante, heureux d'avoir entendu quelques mots de français, je répondis :

— Pour l'amour de Dieu, mon bon monsieur, ayez pitié de moi ! Je tombe de faim, de froid et de fatigue...

— Vous êtes Français ! reprit la voix ; il nous est défendu sous peine des châtiments les plus sévères d'accueillir un soldat étranger.

J'étais trop agité pour ajouter un mot de plus, et je restais là, les mains jointes, comme un condamné qui attend le coup de grâce. Mon interlocuteur se retira, mais sans fermer la fenêtre. Ceci me donna un peu d'espoir. Alors apparut, comme une vision céleste, une dame d'une grande beauté qui, me voyant si misérable, ne put retenir un cri de compassion.

— Pauvre soldat, dit-elle, non certes nous ne vous renverrons pas !

Et elle disparut à son tour.

Au même instant la porte s'ouvrit ; c'était le jeune seigneur lui-même qui venait au-devant de moi. Je voulus parler, mais les paroles expiraient sur mes lèvres glacées. Mon émotion et mon trouble étaient extrêmes et je dus m'appuyer au mur pour ne pas tomber.

— Du courage ! me dit le généreux Polonais, prenez mon bras, ne craignez rien, quelques pas encore et vous serez dans une place bien chaude où vous pourrez vous reposer.

La jeune dame accourut à son tour, m'adressant des paroles de consolation et aidant son mari à me soutenir. Je n'en pouvais croire ni mes yeux ni mes oreilles. Comment, après tant de souffrances, de misères et d'humiliations, j'étais fraternellement accueilli dans un manoir seigneurial et j'appuyais mon bras sur le bras d'une châtelaine !

Avant de venir rejoindre son mari, la noble dame avait prévenu domestiques et servantes qui couraient, s'empressaient, préparant tout ce qu'il fallait pour me secourir. Bientôt un grand feu flamba sous la large cheminée et j'entendis le bourdonnement joyeux de l'eau qui chauffait dans une immense bouilloire. Mais, ce qui me réconfortait le plus, c'étaient les paroles affectueuses qu'on m'adressait.

— Comme vous avez dû souffrir ! disait la dame, pendant que sur son ordre un domestique me débarrassait des lambeaux de drap sous lesquels saignaient mes pauvres pieds gelés.

— Quand vous aurez pris un peu de nourriture, vous irez vous reposer dans un lit bien chaud, ajoutait le châtelain.

La charitable dame voulut elle-même panser mes plaies. Ce fut encore elle qui m'offrit un bol de bouillon dont l'effet fut merveilleux. Je me sentais revivre, j'oubliais mes peines et mes angoisses.

Un domestique entra et dit que les ordres de M. le comte étaient exécutés.

On me conduisit dans une chambre à coucher où un feu de blocs de chêne répandait une douce chaleur. Sur le lit, je trouvai du linge et des vêtements. Quel luxe pour moi, pauvre fugitif ! Et quel bon lit ! Quand je sentis sur mes membres endoloris la douce chaleur d'un bon gilet de flanelle et d'une fine chemise de toile, fraîche et blanche, ayant cette odeur parti-

culière du linge qui a blanchi sur l'herbe parfumée et séché au grand air et que je me glissai entre deux draps fins et souples, il me sembla que je n'avais plus rien à désirer. Au bout de quelques minutes, je me sentis partir pour le pays des rêves et je dormis jusqu'au soir.

Je ne suis qu'un pauvre soldat, un vieux radoteur de "Napoléoniste," comme on dit, et je ne connais pas l'art d'émouvoir les cœurs ou d'exciter la curiosité à l'aide de ces subtilités de langage qui donnent une grande valeur aux choses les plus simples. Mais je serais le plus grand littérateur du monde, que je renoncerais encore à décrire le bien-être que j'éprouvai en m'éveillant, reposé, fortifié, heureux de vivre.

Assis sur le bord de mon lit, je regardais, tout rêveur le feu qui s'éteignait en jetant parfois la lueur vacillante de ses dernières flammes dans tous les coins de la chambre.

Tout-à-coup la porte s'ouvrit et le baron entra, suivi d'un domestique.

— Vite, vite, dit-il, cachez-vous ; les cosaques seront ici dans quelques minutes.

J'étais au désespoir. Comment, les cosaques sont là ! Ils vont fouiller la maison, me découvrir peut-être et, alors, quel sera le châtiment de mes bienfaiteurs ?

Quant aux dangers qui me menaçaient moi-même, je n'y songeais pas. Moi, je n'étais rien, absolument rien qu'un malheureux, condamné à mourir aujourd'hui ou demain, ici ou un peu plus loin. On n'avait qu'à me livrer et tout serait dit.

Le comte se fâcha. Ce n'était pas ainsi qu'il prétendait pratiquer les saints devoirs de l'hospitalité.

Alors j'insistai, je voulus m'en aller immédiatement, fuir, me cacher dans les bois, me jeter dans un puits, disparaître d'une manière ou d'une autre. Mais compromettre mes bienfaiteurs, jamais ! Et tout en disant cela, je voulus m'habiller. Le baron et son domestique eurent toutes les peines du monde à me retenir. Je finis par céder.

Le danger, me disait le baron, n'était pas assez grand pour nous faire perdre la tête. Les cosaques étaient de terribles brigands, mais ils n'avaient pas inventé la poudre ; on n'aurait pas de peine à les tromper. Je n'avais qu'à faire ce que me dirait le domestique: lui-même irait au devant de l'ennemi.

Il descendit, me laissant là avec une espèce de colosse, fort comme un cheval, mais bon enfant et doux comme un mouton, qui, ne sachant pas un mot de français, s'expliquait par signes.

Ayant compris ce qu'il voulait de moi, je me glissai entre deux matelas, le long du mur. Le Polonais, après avoir caché mes vêtements, se déshabilla, s'enveloppa la tête d'un grand foulard et se coucha à ma place.

Au bout de deux minutes, je l'entendis ronfler comme un tuyau d'orgue. Il jouait son rôle avec autant de talent que le plus roué des comédiens.

J'étais bien loin d'être à mon aise ; à moitié étouffé, manquant d'air, je me disais que, si ce supplice se prolongeait trop longtemps, je devais infailliblement périr. Puis, si les cosaques me trouvaient, quelle horrible situation !

Et mes bienfaiteurs ?... On les maltraiterait peut-être, on confisquerait leurs biens, on les jetterait en prison !... Je ne pouvais pas permettre cela et mon devoir était d'aller au-devant des Russes pour leur dire que j'étais

le seul coupable. Pour exécuter ce beau projet, je me mis à remuer bras et jambes afin de sortir de mon étroite cachette. Mais j'avais compté sans mon singulier camarade de lit. Il pesa sur moi de tout son poids et me pinça rudement, comme pour me faire comprendre que toute tentative de révolte serait sévèrement réprimée.

Au même instant un bruit de pas se fit entendre dans l'escalier. Les cosaques venaient fouiller la maison.

Lorsqu'ils entrèrent dans ma chambre, je fus sur le point de me trahir, tellement la frayeur me faisait perdre la tête. Quant au Polonais, il ronflait plus fort que jamais.

— En voilà un qui s'est couché de bonne heure, dit le premier cosaque, un brigadier sans doute, car l'autre ajouta immédiatement :

— Vous avez raison !

— Il est très-fatigué, dit le comte, qui accompagnait les cavaliers.

— On le voit, très fatigué, reprit le cosaque numéro un.

Et, riant aux éclats, il imita le geste d'un homme qui boit.

Le cosaque numéro deux regarda sous le lit et même dans la cheminée, puis les deux chasseurs d'hommes quittèrent la chambre pour continuer ailleurs leurs perquisitions. Dix minutes — dix siècles — après, retentissait au dehors le galop de leurs chevaux.

Alors je sortis de ma cachette. Serrant la main du brave Polonais, je lui témoignai ma reconnaissance, m'exprimant en français, en flamand, en espagnol, mais sans pouvoir lui dire un mot de sa propre langue.

Le comte vint nous rejoindre.

— Nous voilà tranquilles pour plusieurs jours, me dit-il ; j'ai offert quelques petits verres d'eau-de-vie à ces braves garçons qui ne manqueront pas de vanter partout mon respect sans bornes pour la volonté de l'empereur.

— Monsieur le comte, répondis-je d'une voix émue, je regrette infiniment de vous avoir causé tant d'inquiétude. Je vous en prie, laissez-moi partir. La nuit arrivera bientôt et, grâce à l'obscurité, je pourrai atteindre la forêt sans être vu.

Le comte ne me laissa pas achever.

— Inutile d'insister, reprit-il, vous partirez lorsque vous serez rétabli et pas avant. A quinze lieues d'ici demeure un de mes amis qui habite un château au milieu des bois. Ce grand garçon, continua-t-il en me montrant le Polonais qui achevait de s'habiller, vous conduira jusque là. Vous serez muni d'une lettre de recommandation, mon ami vous fera bon accueil et vous procurera un guide pour vous conduire en Autriche.

Il n'y avait plus rien à répondre ; je voulus remercier l'homme généreux auquel je devais la vie, mais il ne m'écouta pas. Il descendit après m'avoir recommandé de le rejoindre.

Un excellent repas nous attendait. J'y fis grand honneur malgré mon émotion, puis, chaudement couvert d'une immense robe de chambre fourrée, je pus m'étendre dans un large fauteuil au coin d'un bon feu.

Quelles prières ardentes j'adressais à Dieu pour ces nobles cœurs qui me témoignaient tant d'intérêt, s'exposaient à de si grands dangers pour secourir un pauvre soldat que leur charité avait arraché à la mort !

La comtesse, de sa voix douce qui résonnait à mon oreille comme une musique céleste, me pria de raconter mon histoire. Je la vis plus d'une fois émue, surtout lorsque je lui parlai de mes parents qui avaient pleuré toutes les larmes de leurs yeux en me voyant partir.

Puis on causa de mon voyage au château du noble Polonais, ami du comte.

Il fut décidé qu'on me procurerait un costume de paysan polonais ; mon gros camarade Ivan m'accompagnerait et si par hasard nous étions surpris par des cosaques, je ferais le sourd-muet. C'était le meilleur moyen de ne pas me trahir.

Enfin, au bout de quinze jours, comme j'étais complètement rétabli et en état de supporter les fatigues du voyage, j'obtins, après de longues instances, la permission de me mettre en route.

C'est le cœur brisé que je pris congé de mes généreux bienfaiteurs. Le comte et son angélique compagne, émus eux-mêmes jusqu'aux larmes, me souhaitèrent un bon voyage et recommandèrent à Ivan de veiller sur moi comme sur un frèr

Que sont devenus ces nobles cœurs? Jamais je n'ai pu avoir de leurs nouvelles, malgré plusieurs lettres que j'ai envoyées à leur adresse. Ont-ils quitté leur patrie pour chercher ailleurs un asile plus tranquille? La cruelle Russie, toujours disposée à se venger, les a-t-elle envoyés, comme tant d'autres, dans les déserts glacés de la Sibérie?

Qui sait?

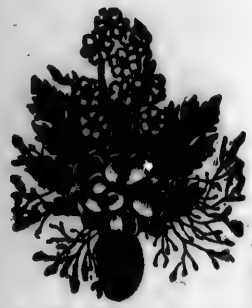
A certaines époques et sous certains gouvernements, la vertu et les nobles qualités du cœur ne sont pas une protection contre l'injustice du persécuteur.

Quoi qu'il en soit, que le Seigneur leur rende le bien qu'ils m'ont fait.

Que Dieu protège la Pologne!

X

LE RETOUR AU PAYS



MON compagnon de voyage se montra digne de sa charitable mission. Il ralentissait le pas quand il me voyait fatigué, me fit bien accueillir dans deux fermes bâties le long de notre route et m'y procura un bon gîte pour la nuit.

Le soir du troisième jour, nous arrivâmes au terme de notre voyage.

Inutile de dire que j'étais très-inquiet, malgré la lettre de recommandation que m'avait remise mon protecteur. Le baron allait-il me faire un bon accueil? Ne se contenterait-il pas de me remettre un léger secours et de me dire après cela : "Voilà la route que vous avez à suivre, et que Dieu vous bénisse!" Tout le monde n'est pas disposé à risquer sa fortune et sa liberté pour le plaisir de soulager la misère d'un étranger.

J'avais tant souffert depuis quelques mois, qu'il m'était impossible de croire que je m'en tirerais aussi bien ici que chez le charitable comte.

Je ne restai pas longtemps dans le doute.

Après m'avoir engagé par signes à me cacher dans un massif de chênes, à quelques pas du château, Ivan frappa à la porte. Il voulait, avant de me présenter, s'assurer que je ne courais aucun danger.

Il revint bientôt me dire que le baron m'attendait. Je lui demandai si l'on allait me donner l'hospitalité. Bien qu'il ne comprit pas mes paroles, le bon Ivan devina ma pensée : il m'encouragea de la voix et du geste et, me prenant par la main, me fit monter les cinq ou six marches du perron au haut duquel le baron et sa dame se tenaient avec leurs trois enfants.

— Soyez le bien venu, me dit le seigneur ; mon ami a bien fait de vous envoyer ici. Chez lui vous étiez exposé aux plus grands dangers, tandis qu'ici nous recevons très-rarement la visite de messieurs les cosaques...

Ah! quels hommes de cœur que ces nobles Polonais! Si vieux que je sois, il me semble que je retrouverais encore les forces et l'ardeur de la jeunesse, si leur patrie demandait des volontaires pour conquérir son indépendance.

La baronne, qui, aussi bien que son mari, parlait très correctement le français, me fit mille questions et je dus, le soir même, lui faire le récit de mes aventures.

Ce qui me charmait le plus, c'était la gentillesse des enfants. Le plus jeune surtout, un gros et joli bébé de quatre ans, grimpait sur mes genoux, me tirait la barbe, me montrait son cheval de bois, ses polichinelles, son tambour, et me demandait si j'allais rester là demain, l'autre jour encore, toujours, pour jouer avec lui et l'accompagner à la promenade.

Je lui promis tout ce qu'il voulut et le petit bonhomme finit par s'endormir dans mes bras.

Quand les enfants se furent retirés et après qu'un bon souper eût réparé mes forces, le baron me dit que, dès le lendemain, il me conduirait à une retraite où je pourrais attendre le retour des beaux jours et même la conclusion de la paix.

Cela ne me souriait pas trop. Ce que je désirais le plus vivement, c'était de rejoindre l'armée, ou de retourner dans mon pays.

Alors mon hôte me dit :

— Je vois bien, mon ami, que vous n'êtes pas au courant des évènements. Pour le moment, il n'y a pas, si je puis m'exprimer ainsi, d'armée française, car bien peu de vos compagnons d'armes ont revu leur pays. Je pourrais me tromper, mais il me semble que Napoléon a fini son rôle ici-bas. Dieu l'abandonne. Ses anciens alliés, les rois de race germanique, se rangent du côté de ses ennemis. Voilà pourquoi vous commettriez une grande imprudence en continuant maintenant votre voyage. Car, en Autriche comme en Prusse, vous auriez à choisir : prendre les armes contre la France ou vous laisser jeter en prison.

Tout cela m'affligea beaucoup. J'avais cru d'abord que le baron ne parlait ainsi que pour me retenir, pour me laisser le temps de me remettre complètement de mes fatigues. Aussi m'étais-je hâté de lui dire que j'étais très fort, bien rétabli, en état de me battre bravement. Napoléon avait perdu une grande partie de son armée, mais il y avait encore en France par centaines de milliers de soldats qui ne demandaient qu'à venger leurs frères assassinés en Russie.

Mon hôte finit cependant par me faire comprendre combien il eût été imprudent de m'aventurer tout seul à travers des pays ennemis où Napoléon et ses soldats étaient plus détestés, si possible, qu'en Russie.

Je promis d'attendre.

Le lendemain, le baron me conduisit dans un magnifique jardin qui entourait le château, et s'étendait fort loin, du côté de la forêt.

— Voilà, me dit-il en riant, le préau de votre prison. Vous n'y seres pas à l'étroit, j'espère.

Tout au bout, au milieu d'un admirable bosquet d'arbres et d'arbustes de toute essence, il me montra un petit chalet, véritable bijou de style rustique, coquet hermitage caché sous un dôme de verdure. C'était mon asile, mon lieu de repos avant la dernière étape.

Malgré tout, ces arrêts forcés m'affligeaient beaucoup. Le baron fit de son mieux pour me consoler. A tout prendre, j'étais mille fois plus heureux que ces pauvres soldats ensevelis sous la neige ou conduits en Sibérie. Je n'avais pas le droit de me plaindre, moi qui avais échappé comme par miracle à tant de dangers et qui pouvais attendre en paix l'heure de la délivrance.

Aussi fut-ce en toute sincérité que je remerciai mon bienfaiteur, tout en l'assurant que je prendrais mon mal en patience.

Le lendemain, j'écrivis une longue lettre, que je chargeai Ivan de re-

mettre au comte. Au moment de partir, le brave Polonais m'embrassa fraternellement et aujourd'hui encore je pense à lui comme à un ami digne de toute mon affection.

Au bout de quelques semaines, le doux soleil du printemps ayant fondu la neige, j'eus le bonheur de me rendre utile en travaillant au jardin ou dans le parc avec les ouvriers du château. Tout en payant ainsi en partie ma dette de reconnaissance, j'éprouvai un grand soulagement. Quand le corps se fatigue, l'esprit se repose. Le travail, courageusement accepté, met dans le cœur une joie bien douce, le contentement du devoir accompli.

Rien de bien remarquable n'arriva pendant la plus grande partie de l'été, sinon qu'un jour, comme j'étais grimpé sur un arbre pour dénicher des oiseaux à la prière de mes petits amis, les enfants du baron, je vis, près de la clôture, un soldat français couvert de haillons qui me supplia de lui donner un morceau de pain. Je courus bien vite plaider sa cause auprès de mes bienfaiteurs et j'eus le bonheur de le faire accueillir comme je l'avais été moi-même.

Anselme D., mon nouvel ami, avait passé par de rudes épreuves avant d'atteindre l'oasis où nous passions, comme il disait, notre carême avant la fête de la délivrance. D'un caractère toujours joyeux, bon peintre et caricaturiste, il a laissé à nos généreux bienfaiteurs des croquis et des tableaux qu'ils ont sans doute conservés avec soin, moins à cause de leur mérite artistique réel, que pour l'agréable souvenir qui s'y rattachait.

Vers la fin du mois d'août, le baron vint nous dire qu'on avait vu des cosaques dans le village voisin. Ceci suffit pour nous faire prendre la résolution de partir immédiatement. Notre hôte s'y opposa. Ne voulant pas l'exposer au moindre danger à cause de nous, je proposai à Anselme de nous mettre en route pendant la nuit. Mon ami ne fit aucune objection. Mais le charitable baron avait deviné nos intentions ; il nous surprit au milieu de nos préparatifs, nous gronda paternellement, se facha même un peu, et force nous fut d'attendre encore, malgré nos inquiétudes sans cesse renaissantes.

Enfin, les perquisitions devenant de plus en plus sévères, la noble famille céda à nos instances pressantes et consentit à notre départ.

Un serviteur fidèle, qui connaissait tous les sentiers à cinq lieues à la ronde, se chargea de nous faire traverser la frontière.

Je ne dirai rien de nos adieux. Toujours les mêmes scènes attendrissantes dont le souvenir me fait encore éprouver aujourd'hui des émotions comprises par ceux-là seuls qui ont souffert et aimé.

La nuit était belle... pour nous, au moins, car il faisait noir comme dans un four et le silence n'était troublé que par le bruit de nos pas.

C'était tout ce qu'il nous fallait pour éviter de tomber entre les mains de nos bons camarades, les cosaques. Peu à peu l'espérance, cette grande consolatrice des malheureux, rentra dans mon cœur. Encore trois étapes et nous verrions enfin cette terre neutre où nous pourrions marcher sans crainte, au grand jour. Puis, une fois en Autriche, il ne nous serait pas difficile de nous procurer un peu d'argent, de voyager en diligence, de hâter l'heureux moment du retour.

Revoir ma patrie ! C'était toujours la même pensée qui venait me ranimer, me faire oublier mes peines et mes douleurs.

On me dit qu'il y a ici-bas des frères et des sœurs qui vivent loin les uns des autres, qui ne se voient jamais, qui ne s'écrivent jamais, qui n'éprouvent

jamais le besoin de passer ensemble quelques unes de ces bonnes heures où l'on se rappelle le passé, où l'on se croit encore dans la maison paternelle, où l'on redevient pour ainsi dire enfant au souvenir des jours heureux de sa jeunesse...

Eh bien! je ne crois pas cela. L'homme, au moins celui qui a le cœur à la bonne place, éprouve le besoin d'aimer. L'amour lui est nécessaire comme l'eau au poisson, comme l'espace à l'oiseau, comme l'air aux plantes.

Celui qui n'aime pas, qui ne pardonne pas, qui n'oublie pas les offenses, celui qui sait vivre dans l'abondance alors que son frère courbe la tête sous le poids des misères humaines, celui qui laisse pousser l'herbe entre sa demeure et la demeure de ceux qui lui sont unis par les liens du sang, celui-là ne doit pas se dire chrétien... J'éprouve pour lui moins d'estime que pour les Cosaques !...

Et ce n'est pas peu dire !...

Nous n'avions pas fait deux lieues, que la joie, le courage et la gaîté m'étaient revenus.

Anselme, plus gai encore que moi, sifflait tous les airs joyeux qui lui passaient par la tête.

Notre guide riait de tout cœur de notre ivresse dont il modérait cependant les transports. Il trouvait que les gambades ne nous faisaient guère avancer et que la prudence nous conseillait de faire le moins de bruit possible.

Tout en marchant, je fis une remarque dont l'effet fut de nous rendre plus heureux encore. Bien souvent nous traversions des sentiers bordés des deux côtés de magnifiques champs de blé mûr. Une nourriture abondante et un excellent abri en cas d'alerte !...

Vers trois heures du matin, nous entendîmes au loin le hennissement d'un cheval. Notre guide prêta l'oreille, nous fit entrer dans un champ de blé et nous ordonna, toujours par signes, de nous coucher dans un sillon et surtout de rester immobiles et silencieux.

Quatre cosaques dont la silhouette se profile nettement sur le ciel gris, passent dans le sentier qui divise en deux le champ où nous sommes cachés. L'un d'eux chante, d'une voix très-sonore, une romance russe. C'est, ma foi, un excellent baryton. Les petits chevaux secouant leur longue crinière, hument bruyamment l'air humide de la nuit. Tout cela est très beau et nous voudrions applaudir.

Le Polonais est derrière nous, les mains sur nos épaules, nous forçant à baisser la tête.

Peu à peu le bruit de la chevauchée se dissipe, nos ennemis sont loin. Un instant de patience encore, et puis, en route !

Ce fut notre dernière alerte.

Le lendemain, rien de particulier. Puis, le jour suivant, nous étions en route de grand matin. Le soleil se leva sur un ciel sans nuages, brillant, radieux... Au loin retentissait le chant joyeux des moissonneurs qui avaient quitté leurs demeures rustiques avant l'apparition de l'astre du jour. De nombreuses bandes de moineaux passaient au-dessus de nos têtes, nous saluant de leurs piaillements criards.

Ils vont à la maraude, me dit Anselme, mais je les aime mieux que ces noirs brigands de corbeaux qui sont venus si souvent voltiger autour de nous en croassant leur chant de mort.

J'écoutais à peine ce que disait mon ami... Je voyais, à une faible distance, un grand poteau, et, un peu plus loin, un petit groupe de maisons.

Notre guide sourit joyeusement, hâta le pas et nous fit signe de le suivre. Mon cœur battait avec violence et je me mis à courir de toutes mes forces jusqu'à ce que j'eus dépassé le fameux poteau qui pour moi voulait dire : la Gallicie, le pays neutre, la liberté !

Oui, c'était bien cela ! Anselme et le Polonais me rejoignirent et, à genoux, les bras levés vers le ciel, nous remerciâmes cette bonne Providence dont la main paternelle nous avait guidés et soutenus.

. . . . . .

Enfin, après un long voyage que bien peu de soldats de la grande armée aient pu entreprendre et surtout achever heureusement, je revis mon pays natal. Lorsque je distinguai de loin la haute tour de la cathédrale d'Anvers, j'éprouvai une émotion qu'il me serait impossible de décrire.

Quelqnes heures après j'embrassais mon vieux père, ma chère mère, mes frères, mes sœurs...

Et — il faut bien que mon récit finisse comme toutes les histoires — j'embrassai aussi ma bonne Elisabeth, la mère de mes chers enfants et la grand'mère de ta Marie-Jeanne, entends-tu, maître Jean des Erables ?

Maintenant, passe moi ton tabac et verse moi un petit verre de vin.

— Bien volontiers, grand-père.

Lecteur, ici finit le premier récit du vieux soldat. Si vous lui faites bon accueil, je vous en soumettrai d'autres et je compléterai ainsi l'histoire populaire de Napoléon Ier.

Pharmacie BERNARD

1882, RUE STE-CATHERINE, 1882

MONTREAL.

On peut se procurer à cette Pharmacie les meilleurs remèdes inventés par les spécialistes de ce pays et de l'Etranger.

Parmi ces remèdes, nous citerons :

La Peptone de viande stérilisée Denayer, la meilleure des nourritures, véritable trésor pour les personnes faibles.

Le Vin Tonique Ferrugineux et le **Vin Anti-Sudorifique,** préparés par L. A. Bernard.

Les célèbres **Poudres Orientales** qui, en quelques semaines, donnent aux personnes les plus maigres l'embonpoint et les forces.

Le fameux **Luby** pour les cheveux, dont l'efficacité est reconnue par des milliers de personnes.

Le " **Cough Specific** " de Devins, supérieur à tous les remèdes contre la toux, l'asthme, les bronchites, etc.

Huile de Foie de Morue, garantie complètement pure.

Dentifrices, Savons, Parfums, etc., etc.

RENOVATEUR PARISIEN DE

LUBY

POUR LES

CHEVEUX

ARTICLE DE TOILETTE INDISPENSABLE

POUR LA JEUNESSE PERPETUELLE DES CHEVEUX.

CHAQUE ESSAI REUSSIT PARFAITEMENT ET DONNE ENTIERE SATISFACTION.

Chez les Chimistes et Parfumeurs, 50c. la bouteille.

GRANGER FRERES

EDITEURS - LIBRAIRES - PAPETIERS

1699, RUE NOTRE-DAME, 1699

Librairie Religieuse et de Piété.
Ouvrages Littéraires et Classiques.
Papeterie. Imagerie
Articles Religieux et de Fantaisie.

Specialite d'Articles pour Fournitures de Bureaux.

RELIURE-IMPRESSIONS

Achats de Bibliotheques. Vieux Livres echanges contre des ouvrages f

Pelerinages et Missions

Fournis d'Articles religieux A COMMISSION. Dé tement spécial d'Articles religieux choisis avec grand soin et très-avantageux.

ADRESSE

GRANGER FRERES

Editeurs-Libraires-Papetiers

1699, RUE NOTRE DAME. MONTRE

ERES

IERS

, 1699

Bureaux.

IS

les ouvrages

ions

ION. Dé

choisis

ERES

etiers

MONTRE